

**Observations sur les fièvres putrides et malignes : avec des réflexions sur la nature & la cause immédiate de la fièvre / Par M. Fournier.**

**Contributors**

Fournier, Jean, active 1742-1781.

**Publication/Creation**

A Dijon : Chez L.N. Frantin, imprimeur du Roi, 1775.

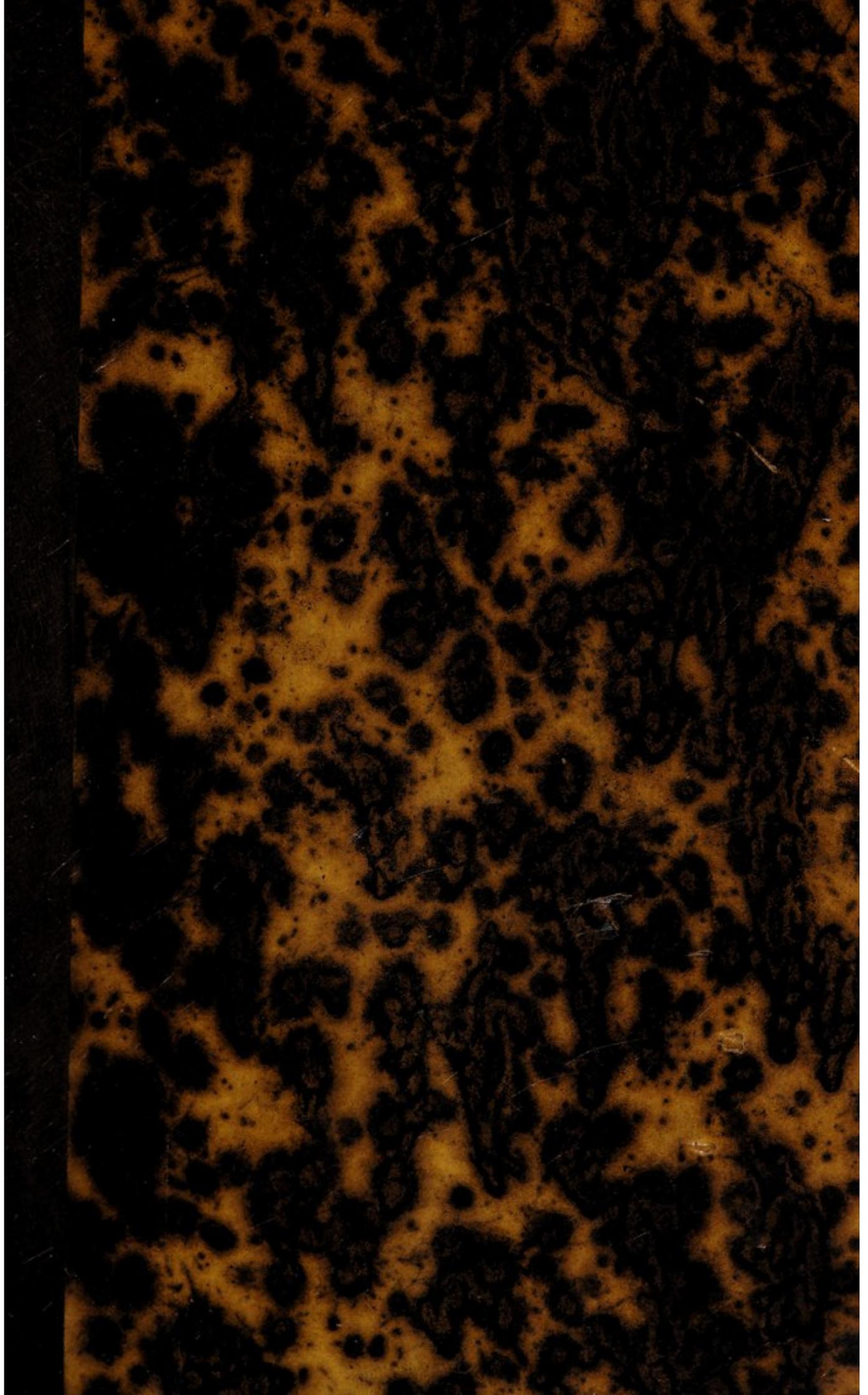
**Persistent URL**

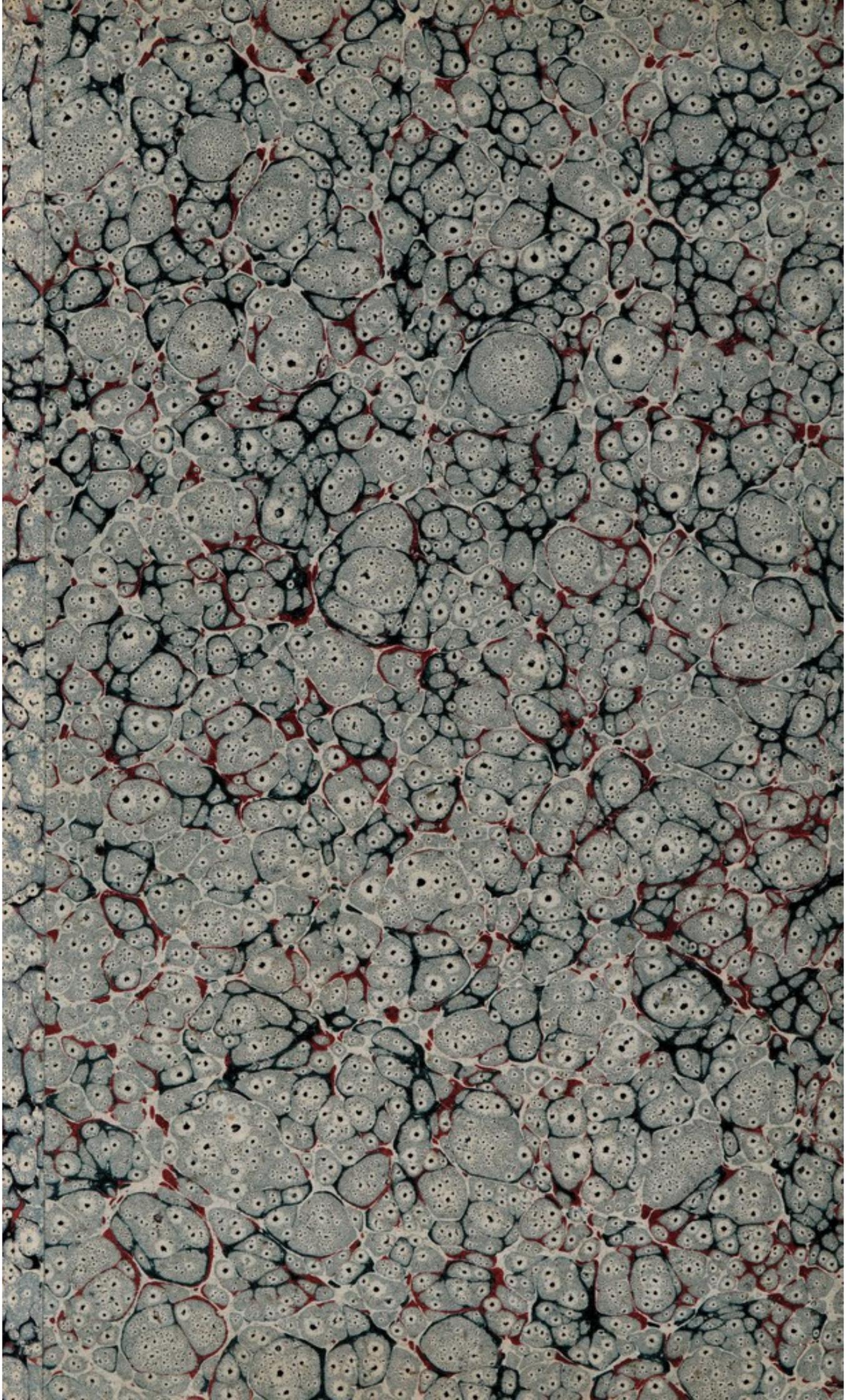
<https://wellcomecollection.org/works/prmx8vm3>

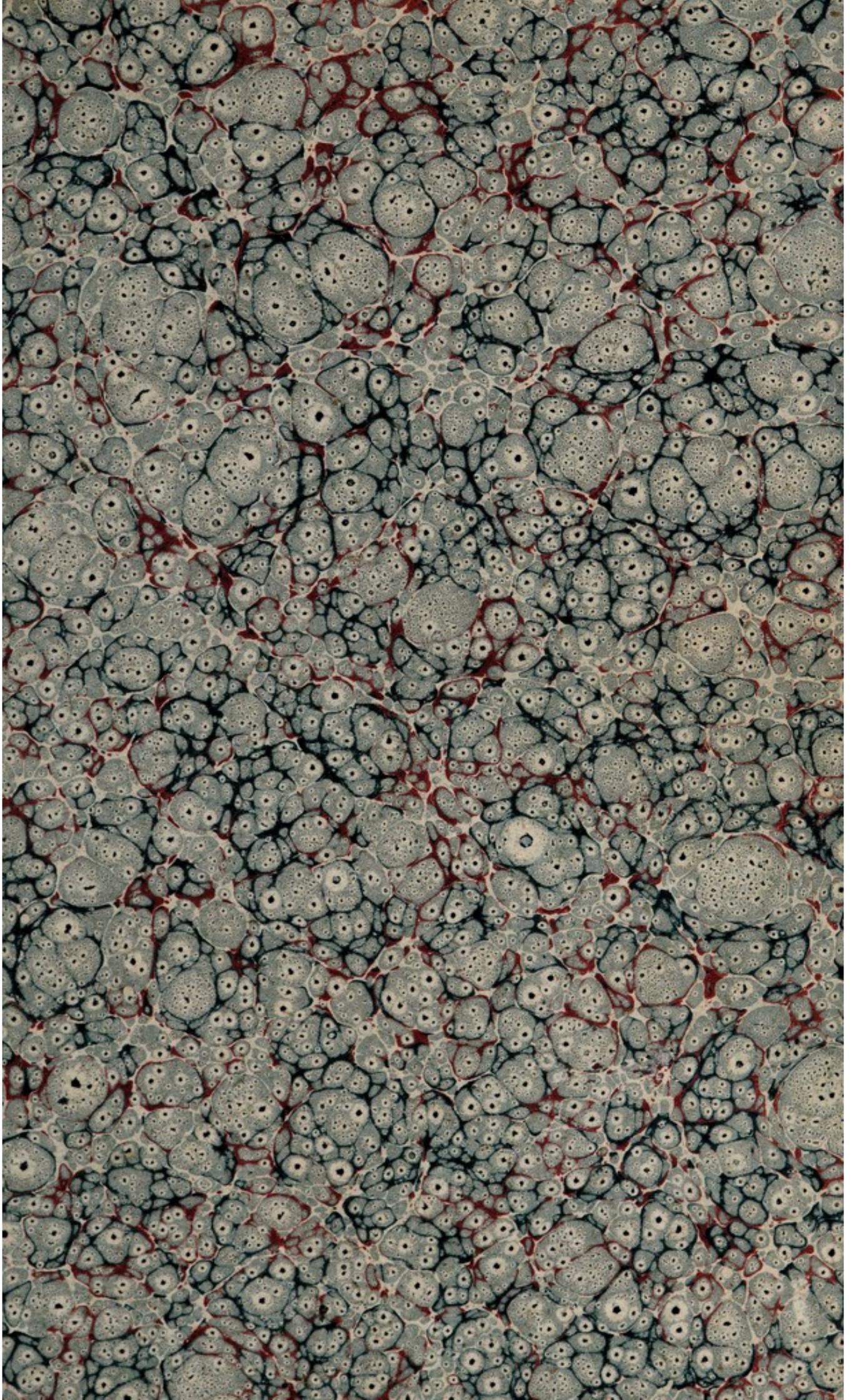
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.







Supp. 59220/3

(10/15)

BW 7

OBSERVATIONS

*SUR*

LES FIEVRES

*PUTRIDES ET MALIGNES.*

STATION

202

LES FIEVRES

ET MALADIES

OBSERVATIONS  
SUR LES FIEVRES  
PUTRIDES ET MALIGNES,

A V E C

DES RÉFLEXIONS

Sur la nature & la cause immédiate  
de la Fievre :

PAR M. FOURNIER, Docteur en  
Médecine de la Faculté de Montpellier,  
de la Société Royale des Sciences, Médecin  
pensionné de la Ville de Dijon, Médecin  
des Etats Généraux du Duché de Bour-  
gogne, & Inspecteur des Eaux minérales &  
médicinales, tant de France, qu'étrangères.



A D I J O N,

Chez L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.

---

M. D C C. L X X V.





A NOSSEIGNEURS,  
NOSSEIGNEURS  
LES ÉLUS  
GÉNÉRAUX  
DES ÉTATS  
DE BOURGOGNE.

*N*OSSEIGNEURS,

*Un Ouvrage destiné au soulagement & à la conservation des Habitans de la Province, ne pouvoit paroître que sous vos auspices & votre autorité: Vous embrassez*

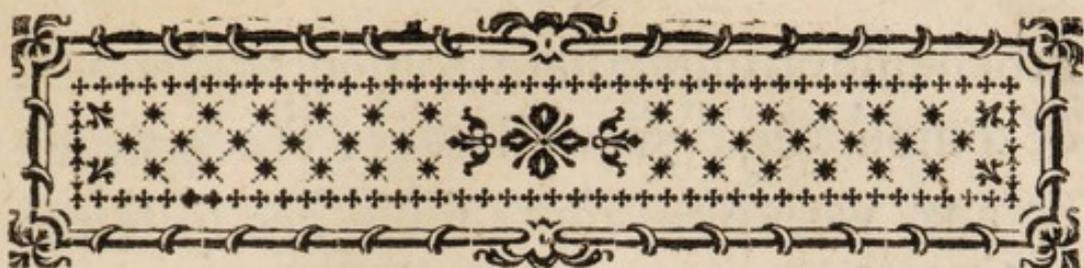
avec tant d'ardeur tous les objets du bien public , & vous les remplissez avec tant de succès , que votre sage administration assure constamment le bonheur & la tranquillité des Peuples confiés à vos soins. Si mon zèle & mes services , **NOSSEIGNEURS** , ont déjà trouvé grace auprès de Vous depuis plus de vingt-cinq ans , & dans la Place dont Vous avez daigné m'honorer , & dans l'exécution de vos Ordres lors des maladies épidémiques qui se sont déclarées en divers temps dans toute l'étendue de cette Province , j'ose espérer , par ce travail & par de nouveaux efforts pour le soulagement des Pauvres , dont Vous êtes sans cesse occupés , de pouvoir mériter la continuation de votre confiance & de votre protection.

Je suis avec un très-profond respect ,

**NOSSEIGNEURS** ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

**FOURNIER**.



# OBSERVATIONS

## *SUR LES FIEVRES*

### PUTRIDES ET MALIGNES,

*AVEC des Réflexions sur la nature & la  
cause immédiate de la Fievre.*

**J'**ÉTOIS occupé du recueil de ces Observations; je me hâtois même, sur la fin de ma carrière, de le présenter à une Ville qui m'est devenue plus chere que ma Patrie, comme le dernier tribut de la continuation de mon travail pour son service, & de mon zele pour la conservation de ses Citoyens, lorsque j'ai été chargé, par des ordres supérieurs, d'y ajouter les réflexions que je pouvois avoir faites pendant cinquante-quatre années de pratique de la Médecine, sur la nature de la fievre, & sa cause

prochaine ou immédiate, toujours disputées, & toujours également livrées à l'incertitude & aux variations de la foule des systêmes publiés sur ce sujet. Je n'ai garde de prétendre, moins encore espérer, avec la foiblesse & l'insuffisance de mes lumières, un succès plus heureux que ceux qui m'ont précédé, dans la discussion d'une matière aussi ténébreuse & aussi embarrassée; je me contenterai, pour marque de soumission, d'exposer mes conjectures, mes doutes, fondés sur l'arrangement de notre machine, la disposition particulière des mouvemens de ses organes, & qui seront en même temps appuyés de l'observation & de l'expérience.

On a été dans tous les temps si persuadé de l'importance & de la nécessité de pouvoir connoître la cause de la fièvre, qu'on n'a cessé de travailler à cette découverte; il n'est presque point de maladie qu'elle n'annonce, qu'elle n'accompagne, qu'elle ne termine, ou, pour mieux dire, elle est

elle-même, selon quelques-uns, la maladie la plus dangereuse, & la plus fréquente qu'on ait à combattre, tandis que d'autres croient qu'elle doit être toujours regardée comme un effort salutaire de la nature, qui, menacée de succomber sous les obstacles qui l'embarraffent, tâche de se délivrer de cette gêne, de les emporter & les détruire, en excitant dans nos organes des mouvemens plus violens & plus précipités.

Quoi qu'il en soit de ces deux différentes manieres de penser, dont j'aurai occasion, dans la suite de ce Mémoire, d'apprécier les avantages, ou en indiquer les inconvéniens; il est incontestablement certain que la fièvre ne se déclare jamais sans ces obstacles, si fort connus sous le nom d'obstructions des capillaires, ou sans quelque engorgement, pression & irritation qui en tient la place; qu'elle en est toujours précédée, constamment soutenue, & ne se dissipe que lorsqu'ils ont été suffisamment diminués, ou totalement emportés, pour disparoître avec elle.

Le consentement de tous les Médecins est en cela unanime, & quand il ne le seroit pas, l'observation & l'expérience le démontrent si positivement, qu'il n'est pas possible de se refuser à cette évidence.

Il semble qu'après être convenus du rapport immédiat qui se trouve entre les obstructions & la fièvre, ils auroient dû s'accorder sur la manière dont elles peuvent la produire; mais comme on tire souvent du même principe des conséquences différentes, & quelquefois entièrement opposées, ils ont été toujours partagés jusqu'ici sur cette importante matière, & toutes les hypothèses qui se sont rapidement succédées, loin de répandre un nouveau jour sur les recherches de cette cause, ont de plus en plus enveloppé les premiers traits de lumière qui pouvoient les éclairer, & les conduire insensiblement dans les véritables routes de cette connoissance.

Plusieurs Médecins voulant établir la cause de la fièvre, & des différens phéno-

menes qui en dépendent essentiellement , sur des principes de mécanique & d'hydraulique , qu'ils n'avoient sans doute pas bien examinés ou compris , en ont fait une fausse application aux forces mouvantes de notre corps , & aux vîtesses respectives des fluides qui coulent dans nos vaisseaux ; ils se sont persuadés que la vélocité des fluides , poussés par la même force , augmentoit dans les vaisseaux , à mesure que leurs orifices se rétrécissoient , ou que les tuyaux voisins & collatéraux venoient à s'obstruer , & que cette augmentation de vîtesse devoit nécessairement produire la fréquence du pouls : mais il est aisé de démontrer leur méprise , & la fausseté de leur assertion.

1°. Les obstructions ou les obstacles à la circulation du sang , doivent absorber une partie de sa vélocité , & par conséquent la diminuer , selon toutes les loix incontestables de la communication du mouvement : ainsi , loin que les obstructions augmentent par elles-mêmes la vîtesse du sang , elles ne

peuvent au contraire que la ralentir.

2°. En supposant avec eux, ce qui est évidemment faux, que dans l'obstruction de la moitié, si l'on veut, des artères capillaires, la vélocité augmentât du double, il ne passeroit jamais, dans un temps donné, que la même quantité de sang, puisque la prétendue augmentation de vitesse ne feroit que compenser la diminution des orifices: donc la vélocité du sang, dans le cas des obstructions des capillaires, ne peut produire la fréquence du pouls.

3°. Il est démontré, par les principes d'hydraulique, que la même quantité de fluide, tout étant d'ailleurs égal, ne peut passer par des tuyaux, dont le calibre ou le nombre diminue, sans que les forces impulsives n'augmentent en même raison du décroissement du calibre, ou du nombre des vaisseaux; ainsi en déterminant, comme ils le font, le même degré de force dans l'action du cœur, il est impossible que la vitesse du sang puisse augmenter par la diminution du

calibre, & du nombre des vaisseaux obstrués.

Les Animistes, ou les partisans du pouvoir de l'ame, ne se contentant pas de celui qu'elle a sur tous les mouvemens dépendans de la volonté & des sensations, ont encore voulu étendre son empire sur toutes les fonctions, & la rendre souveraine absolue du mouvement du cœur, & de tous les autres, soit naturels, ou contre nature, qui s'exécutent dans notre corps; de maniere que c'est, selon eux, la seule puissance qui agit, dirige, accélere ou retarde l'action & le jeu de tous nos organes.

Cette opinion très-ancienne, & adoptée depuis le commencement de ce siècle par des Médecins très-savans, est, à la vérité, fort simple & très-commode, puisqu'elle a l'avantage de trancher le nœud de toutes les difficultés, sans y avoir même touché, & de rendre raison, dans un mot, de tout ce qui se passe dans l'économie animale; mais il est question d'examiner si elle s'accorde avec l'expérience, & si, parce que dans les diffé-

rentes passions dont l'ame est agitée, le mouvement du cœur est accéléré ou retardé, il s'enfuit que cette puissance préside constamment à ses mouvemens, & les dirige dans tous les temps de notre vie.

1°. Le cœur de différens animaux, des grenouilles, des petits chiens, des tortues, séparé & isolé de leur corps, mis & attaché sur une table, conserve & persévère dans ses mouvemens ordinaires pendant vingt, trente heures; & vers les approches de leur diminution & de leur cessation apparente, en le piquant ou le réchauffant avec l'eau chaude, ou telle autre liqueur, on prolonge pour quelque temps encore leur durée (1). Si ces expériences, à portée de tout le monde, & renouvelées tous les jours avec

---

(1) J'ai observé, avec un grand nombre de Messieurs les Docteurs & Etudiants, lors des expériences que je fis publiquement pour ma Dissertation sur la Syncope, l'égalité des Sistolés & Diastolés du cœur de plusieurs tortues, qui s'étoit soutenue pendant trente-sept heures, sans aucune diminution sensible du mouvement dans cet organe.

le même succès, ne sont point capables d'ébranler les Animistes les plus obstinés, elles convaincront du moins ceux qui, dégagés de tout système & de tout préjugé, reconnoîtront évidemment qu'il y a dans cet organe un principe d'action qui n'est pas assujetti à la volonté, que la mort n'éteint point, qui se conserve dans le tissu des fibres, & se ranime sans aucune communication avec le cerveau & les autres parties du corps.

2°. L'action & les mouvemens du cœur s'exécutent sans aucun acte de notre volonté, sans que nous nous en appercevions, pendant la veille comme pendant le sommeil: dans ce dernier état même, où le corps est abandonné à lui-même, & à la seule disposition des organes de la circulation, son mouvement est toujours plus fort, plus égal & plus tranquille; ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que les affections de l'ame, & les différentes passions qui la troublent, ne puissent changer, & ne changent réellement

la régularité & l'ordre de ses mouvemens ; ce qu'on n'éprouve que trop souvent dans les accès de colere, dans la terreur subite, le chagrin inopiné, ou dans les transports de joie ; mais pour-lors l'ame commande, ou est forcée de commander aux agens qui lui sont subordonnés, & dont l'irrégularité & la violence, la lenteur ou l'accélération, entraînent tout-à-coup une révolution générale dans notre corps. Mais pourra-t-on jamais conclure, avec la plus foible apparence de raison & de fondement, qu'une puissance qui n'opere que des changemens momentanés, & par des effets secondaires, doit toujours diriger l'action d'un mobile, qui exécute d'ailleurs son mouvement d'une maniere constante, sans qu'elle en soit avertie, & contre ses ordres même, sans qu'elle puisse s'y opposer : donc la puissance de l'ame incorporée, est bornée à la volonté & aux mouvemens que l'impression des objets peuvent faire sur elle, & par conséquent ne dispose point de l'action du cœur.

3°. Dans les compressions & les embarras du cerveau, où les facultés de l'ame sont suspendues, éclipsées, ou du moins ne présentent aucune apparence, & ne donnent aucun signe de leurs opérations, le mouvement du cœur, non-seulement se soutient, mais encore est très-souvent plus fort, plus régulier, que dans l'état de santé; donc l'action de ce principe vital ne dépend pas de notre volonté, & ne peut y être assujettie que dans les momens de trouble & de faiblesse inopinée de nos organes.

4°. Enfin, la divine sagesse auroit-elle jamais voulu confier aux écarts & à la violence de nos passions, un principe de vie qu'elles eussent pu arrêter à tout instant, & donner à notre ame le funeste pouvoir de détruire notre corps par le seul acte de sa volonté?

Le dernier sentiment sur la cause de la fièvre, qui a été suivi par le plus grand nombre des Médecins, mais qui n'en est pas pour cela mieux fondé, ni plus conforme aux

regles d'hydrostatique, l'attribue uniquement aux obstructions des capillaires artériels & veineux, qui, s'opposant au cours ordinaire du sang, le forcent de passer par les vaisseaux collatéraux libres & moins éloignés du cœur, abregent la route qu'il doit parcourir pour y arriver, & accélèrent par conséquent, disent-ils, sa vitesse nécessairement suivie de la fréquence des contractions du cœur, & de celle des pulsations artérielles.

Quelques-uns même (1), pour établir de plus en plus cette augmentation de vélocité du sang par sa dérivation dans les branches collatérales, ont imaginé d'y joindre encore le passage de la partie lymphatique du sang, qui ne pouvant couler dans ses propres vaisseaux, obstrués de préférence par la foiblesse de leur tissu, passe sous la forme rouge, dans les tuyaux sanguins, sans avoir éprouvé aucune di-

---

(1) Fizes & ses Sectateurs.

minution de son mouvement dans les longs détours de sa marche ordinaire. Mais,

1°. Ce prétendu raccourcissement de la route du sang, est évidemment faux, puisqu'au contraire il abandonne par cette dérivation dans les collatéraux, la voie la plus directe & la plus courte, pour en prendre une plus tortueuse & plus longue, étant démontré par l'inspection anatomique & la distribution naturelle des vaisseaux, que leur section augmente, & leurs ramifications primitives & secondaires se multiplient à mesure qu'elles s'éloignent de la direction du tronc qui les fournit, de manière que le sang qui coule dans un tronc donné quel qu'il soit, ou dans les ramifications primitives immédiatement correspondantes au tronc, parcourt toujours un espace plus court que s'il passoit par tout autre canal, ou par les branches latérales; donc la vélocité du sang ne fauroit être augmentée par cette nouvelle dérivation, & conséquemment la fréquence des con-

tractions du cœur & du battement des artères, ne peut être déduite de ce principe.

2<sup>o</sup>. Dans la supposition fautive que le sang, en passant par les vaisseaux collatéraux en conséquence des obstacles, abrégât son chemin, s'ensuit-il que la même quantité soit conduite au cœur avec plus de vitesse; comme si un corps étoit obligé d'aller plus vite, parce qu'il enfile un chemin plus court? Ainsi l'augmentation de la vélocité du sang, par sa dérivation dans les vaisseaux collatéraux, ou celle du ressort des vaisseaux en conséquence des obstructions, les forces impulsives étant toujours les mêmes, sont également impossibles; ce qui a été déjà évidemment démontré par M. Sauvages, dans sa Dissertation sur la cause de la fièvre.

La diversité de ces opinions & de plusieurs autres que je passe sous silence, les paralogismes & les contradictions manifestes qu'elles renferment, ne prouvent que trop combien on est encore éloigné de la

solution du problème. On a voulu rassembler sous un même point de vue, la cause & les effets de la fièvre, les déduire d'un même principe, & souvent en séparer ou diviser les différens accidens immédiatement & nécessairement liés entr'eux : l'esprit de système est toujours un maître impérieux qui dédaigne les secours opposés à ses premières idées, & se tient obstinément asservi sous le joug de celles qui ont commencé, & paroissent soutenir l'édifice de sa prévention. Les principes certains sur le mouvement de nos solides & de nos fluides, l'observation & l'expérience peuvent seuls tracer la route qu'on doit tenir, & les écueils qu'on doit éviter dans la recherche du mécanisme de la fièvre : c'est avec ces guides que j'avancerai dans le détail des propositions & des corollaires suivans, pour pouvoir du moins le reconnoître de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

## PREMIERE PROPOSITION.

On ne fauroit se rapprocher de la cause de la fièvre, sans jeter un coup d'œil sur le général de la circulation, & particulièrement sur l'action des forces mouvantes qui la produisent & la perpétuent.

Le sang entrant dans les ventricules du cœur, détermine par sa masse & son impulsion, l'écart de ces mêmes ventricules, qu'on appelle diastole ou dilatation; ces ventricules venant ensuite à se resserrer, forment la systole ou contraction du cœur, qui pousse le sang dans les troncs artériels.

Le sang poussé dans les artères, y produit le même effet que dans les ventricules; c'est-à-dire, les dilate, les force; & cette impulsion cessant, les artères reviennent sur elles-mêmes, & renvoient le sang dans les tuyaux de communication.

Ces deux mouvemens, & dans le cœur & dans les artères, s'exécutent constamment pendant tout le temps de la vie, avec

cette feule différence, que les arteres font dilatées dans le temps que le cœur fe contracte pour donner paffage au fang qui en eft chaffé, & qu'elles fe refferrent & fe vuident lorsque le cœur fe remplit.

Ce paffage alternatif du fang dans les tuyaux artériels, ne l'eft pourtant pas dans les veineux ou les tuyaux de communication qui en reçoivent, foit dans la dilatation, foit dans la contraction des arteres; ce qui a été évidemment démontré par mon fils, Médecin de l'Hôpital de la Marine au Port de Brest, dans fon Mémoire fur la caufe du battement des arteres, inféré dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1774 : car, 1°. les tuyaux étant pleins, & leur continuité ou communication incontestable, une nouvelle quantité de liquide ne peut y être pouffée, fans que les colonnes qui compofent la masse, ne foient forcées d'aller en avant; par conféquent les veines en reçoivent une portion dans le temps de la contraction du cœur;

ou, ce qui est le même, dans le temps de la dilatation générale des arteres : mais celles-ci qui ont été dilatées, ne peuvent se resserrer sans que leur calibre ne diminue, & que la portion du sang employée pour leur dilatation, ne soit poussée en quelque endroit : or, elle ne peut l'être que dans les veines ou les tuyaux de communication ; donc le sang coule & passe dans les conduits veineux, & dans le temps de la dilatation, & dans celui de la contraction des arteres : c'est cette uniformité d'écoulement ou de passage de liquide, qui fait que nous n'appercevons aucun battement sensible dans les veines. 2°. On observe, avec le secours du microscope (1), que le sang coule toujours dans les tuyaux veineux, d'une manière égale & uniforme ; & l'ouverture de la veine présente constamment un écoulement continu & sans interruption, tandis que le sang sort de l'artere ouverte,

---

(1) Lewenveck, Arcan. natur. Epist. 66, 67.

par jets & par sauts finchroniques à la contraction du cœur (1).

## SECONDE PROPOSITION.

L'action du cœur est continue dans tous les instans de la vie : constamment renouvelée par le même principe qui la produit, elle ne finiroit pas, si des accidens étrangers à sa composition, & le concours des causes qu'elle ne peut vaincre, mais qui lui sont pourtant nécessaires, ne travailloient insensiblement à la diminution de son mouvement; & si enfin les élémens, tout ce qui l'environne, & les passions de l'ame ne l'entraînoient dans la destinée commune à tout ce qui est créé, & ne le conduisoient par des moyens invincibles, à l'immobilité & à la cessation totale de son action.

Les deux mouvemens de dilatation & de contraction du cœur qui se succedent sans interruption, sont produits par la contrac-

---

(1) Malpig. Opera posthum.

tion simultanée des fibres musculaires de son tissu, si admirablement disposées par leurs différens plans, leur direction, leur entrelacement & leur appui, que les unes ne peuvent entrer en contraction, sans solliciter & entraîner les autres dans un pareil effort ; de maniere que les fibres spirales & courbées en arc, destinées au resserrement des ventricules du cœur, se contractant & devenant plus courtes pour opérer la sistole, étendent nécessairement les fibres longitudinales qui, faisant effort pour revenir dans leur premier état par la contraction, changent à leur tour le diametre des fibres spirales, les étendent & déterminent la dilatation des ventricules. Ainsi, l'instant de la diminution ou de la fin de la contraction des fibres spirales, est celui du commencement de la réaction ou du raccourcissement des fibres longitudinales : c'est par cette alternative de prolongement & de raccourcissement, & cette successive augmentation ou de croissement d'efforts par lesquels

ces fibres agissent réciproquement & nécessairement entr'elles, que les mouvemens du cœur s'exécutent & se renouvellent sans cesse.

La contraction de ces fibres dépend de deux forces : la première, qu'on peut appeler vitale, parce qu'elle ne subsiste que pendant la vie, & disparoît dans le corps humain après la mort, & bientôt après dans tous les animaux : la seconde est celle de ressort, d'élasticité inhérente à toutes les fibres, par laquelle elles tendent à se remettre, lors de la diminution ou cessation de la cause qui les étendoit. La force de ressort, appelée physique par M. Hamberger, est absolument différente de la force vitale, quoique l'une concoure toujours avec l'autre dans l'effort de la contraction & de la dilatation du cœur.

Tout se réunit à prouver que la force vitale doit être attribuée au sang, & principalement au fluide nerveux, puisqu'une

expérience constante démontre que les vaisseaux fanguins & les nerfs qui se distribuent dans les parties, & entrent dans la composition des fibres musculaires, étant dans leur intégrité, & le fluide nerveux ne trouvant aucun obstacle dans son passage & dans son mouvement, si les fibres musculaires sont irritées, étendues par quelle cause que ce soit, elles font un effort considérable pour se contracter, & se contractent effectivement, à moins que la force qui leur résiste, ne soit supérieure. Cette tendance des fibres musculaires à se contracter, & leur contraction réelle, sont d'autant plus considérables & rapides, que la cause irritante agit avec plus ou moins d'énergie; tandis que si les nerfs sont obstrués ou liés, & que le fluide nerveux soit intercepté, dès-lors les fibres musculaires, & la masse du muscle, ne font aucun effort pour se contracter, & sont privées de ce mouvement : donc la source de la force

vitale dépend de la présence & de l'action du fluide nerveux ou de l'esprit animal, quel qu'on veuille le supposer.

*COROLLAIRE PREMIER.*

Il fuit évidemment que le mouvement étant une fois imprimé au cœur, son action doit continuer par la disposition organique des fibres qui le composent, & du fluide nerveux qui les arrose, puisque les fibres spirales & courbées en arc, ne peuvent se contracter ou devenir plus courtes dans le temps de la sistole, qu'elles n'étendent les fibres longitudinales qui, revenant dans leur premier état par leur contraction, déterminent le même effet dans les spirales lors de la diastole; & par conséquent la cause occasionnelle & déterminante, qui est le sang, étant une fois donnée, il faut, par une nécessité absolue, que les mouvemens alternatifs du cœur se succèdent & continuent jusqu'à l'interruption de la cause

occasionnelle, & à la suspension de la cause efficiente.

*COROLLAIRE SECONDE.*

Il fuit encore avec la même évidence, que toute la masse musculuse du cœur n'agit & ne peut agir dans la fistole, & que la contraction des fibres spirales est uniquement destinée à ce mouvement; tandis que dans la diastole ou dilatation des ventricules, les seules fibres longitudinales font le même effort & la même fonction que les spirales dans la fistole ou la contraction du cœur: car il est contradictoire que les fibres agissent par la force vitale, & conséquemment devenant plus courtes & plus épaisses (comme il est démontré par toutes les expériences sur l'action musculaire), elles soient dans le même temps plus tenues & plus longues; donc il est évident que lorsque les fibres spirales se contractent, les fibres longitudinales sont étendues, &

*vice versâ*, par conséquent impossible que toute la masse musculuse du cœur agisse dans le temps de la contraction, & dans celui de la dilatation.

*COROLLAIRE TROISIEME.*

Il suit enfin que toutes les fibres musculaires irritées ou étendues, se contractent par une force essentiellement différente de la force physique ou du ressort; & que le principe & la source de la force vitale qui opere les mouvemens du cœur, dépend du fluide nerveux comme cause efficiente, & du sang comme cause irritante.

TROISIEME PROPOSITION.

Le même état des forces du corps, & les mêmes degrés de résistance à la sortie & au passage du sang étant donnés, la force de la contraction du cœur est toujours égale à celle avec laquelle il a été dilaté; & dans la position des mêmes résistances, la force de la dilatation & de la contraction du

cœur est toujours proportionnée aux forces du corps. Comme la contraction du cœur ou le sang qui en est poussé, détermine la dilatation des arteres, & que la force de leur contraction répond à celle avec laquelle elles ont été dilatées, il est évident que dans cet état, qui est celui de la santé, le mouvement du cœur & des arteres se succédera dans le même rapport, & que le sang circulera d'une maniere uniforme, puisque les mêmes quantités de ce fluide passeront, dans un temps égal, par les conduits veineux, dans les réservoirs du cœur, & qu'elles feront également poussées dans les tuyaux artériels, & dans tous les vaisseaux de communication.

Par la raison des contraires, si les forces du corps & les résistances à l'écoulement & au passage du sang, viennent à être changées par quelle cause que ce soit, il n'est pas moins certain que les mouvemens du cœur & des arteres éprouveront les changemens qui en sont dépendans ; que la  
 marche

marche des fluides fera dérangée, leur distribution inégalement faite dans les vaisseaux, & par conséquent l'ordre de la circulation troublé; ce qui constitue l'état de maladie & la fièvre.

Plusieurs causes appellées occasionnelles ou antécédentes, telles que les obstructions des vaisseaux, le retrécissement subit de leurs orifices, les ligatures, les pressions, les vives irritations, la morsure des animaux venimeux, les exhalaisons malignes, & autres de cette espece, sont capables de produire ces changemens, & exciter le trouble qui prépare & détermine la révolution fébrile; parce que le sang accumulé & gêné dans les vaisseaux, opposant une plus grande résistance à son écoulement & à l'égalité de sa distribution, il faut de toute nécessité que les forces impulsives augmentent, ou bien que le cours du sang soit interrompu. Or, l'expérience nous apprend que les forces mouvantes ou impulsives, c'est-à-dire l'action du cœur & des arteres,

augmentent toujours dans le cas d'obstacles & d'embarras qui gênent subitement la circulation, à moins que les obstacles & les résistances ne soient portés au-delà de la force vitale & physique (car nos forces sont limitées, & nos fluides ne coulent pas avec une facilité infinie): donc l'accroissement des résistances à la circulation du sang, excitera toujours l'action du cœur par la disposition organique de cette puissance motrice, qui redouble nécessairement ses efforts lorsqu'elle est irritée ou gênée dans ses mouvemens, & qui l'est toujours immédiatement & d'une façon inévitable, lorsqu'il y a quelque obstacle ou quelque résistance considérable à l'écoulement des fluides qu'elle doit pousser.

M. Sauvages, dans sa Dissertation sur la fièvre, ne veut pas se persuader qu'on puisse établir pour sa cause, les obstructions des artères capillaires, sanguines & lymphatiques, soit directes ou latérales; parce que les obstructions ou les arrêts des fluides

avec la diminution des orifices des vaisseaux , diminuant par eux-mêmes le mouvement & la vitesse du sang , ne peuvent jamais produire cette accélération de vitesse qu'on observe toujours dans la fièvre , à moins que l'ame n'augmente les forces & l'action du cœur.

Il appuie son sentiment d'une démonstration de M. Pitot , dont voici l'énoncé dans les mêmes termes , pag. 113 de sa Dissertation , imprimée dans la Statique des animaux de M. Hales.

Principe. Dans une pompe (& partant dans toute autre machine semblable , comme le cœur (1) des soufflets) la vitesse du fluide dans les ouvertures des clapets , & dans les orifices , est constamment la même , quelque changement qu'on y fasse , pourvu que la force mouvante soit constam-

---

(1) Le cœur n'est pas marqué dans la démonstration de M. Pitot. M. Sauvages , qui le regardoit comme une pompe ordinaire , a cru pouvoir l'ajouter.

ment la même, & le fluide de même gravité spécifique. M. Pitot, Mémoire de l'Académie 1735, l'a démontré : d'où il suit, continue-t-il, que si les derniers orifices diminuent de moitié, & que la force qui fait jouer le cœur, reste la même, la vitesse dans ces derniers orifices restera la même.

La démonstration de M. Pitot est incontestable, & ne souffre aucune difficulté, sous le rapport d'une pompe ou de quelque machine semblable, & sous celui d'un fluide de même gravité spécifique : mais l'application que M. Sauvages en fait au mouvement du cœur & à la nature de notre sang, est évidemment fautive.

1°. L'action du cœur est essentiellement différente de celle de toutes les machines imaginées ou forties de la main des hommes : celles-ci n'agissent que par une force physique de pesanteur, de ressort. Le plus foible dérangement dans les différentes pièces qui les composent, ou le plus léger

obstacle au dessus de la somme des forces employées , suspend & arrête le mouvement de toute la machine : il n'en est pas de même du cœur ; c'est un mobile qui renferme un principe vital supermécanique , dont le mouvement redouble en étendue ou en célérité , à proportion des obstacles qui lui sont opposés ; c'est une puissance motrice , dont l'effort & l'action accroissent selon les différens degrés de résistance ou d'irritation , comme il est prouvé par les expériences faites sur le cœur des animaux séparé de leur corps : donc la force & l'action du cœur ne peuvent & ne doivent pas être comparées aux forces des machines ordinaires.

2°. M. Sauvages suppose que la force qui fait jouer le cœur dans le cas des obstructions , reste la même , ou doit rester la même , & que la vitesse du fluide ne peut être augmentée. Mais il est démontré par l'expérience , que l'effort du sang sur les parois de l'artere , & la force du pouls ,

augmentent toujours entre le cœur & la résistance, quoique la quantité du sang ne soit pas augmentée dans les vaisseaux, & qu'au contraire l'effort du sang & la force du pouls diminuent au dessous de l'obstacle ou de la résistance: donc la force mouvante ne reste pas la même, indépendamment de la volonté de l'ame.

3°. La démonstration de M. Pitot détermine aussi précisément un fluide de même gravité & densité spécifique, que l'état permanent de la force mouvante, pour fixer la même vitesse du fluide, quelque changement qu'on puisse faire dans la machine. Or, il est évident, par toutes les expériences faites sur notre sang, qu'il n'est point de même gravité spécifique en passant dans les différens tuyaux de notre corps, puisqu'il est démontré au contraire que le sang veineux est beaucoup plus rare & plus léger que le sang artériel: il y a plus, la gravité & densité spécifiques du sang, sont non-seulement différentes dans

les troncs artériels & veineux, mais elles changent encore continuellement dans les ramifications artérielles, parce que celles-ci étant destinées à charrier la matiere des secrétions, qui sont ( comme tout le monde fait ) d'une nature différente, selon les divers organes où elles sont formées, il faut de toute nécessité que le sang qui la fournit par les rameaux artériels, ait aussi une différente gravité spécifique, de maniere que dans certaines ramifications il ne passe qu'une portion sanguine & lymphatique, dans d'autres quelques globules rouges, avec la partie lymphatique la plus grossiere, & dans quelques-uns des globules divisés avec la partie tenue de la sérosité, selon le différent calibre des ramifications, & la consistence de la matiere qu'elles conduisent aux organes sécrétoires : donc l'application que M. Sauvages fait de la démonstration de M. Pitot à l'action du cœur, & à la même gravité & densité spécifiques de notre sang, est évidemment

fausse, puisque les conditions sont absolument contraires dans le cas proposé.

Cette erreur a conduit nécessairement M. Sauvages à une autre de la même espèce, sur le principe d'hydrostatique généralement reçu, que les vitesses des fluides sont en raison inverse du calibre des tuyaux; car ce principe incontestable suppose pareillement, comme la démonstration de M. Pitot, des fluides qui conservent pendant leur mouvement & leur passage dans les tuyaux de communication, leur gravité & leur densité spécifique. Or, il est prouvé, & personne ne peut en douter, que le sang artériel est d'une gravité & d'une densité différente du sang veineux, & que cette gravité & densité changent encore dans toutes les ramifications artérielles; ainsi ce principe d'hydrostatique certain & évident dans la supposition d'un fluide de même gravité & densité, ne peut être appliqué à notre sang, dont la gravité & densité varient dans les différens tuyaux.

*COROLLAIRE PREMIER.*

Il fuit, 1°. que les obstructions, les pressions, les obstacles à la circulation, qui, par eux-mêmes, doivent plutôt diminuer & rallentir l'action des forces impulsives de notre corps, & par conséquent la vélocité des fluides (puisque un corps en repos, ou qui a perdu une partie de son mouvement, ne peut en communiquer une plus grande quantité à une autre), augmentent pourtant celui du cœur & de nos vaisseaux, parce que ces obstacles à la circulation, & au plein effet de la contraction du cœur qui la gouverne, sollicitent par leur masse & leur irritation la force vitale, & accélèrent son action, comme il sera prouvé dans la dernière proposition, où on établira la cause prochaine & immédiate de la fièvre.

*COROLLAIRE SECOND.*

Il fuit encore qu'on ne parviendra jamais à pouvoir déterminer la vitesse du sang

dans les différens canaux qu'il parcourt , parce que cette vélocité varie , non-seulement en raison des capacités & ouvertures des tuyaux , & de la multiplication des extrêmités artérielles , mais encore de la différente gravité spécifique du sang qui y passe ; de maniere que ces différentes circonstances ne pouvant être comparées & établies d'une maniere certaine , ou qui approche même de quelque certitude , la vitesse absolue & respectve du sang dans les troncs & les rameaux artériels , ni dans les tuyaux de communication , ne sauroit être fixée , quelque expérience qu'on puisse faire , & quelque principe d'hydraulique & d'hydrostatique qu'on veuille y appliquer ; on peut seulement assurer que le mouvement du sang est très-rapide vers le cœur , soit qu'on le considère dans les troncs veineux qui le versent dans ses réservoirs , soit dans les premiers troncs artériels qui le reçoivent. Il ne faut pourtant pas se persuader , comme quelques Auteurs le

prétendent, en conséquence des expériences faites sur les animaux vivans, que la force & la vitesse du sang qui le font jaillir à la hauteur de cinq, six & sept pieds, en ouvrant le principe de l'aorte, soit telle & continue de même dans l'étendue de ce tronc, & dans les premiers rameaux qui en partent, cette force & cette célérité font tout-à-coup rallenties par la plénitude des vaisseaux, la tension des membranes artérielles, la résistance de la masse du fluide, sa viscosité, & les frottemens qu'il éprouve dans son mouvement projectil, elle est même si fort affoiblie dans les dernières artérioles, qu'elles ne battent point, & ne doivent même avoir aucun battement; de manière que si la simultanéité de pulsation dans les artères sensibles est démontrée, la suspension de battement dans les capillaires artériels, est également évidente; ce qui est prouvé par l'expérience & le raisonnement.

1°. Si on observe avec le microscope

les extrêmités artérielles dans la grenouille, dans la queue des jeunes poissons, & dans le lézard aquatique, on n'apperçoit aucune diastole & sistole, & le sang qui en sort coule, d'une maniere égale & uniforme, comme des conduits veineux.

2°. Si les capillaires artériels battoient, ils poufferoient le sang avec une impulsion alternative dans les racines veineuses, qui communiqueroit aux vaisseaux la secousse de diastole & de sistole, ce qui troubleroit continuellement la circulation, & qui est contraire à l'expérience : ainsi les capillaires artériels ne battent point & ne doivent pas battre ; mais cette force & cette célérité presqu'éteintes dans les dernières artérioles, par les causes ci-dessus rapportées, se renouvellent, augmentent successivement dans les branches, les troncs veineux, & forment enfin un second torrent vers l'embouchure du cœur, pareil à celui que le sang donne à sa sortie dans le tronc de l'aorte. C'est cette inégalité des

vîteſſes reſpectives du fluide paſſant dans les différens troncs, rameaux & extrêmités artérielles, de même que dans les rameaux & troncs des vaiſſeaux de communication, qui regle & meſure ſi exactement les quantités de ſang, & l'égalité du temps qu'il emploie pour entrer dans les réſervoirs du cœur dans le temps de ſa dilatation, & pour en fortir lors de ſa contraction.

#### QUATRIEME PROPOSITION.

##### *De l'eſſence de la Fievre.*

Le détail des principes ci-deſſus établis & avoués de tout le monde, l'examen des ſymptomes inſéparables de la fievre, confirmé par l'expérience & l'expoſition des différens temps qu'elle parcourt, avec les phénomènes qu'elle préſente pendant ſa durée, doivent développer ſon eſſence & ſa nature.

On obſerve d'abord, & on obſervera toujours dans toutes les fievres, une accé-

lération & une force des battemens du pouls, plus considérables que ne le comporte l'état des forces musculaires. Ces trois conditions sont indivisibles, & doivent être toujours réunies; de maniere que si quelqu'une manque & ne soit pas permanente, ce n'est plus le mouvement fébril, tel qu'il est démontré par l'expérience. Les Médecins jugent bien de la force & de la fréquence du pouls, par le tact; mais le dernier symptome, c'est-à-dire la diminution des forces musculaires, ne leur est connu que par le rapport des malades, encore même ne peuvent-ils en fixer le degré, ou en bien approcher par leur témoignage, parce qu'il en est de la foiblesse ou de la diminution des forces musculaires dont les malades se plaignent, plus ou moins, selon leur tempérament & leur caractère, comme de la douleur que les hommes supportent avec plus ou moins de courage, relativement au tissu de leurs fibres, & au fond primitif de sensibilité: il est

pourtant toujours certain, par le rapport des fébricitans, par la difficulté & la peine qu'ils ont à se mouvoir, & par la situation horizontale qu'ils cherchent pour soulager les forces musculaires, que ce symptome est aussi essentiel à la fièvre, que la fréquence & l'augmentation des battemens artériels : ainsi l'essence & la nature de la fièvre consistent dans la réunion de ces trois symptomes, puisqu'ils se trouvent constamment dans toutes les fièvres.

Ce seroit une bien frivole difficulté, que d'opposer à cette définition l'exemple de plusieurs especes de fièvres, où la fréquence & la force des pulsations artérielles sont considérablement affoiblies, & presque éteintes, comme dans les fièvres syncopales, malignes, pourprées, & de quelques autres, où les forces musculaires, loin d'être rallenties & abattues, sont portées au plus haut degré de célérité & de violence, comme dans la phrénésie, la rage, &c. parce que les Médecins les moins éclairés

& les moins instruits dans la pratique, reconnoissent tous les jours des affections morbifiques compliquées avec la fièvre, qui s'opposent à son mécanisme, & aperçoivent sensiblement cette foule de causes étrangères à la fièvre, & des effets qui se contrarient, & se suppriment alternativement les uns les autres ; mais indépendamment de cette observation journalière qui anéantit la prétendue difficulté, c'est que dans tous les cas qu'on peut proposer, la diminution des forces musculaires, ou leur augmentation, n'est jamais dans le même rapport de la diminution ou de l'accroissement des forces vitales.

On fait encore par l'expérience, que la fièvre tend essentiellement & par sa nature, à augmenter la chaleur du corps : cependant ne voit-on pas tous les jours qu'elle est souvent suspendue, affoiblie, ou totalement arrêtée par des affections étrangères qui s'opposent à cet effet.

La force & la fréquence des pulsations  
artérielles

artérielles qui paroissent d'abord annoncer & établir la réalité & l'existence de la fièvre, ne la constituent cependant pas. On observe une si grande variété dans le battement du pouls des hommes, que tel individu jouit de la santé la plus parfaite, quoiqu'il ait le pouls fort & précipité; parce que cette action, cette intensité de forces vitales se trouvent dans le même rapport de celles des forces musculaires, le sang parcourt avec liberté les routes qui lui sont destinées, se distribue uniformément dans les organes, fournit à toutes les sécrétions; ainsi nul trouble dans la circulation, & par conséquent point de fièvre: pour qu'elle soit déclarée & manifeste, il faut que l'augmentation de force & de fréquence des pulsations artérielles, soit toujours portée au-delà de l'état actuel des forces musculaires; ou, ce qui revient au même, que les forces vitales augmentent, tandis que celles du corps diminuent.

Cette variété du pouls dans les différentes

personnes & dans les différens âges, détermine essentiellement une diverse gradation de fréquence dans le mouvement fébril, quel qu'il soit, & présente en même temps de grandes difficultés pour estimer au juste de combien est plus grand dans la fièvre, le nombre des battemens du pouls, non-seulement par la différence de la première trame des vaisseaux, de la constitution naturelle des fluides, & de la diversité des tempéramens; mais encore par la violence de la fièvre, & l'intensité des causes qui la produisent.

M. Sauvages a observé, dit-il dans sa Dissertation sur la théorie de l'inflammation, pag. 227, ces différences dans quelques personnes attaquées de fièvres violentes, & dans les animaux difféqués vifs. Ce dernier moyen ne pouvoit que lui donner un calcul infidèle; car tout le monde fait, & il le savoit sans doute mieux que personne, que la douleur, le spasme, l'irritation, les mouvemens convulsifs infépa-

rables de la souffrance & des tourmens, changent, d'un instant à l'autre, les battemens du pouls; qu'ils font tantôt accélérés avec une grande rapidité, souvent retardés, quelquefois suspendus; enfin, si alternativement & si promptement dérangés, qu'on ne peut compter en aucune maniere, sur le nombre des battemens du pouls, ni comparer avec quelque exactitude, dans ces circonstances, l'excédent des pulsations artérielles sur celui de l'état de tranquillité.

Dans le dessein où j'étois depuis longtemps, & avec le pressant desir que j'avois de reconnoître, d'aussi près qu'il étoit possible, la fréquence du pouls pendant la fièvre, au dessus de celle de l'état de santé, je me suis fixé aux expériences suivantes (1) qui m'ont paru les plus décisives & les plus assurées pour établir ce calcul.

Je choisis d'abord à Montpellier six personnes auxquelles j'étois attaché par mon service, de différent sexe, d'un âge

---

(1) Dans la Statique des animaux, de M. Hales.

moyen , & dans leur plus parfaite fanté : j'examinai ensuite pendant un quart d'heure, avec une montre à secondes sous mes yeux, le pouls de ces personnes , en différens temps ; & je marquai sur-le-champ , le nombre des pulsations ou des battemens du pouls , qui alloient à celui de quatre-vingt-deux , trois & quatre par minute ; de manière qu'en supposant la même régularité des battemens pendant une heure , les arteres devoient donner 4920 jusqu'à 4980 & 5040 pulsations. J'ai trouvé cependant qu'aux approches de la dixieme ou douzieme minute , le battement étoit quelquefois un peu plus pressé ou retardé , soit que ce léger changement dépendît de l'inquiétude , de la gêne , & des différentes idées dont la personne pouvoit être surprise dans le temps que j'examinois son pouls , ou bien de la variation du tact par l'attention même que je pouvois y apporter.

Dans la révolution de huit à dix ans , plus ou moins , j'ai eu occasion de traiter

ces mêmes personnes, les unes attaquées de fièvres intermittentes ou continues, simples ou putrides, très-ordinaires en Languedoc pendant l'été & en automne; j'ai faisi le moment de la fréquence du pouls la plus sensible, soit dans le temps de l'accès pour la fièvre intermittente, soit dans le cours de la continue; & après avoir comparé le nombre des pulsations marquées pendant le quart d'heure lorsque ces différentes personnes étoient dans la plus parfaite santé, avec celui des battemens artériels lorsque leur fièvre étoit la plus violente, j'ai trouvé, par l'examen le plus attentif & le plus scrupuleux de l'un & de l'autre état, que la fréquence des battemens avoit augmenté d'un tiers, & d'un peu plus dans le temps de la fièvre la plus vive; de manière que je comptois cent onze, quelquefois cent treize, & plus rarement cent seize pulsations par minute.

Depuis ma transmigration en Bourgogne, j'ai répété les mêmes expériences & de la

même maniere : j'ai observé une différence de deux ou trois pulsations de moins pour chaque quart d'heure, chez les personnes dont j'avois examiné le pouls dans la parfaite santé, & une augmentation proportionnelle pendant le temps de leur fièvre ; ce qui prouve que les habitans des terres méridionales ont le pouls un peu plus précipité que ceux des contrées qui avancent vers le nord, & que la fréquence des battemens chez les premiers, y est augmentée de quelques-uns dans le plus fort de leur fièvre.

J'ai cependant trouvé dans une Religieuse chez les Dames Jacobines de cette ville, âgée de trente-huit ans, qui ayant, dans l'état naturel, son pouls à quatre-vingt-deux pulsations par minute, fut porté pendant la fièvre inflammatoire, qui l'enleva le sixième jour, au nombre de cent dix-neuf & cent vingt pulsations ; ce qui établit un excédent de près de la moitié de plus que dans le temps de sa santé ; mais cette

augmentation n'a jamais lieu que dans les fièvres les plus violentes.

Enfin, on trouve encore cette force & cette fréquence dans le pouls, après des exercices violens, ou dans le trouble des différentes passions de l'ame, sans qu'il y ait pourtant fièvre; parce que cet état n'est point permanent, & que tout rentre dans le calme & le cours ordinaire des fonctions, par le repos ou la suspension des mouvemens dont l'ame étoit agitée: que s'il persévéroit pendant quelque temps ou quelques heures, il seroit bientôt accompagné de la fièvre, comme on l'observe chez bien des personnes sensibles, vivement affectées d'une joie inespérée, ou saisies de crainte & de terreur par quelque fâcheux événement.

### DERNIERE PROPOSITION.

*De la cause prochaine & immédiate de la Fièvre.*

L'essence de la fièvre étant fixée, &

devant même l'être d'une manière absolue ( quoi qu'on puisse dire ) par l'accélération & l'augmentation des pulsations artérielles au-delà de l'état des forces musculaires , l'examen de ses différens périodes , & le détail de ses phénomènes particuliers , porteront une nouvelle lumière sur sa cause immédiate.

On remarque dans la fièvre , de quelque nature qu'elle soit , quatre temps différens , & dans la même gradation que ceux de la maladie dont ils dépendent ; c'est-à-dire , qu'il faut y considérer son commencement , son accroissement & son plus haut degré , ensuite l'état où elle se soutient , & enfin sa rémission ; pourvu que la fièvre ne soit point troublée & contrariée , comme on l'a déjà dit , par des causes étrangères & d'autres affections morbifiques : on remarque encore divers phénomènes qui succèdent aux différens temps de la fièvre , & sont particuliers à chaque période de la révolution fébrile.

Le premier temps de la fièvre est, pour l'ordinaire, annoncé par un frisson plus ou moins fort; quelquefois c'est une horripilation dont on distingue différens degrés, ou un saisissement intérieur qui s'empare de toutes les parties du corps; du moins est-il certain qu'il y a toujours dans le moment de l'invasion de toutes les fièvres, lorsque le frisson ne s'y trouve pas, un resserrement spasmodique, un abattement, un mal-aise qui marque les embarras de la circulation, la gêne du mouvement du cœur, & la diminution des forces musculaires. Dans le prélude fébril, le pouls est petit, concentré, les pulsations artérielles commencent à être plus pressées, la chaleur s'affoiblit, les extrémités sont froides, & le fébricitant se couche, ou demande à se coucher, par une nécessité mécanique, pour soulager les forces musculaires; parce que la situation horizontale où nos fluides coulent selon l'axe d'inclinaison de leurs colonnes, est la seule qui puisse diminuer l'effort du sang

sur les parois des vaisseaux déjà distendus par les premiers embarras de la circulation.

Dans le second temps, qui arrive plus ou moins promptement, selon la nature de la fièvre & le concours des causes qui l'occasionnent, les pulsations artérielles deviennent insensiblement plus étendues, & en même temps plus fortes, la circulation du sang est accélérée, le froid disparoît & la chaleur se ranime: ces phénomènes augmentent toujours par gradation, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au point où les obstacles & les digues opposés à l'écoulement de nos fluides, sont en partie détachés, & commencent à obéir aux vibrations artérielles, & à être entraînés dans le torrent de la circulation.

Ce redoublement d'action dans les artères, & le plus haut degré où elle est portée pendant le cours de la fièvre, fixe son troisième période, toujours accompagné d'une chaleur plus brûlante, d'une agitation plus vive, des inquiétudes plus confi-

dérables, & d'une foif plus preffante : cet état eft plus ou moins long, & fe foutient d'une maniere plus ou moins uniforme, jufqu'à ce qu'il fe rapproche du quatrieme période de la fievre.

Celui-ci, qu'on appelle rémiſſion ou déclinaifon de la fievre, eft conſtamment indiqué par des pulſations moins fortes & moins étendues, qui baiſſent peu à peu, & font fuivies d'un relâchement général des vaiſſeaux, de la ſoupleſſe de la peau, d'une fueur plus ou moins abondante, ſouvent des urines plus chargées, ou de la liberté du ventre : ce dernier état de la fievre ne paſſe jamais bruſquement de la rémiſſion au calme parfait ; on y remarque les mêmes gradations que dans les précédens périodes ; & il en eſt du mouvement fébril comme de l'agitation des flots de la mer, qui ſont encore pendant quelque temps ſoulevés, même après la ceſſation de la tempête.

On ne peut trouver & déterminer la cauſe prochaine de la fievre, que dans le

cœur même. C'est le dérangement particulier des mouvemens de cet organe, premier moteur de la circulation, qui est seul capable de produire immédiatement les symptomes essentiels qui la caractérisent & établissent son essence; car l'augmentation de la célérité du sang, que tout le monde veut admettre pour sa cause immédiate, & dont on cherche le principe avec autant de peine que d'inutilité, n'est que l'effet de la fièvre, & ne peut par conséquent être regardée comme sa cause prochaine & immédiate. M. Quesnai, dans son *Traité des fièvres continues*, la définit une accélération spasmodique du mouvement organique des arteres, excitée par une cause irritante, & qui augmente excessivement la chaleur du corps, page 80.

Il paroît que cette définition ne renferme pas un symptome essentiel de la fièvre, je veux dire, la diminution des forces musculaires, tandis que les vitales augmentent,

& qu'elle lui substitue la chaleur excessive du corps, qui est à la vérité une suite nécessaire de la fièvre, puisqu'elle tend toujours à son augmentation, mais qui n'est pourtant pas de son essence dans le premier temps où elle se déclare; car la fièvre existe réellement dans le temps du froid, puisqu'on y observe cette accélération organique du mouvement des artères, très-souvent plus précipitée que dans le temps de la chaleur, & que d'ailleurs tous les symptômes essentiels de la fièvre y sont réunis dans le temps du frisson.

En supposant même que le frisson n'est point de l'essence de la fièvre, & qu'elle peut se déclarer & subsister indépendamment du frisson, il est toujours certain, par une expérience journalière, qu'il y a constamment (comme il a été dit) dans l'invasion de la fièvre, ou un frisson, ou saisissement particulier, un abattement, un malaise qui l'annonce. C'est cette gêne dans la circulation, ce ralentissement du mouve-

ment projectil de nos fluides, & la résistance opposée aux contractions du cœur, qui devient la cause irritante, & détermine l'accélération & l'intensité des contractions du cœur, au-delà des forces musculaires, de la maniere que je vais l'exposer.

On a vu dans les premiere & seconde propositions, que le sang produisoit par son impulsion & sa masse, l'écart ou la dilatation des ventricules du cœur qui, se resserant par la force vitale & physique, déterminoit la sistole ou la contraction, par le moyen de laquelle le sang étoit poussé dans les troncs artériels, où la dilatation & la contraction s'exécutoient par les mêmes causes & de la même maniere.

On a prouvé encore dans la troisieme proposition, que le même état des forces du corps & les mêmes résistances à la sortie & au passage du sang étant donnés, la force & la célérité des contractions du cœur répondoient à celles avec lesquelles il avoit été dilaté; d'où il suit, que si par quelque

cause que ce soit , la quantité du sang versée par les conduits veineux , n'est pas totalement & dans le même temps chassée dans les troncs artériels , il faut de toute nécessité que le mouvement du cœur augmente , parce que le sang qui entre dans les réservoirs , n'en sortant pas dans le même rapport , il en reste par conséquent une portion qui sollicite l'action des fibres spirales & courbées en arc : or , cette portion restante se joignant à celle de la dilatation successive , s'oppose toujours à la pleine & entière sistole , par la continuation des résistances à la sortie du sang & à son passage dans les tuyaux artériels qui ont déterminé cette première inégalité du rapport des quantités du fluide qui entroit & devoit sortir des réservoirs du cœur : donc , les fibres du cœur étant continuellement irritées , leur force & leur action doivent nécessairement augmenter , comme il arrive constamment à toutes les parties musculuses & nerveuses agacées par un aiguillon quelconque ; mais

ce surcroît de force ne peut cependant vaincre l'obstacle, ou, ce qui est le même, pousser dans les artères la même quantité de sang fournie par la dilatation du cœur. Il faut donc que cette augmentation de force soit employée à la célérité & à la fréquence des contractions, pour compenser, par ce moyen, ce qui manque à leur étendue & à leur profondeur.

J'avois proposé en 1728, ces assertions dans une thèse de M. Thibal, pour son acte de baccalauréat, soutenu sous la présidence de M. Haguenot, Professeur de l'Université de Montpellier, contre lesquelles on s'éleva avec d'autant plus de chaleur, qu'on étoit entièrement prévenu pour le système dominant dans ce temps, & qu'on ne voyoit à travers les obstructions des capillaires artériels, qu'une dérivation du sang par les rameaux collatéraux, qui le ramenant (disoit-on), par une voie plus courte au cœur, déterminoit la célérité de ses contractions, & conséquemment la fréquence des pulsations

pulsations artérielles ; de maniere qu'on vouloit toujours confondre , comme on le fait encore aujourd'hui , l'effet de la fièvre avec sa cause prochaine.

Mes idées , qu'on regarda pour - lors comme singulieres , furent pourtant adoptées & suivies , à quelque changement près , par ce célèbre Professeur ( 1 ) de l'Université , qui fit imprimer une Dissertation sur les fièvres en général , où il établit le stimulus du sang dans le cœur pour la cause de la fièvre ; & quelques années après , par le plus habile Anatomiste de notre siècle ( 2 ) , dans une de ses theses sur la fièvre , lors de notre concours en 1732 , pour la Chaire vacante de Médecine : mais sans vouloir m'appuyer d'aucun suffrage qui , dans des questions de cette nature , n'a de droit à notre confiance & au degré de certitude dont elles peuvent être

---

( 1 ) M. Haguénot , *Dissertatio de Febris in genere* ,  
 Monspeli 1729.

( 2 ) M. Ferrein.

susceptibles, qu'autant qu'elles sont soutenues par l'observation & l'expérience, je prouverai que les symptomes essentiels de la fièvre, & qui constituent son essence, tous ceux qui se déclarent pendant ses différens périodes, sont évidemment déduits de cette cause prochaine; & ce qui doit en former la preuve la plus complete, c'est que l'action, le concours des causes antécédentes & occasionnelles, de quelque espece qu'elles soient, manifestent d'une maniere sensible, l'inégalité de la quantité du sang versée dans les ventricules du cœur, relativement à celle qui doit en sortir.

1°. La gêne du mouvement du cœur, toujours annoncée par le resserrement & la petitesse du pouls, son accélération de diastole & de sistole, & la diminution des forces musculaires, sont constamment le signe certain de la fièvre, soit qu'il y ait frisson ou resserrement spasmodique dans quelque partie. Or, ce premier temps de la fièvre montre incontestablement que les

fibres du cœur font irritées par le sang, la seule cause occasionnelle de ses mouvemens ; qu'elles font de plus grands efforts, en conséquence de cette irritation, pour les exécuter, mais que les résistances s'y opposent : car si la même quantité de sang, versée dans les ventricules par les conduits veineux, étoit poussée dans le même temps par leur contraction, dans les troncs artériels, il n'y auroit aucun changement, par la troisième proposition, dans les dilations & les contractions du cœur, le sang couleroit uniformément dans ses canaux, & toutes les parties jouiroient d'une pleine liberté de la circulation : donc, au premier moment que la fièvre se déclare, ou pour mieux dire, pour qu'elle puisse commencer, il faut nécessairement que le rapport de la quantité du sang, versée dans les ventricules, soit différent de celui qui doit être poussé dans les artères ; & que leur contraction ne pouvant être entière par la résistance & l'obstacle, quel qu'il soit, dans les

tuyaux artériels; il faut, dis-je, que la célérité de leurs contractions compense ce qui manque à leur étendue & à leur profondeur, puisque le sang follicite & détermine, par son irritation, une augmentation de mouvement, qui ne peut être remplie que par la vitesse ou la fréquence des contractions, nécessairement communiquée à tout le système artériel, par la troisième proposition.

2°. Les fibres spirales & courbées en arc, irritées par l'arrêt du sang & par la contraction des fibres longitudinales, tendent toujours à de plus grands efforts par l'augmentation de la force vitale & physique, qui seroient infailliblement & nécessairement suivies d'une entière & parfaite contraction des ventricules, si l'obstacle & la résistance dans les artères ne s'y oppoient; de manière que cette accélération des contractions, & conséquemment la fréquence du pouls qui compense son étendue & sa profondeur, se soutient pendant

quelque temps , fans que la vélocité du fluide qui paffe par les tuyaux artériels & par ceux de communication , soit encore augmentée dans la même proportion de l'accélération des contractions du cœur , parce que le passage du sang est toujours difficile & embarrassé dans ses canaux , que les fibres musculaires sont accablées par sa lenteur & la difficulté de sa marche , ce qui occasionne nécessairement cette diminution des forces musculaires , cette douleur gravative , ce sentiment de pesanteur dans les membres , & ce brisement des os qu'on éprouve dans le commencement de la fièvre ; mais à mesure que la fréquence des contractions du cœur & celle des arteres diminuent , & que les obstacles commencent à céder un peu à leur action , la profondeur & l'étendue des contractions du cœur se développent ( comme on l'a dit dans l'article du second période de la fièvre ) , celles des arteres augmentent dans la même proportion. Tous les vaisseaux

sont dans le travail : la rapidité de la circulation augmentant , ranime toutes les parties , les échauffe ; & les mouvemens du cœur , comme ceux des arteres , viennent au point que la force & l'étendue de leurs contractions l'emportent un peu sur leur fréquence antécédente , que le sang est de plus en plus agité , & que l'action du système vasculaire redouble par-tout.

3°. Toutes les causes occasionnelles qui préparent la révolution fébrile , peuvent être rapportées à deux générales. Les unes agissent immédiatement sur les nerfs ou sur les parties membraneuses , comme les piquures des tendons , le tiraillement des membres , la solution de continuité , les gonflemens douloureux , les pressions violentes , la combustion ; en un mot , tout ce qui distend , irrite , déchire , meurtrit les fibres nerveuses , tant des parties externes que des internes.

Les autres affectent particulièrement les fluides de notre corps , & s'étendent à

toutes les dispositions d'épaississement, de fonte, d'acrimonie de nos humeurs, à l'amas des mauvais levains dans les premières voies, aux corpuscules & exhalaisons infectées qui s'élevent des mines, des endroits marécageux, & à tout mélange des parties étrangères à notre sang, à l'irrégularité des saisons, à la pléthore vraie ou fausse; enfin, à tout ce qui est capable de changer le tissu de notre sang, d'en altérer les parties intégrantes, de ralentir son mouvement, & former par-là des embarras à la circulation.

Dans tous ces cas, & dans tous ceux qu'on pourroit observer pour toutes les espèces particulières de fièvres, où plusieurs de ces causes se réunissent souvent, soit dans le commencement, soit pendant leur cours, on reconnoîtra toujours la cause prochaine & immédiate dans l'inégale quantité du sang, versée dans les réservoirs du cœur, à celle qui doit en être poussée dans les troncs artériels. C'est donc par

cette portion restante, & qui se succede continuellement dans les ventricules, que le cœur redouble ses mouvemens, plus marqués par la célérité des contractions, que par leur profondeur & leur étendue, puisqu'elles ne peuvent être entières, & répondre à leur dilatation par les obstacles supposés dans les canaux artériels, ou dans ceux de communication: c'est par-là que tout le systême des vaisseaux est ébranlé, & entraîné dans des oscillations accélérées, qui mettent peu à peu les fluides en chaleur & en fonte, atténuent & divisent le levain étranger à nos humeurs, broient la matiere fébrile, & la disposent à s'échapper par les issues que la nature lui prépare; car c'est toujours à ses heureux efforts, aidés & soutenus des ressources de l'art, placées dans les temps favorables, que nous sommes redevables de tous les succès pour la terminaison des maladies, de ceux principalement qu'on ne pouvoit espérer de la foiblesse où paroissoit notre machine, & du penchant évident de sa ruine.

*COROLLAIRE PREMIER.*

Il est incontestable, & même physiquement vrai, que dans ce sens, c'est-à-dire dans l'accroissement des forces vitales & d'action du système vasculaire, nécessairement déterminé par les obstructions, l'irritation, le spasme, resserrement, compression de vaisseaux, ou toute autre résistance, la fièvre doit être regardée comme un effort salutaire de la nature, qui travaille sans cesse pendant tout ce temps, à détruire, emporter les obstacles, & tend toujours à ramener l'égalité du passage & de la distribution du sang dans tous les vaisseaux, & principalement dans le cœur; comme il est également certain & évident dans un autre sens, que la fièvre est aussi-bien le présage de la mort que de la vie, parce que les obstructions ou les engorgemens qui la produisent, ne pouvant être souvent connus, ou du moins leur étendue & leurs limites nous étant entièrement cachées dans bien

des occasions, & d'ailleurs la complication des différentes causes dont on ignore l'activité, le développement dans le tissu de nos visceres, se trouvant au dessus des forces que la nature peut employer, il faut nécessairement qu'elle succombe sous le poids & la multitude des obstacles qui l'embarassent.

*COROLLAIRE SECOND.*

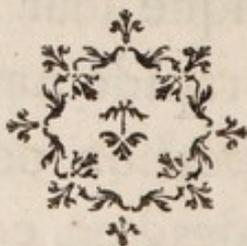
C'est toujours une imprudence inexcusable, souvent malheureuse, de vouloir changer, dans le commencement des maladies qui ne sont point encore jugées, la direction des premiers efforts de la nature, ou de porter le trouble & le désordre dans le plus fort de son travail; mais c'est aussi le comble de la plus aveugle confiance & d'une fausse sécurité toujours funeste dans les maladies graves, & sur-tout dans les fièvres malignes, de fonder ses espérances sur les ressources de la nature, de tout attendre de la bonté du tempérament, &

d'être tranquille spectateur des orages qui grossissent d'un moment à l'autre, & éclatent dans le temps qu'on s'y attend le moins; parce que dans ces tristes circonstances, la nature ne fait & ne peut faire que des efforts impuissans, qui tournent même à son désavantage & à sa propre destruction, par l'emploi extraordinaire & le prompt épuisement de ses forces; à moins qu'une main habile & secourable ne la relève & la dégage d'une partie des embarras qui suspendent & arrêtent ses mouvemens.

*COROLLAIRE DERNIER.*

L'augmentation des forces vitales concourt essentiellement & constamment dans la fièvre, avec la diminution des forces musculaires, puisque leur mouvement est plus fort & plus rapide par l'irritation dépendante d'une portion de sang ramassée dans les ventricules, en conséquence des résistances dans les troncs artériels; & que cette accélération de mouvement est le

seul moyen possible pour les vaincre & les emporter, tandis que les fibres musculaires sont incapables, par la gêne & la pression qu'elles éprouvent de la part de la distribution inégale des fluides, d'exercer leur mouvement ordinaire, que l'ame commanderoit en vain, & dont l'action seroit d'ailleurs inutile pour remplir le vœu de la nature : donc l'augmentation des forces impulsives ou vitales, est toujours plus forte, plus rapide dans la fièvre, que ne le comporte l'état des forces musculaires ; & cet accroissement des forces vitales suit toujours celle de la diminution des forces musculaires, jusqu'à l'entière destruction de la machine.





## OBSERVATIONS

*SUR LES FIEVRES*

## PUTRIDES ET MALIGNES.

CE petit Ouvrage est plutôt celui du temps que le mien; je le dois uniquement à des observations multipliées, aux différentes ouvertures des cadavres de ceux qui avoient péri de ces maladies, & à une expérience de cinquante-quatre années de pratique. Ces secours si nécessaires ont réformé peu à peu les préjugés de la routine, & m'ont souvent ramené dans la véritable route dont je m'écartois : j'ose dire dans la plus exacte vérité, que depuis l'année 1720, où je fus envoyé par ordre de la Cour, à la peste de Marseille, j'ai eu occasion de voir & de traiter le plus grand nombre de malades qu'il soit possible, attaqués de fievres putrides & malignes, non-seule-

ment par mon service à la Charité, à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, & dans la Ville; mais aussi parce que j'étois souvent employé (sans doute au refus des autres Médecins) dans tous les Bourgs & Villages de la côte maritime du Languedoc, qui, par leur emplacement, environnés des étangs & des marécages, sont continuellement exposés pendant les chaleurs de l'été, aux fièvres malignes & aux charbons malins les plus meurtriers, dont j'ai exposé la nature & le traitement dans une Dissertation imprimée à Dijon en 1769.

Indépendamment de ces occasions si fréquemment renouvelées, j'étois encore mandé, par ordre du Gouvernement, dans les Villes & Villages de la Province du Languedoc, lors des maladies & fièvres épidémiques qui s'y déclaroient, comme je le suis pareillement dans celle de Bourgogne.

Ces circonstances favorables, mais pénibles, soutenues pendant long-temps,

auroient certainement donné bien plus de lumieres à tout autre qu'à moi, sur le caractère & le traitement des fievres malignes ; je les ai cependant observées avec toute l'attention , & suivies avec toute l'exactitude dont je pouvois être capable : c'est le résultat de ces observations actuellement sous mes yeux , au nombre de plus de mille , que je présente aujourd'hui dans toute leur premiere simplicité , ne croyant pas que l'art de secourir les hommes , & les moyens de conserver leur vie , aient besoin de quelque ornement étranger.

Pour leur donner seulement quelque ordre , & ne pas m'écarter de celui qu'on a coutume de suivre dans l'histoire & le détail des maladies , je tracerai d'abord le tableau fidele de la fievre maligne telle qu'elle est , avec les différences qui lui appartiennent , & les signes qui la font reconnoître ; je passerai ensuite aux causes & aux phénomènes ou symptomes qu'on y remarque ; j'exposerai enfin les secours qui

m'ont le mieux & le plus constamment réuffi dans le traitement de cette cruelle maladie.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De la nature, des différences & des signes  
des Fievres malignes.*

**L**A fièvre maligne porte à juste titre le nom qui lui a été donné, & ne dément presque jamais son perfide caractère : elle est toujours insidieuse, cachée, & d'autant plus redoutable & funeste, que sous le calme trompeur d'un pouls presque naturel, d'un changement peu sensible dans les excrétiens, & avec les apparences d'une légère indisposition, elle répand sourdement dans l'intérieur ses ravages & ses mortelles atteintes ; il arrive même très-souvent que, dans le temps qu'elle est manifestement déclarée & parfaitement reconnue,

reconnue , elle tend les nouveaux pièges d'une cessation apparente & totale de ses attaques , pour nous surprendre ensuite avec plus d'avantage , & nous accabler plus promptement.

A juger de la fièvre maligne par ses effets & la rapidité de son cours , on diroit qu'elle est moins une fièvre particulière , que l'assemblage de toutes les autres : avec la complication des accidens les plus graves & les plus fâcheux qu'elles peuvent avoir , on n'y remarque pas cependant ces engorgemens tumultueux & soudains dans les visceres , ces dépôts d'irruption du sang dans les organes intérieurs , dépendans d'un violent mouvement de nos humeurs , ou de leur effervescence extraordinaire. C'est ici une menace générale d'inflammation , & d'un caractère tout différent ; c'est une lenteur , une diminution du mouvement intestinal de nos fluides , une stagnation bourbeuse qui défunit les principes de notre sang , le décompose , & le conduit à une

dissolution putride qui occasionne des gangrenes dans les parties internes, souvent même sans que la douleur les ait précédées.

La fièvre maligne est fort différente de la fièvre putride : celle-ci marche toujours à découvert, ses désordres sont, pour ainsi dire, plus réguliers ; & quoiqu'elle soit presque toujours accompagnée des accidens dangereux & de redoublemens violens qui font craindre les engorgemens internes, elle ne présente jamais ce fond particulier de corruption, cet abattement de forces, ce saisissement du genre nerveux, cette affection particulière du principe vital, inséparable de la fièvre maligne. Ce n'est pas que la putride ne puisse dégénérer, & ne dégénere assez souvent en maligne ; ce qui arrive, soit parce que les secours convenables ont été retardés & négligés dans son commencement, soit encore par la résistance des malades ou de leurs parens, qui trompés par les apparences légères de la maladie, n'ont pas voulu se prêter aux sa-

lutaires reffources que des Médecins éclairés leur propofoient ( pour - lors on peut l'appeller fièvre maligne factice ); foit enfin, que les mauvais levains des premières voies ayant contracté, par leur féjour, un nouveau fond de putridité & une qualité déleterre, ont été brusquement entraînés dans la maffe des humeurs, y ont porté une infection générale, & occasionné l'érethifme de tout le fyftême nerveux.

*D I F F É R E N C E S.*

On diftingue différentes efpecès de fièvres malignes. 1<sup>o</sup>. La fièvre maligne proprement dite, qui attaque les habitans de tous les pays, de l'un & de l'autre fexe, depuis l'âge de virilité jufqu'à celui de la vieillesse, qui n'en est pas même exempte; tandis qu'elle épargne la première jeunefse, plus communément expofée aux fièvres putrides & vermineufes. On obferve qu'elle est plus fréquente & plus violente dans les contrées méridionales, que dans celles qui appro-

chent ou avancent dans le nord.

2°. Les fievres malignes pourprées, exanthémateuses, pétéchiales, qui ont pris leur dénomination de la nature, de la figure, la couleur & l'étendue des éruptions & des taches qui paroissent sur la peau. Quoiqu'on remarque quelquefois ces taches, sur-tout le pourpre rouge on brun, dans la fièvre maligne proprement dite, elles en different pourtant en ce qu'elles sont essentielles dans les fievres malignes pourprées, & se déclarent depuis le troisieme jour jusqu'au cinquieme ou fixieme; tandis que ces exantheses ne se font voir que sur la fin de la fièvre maligne proprement dite, & qu'ils sont toujours un présage certain d'une mort prochaine; du moins je n'ai observé qu'un très-petit nombre de malades qui aient échappé à l'apparition des taches pourprées ou foncées, vers le déclin de la fièvre maligne proprement dite: d'ailleurs les taches des fievres malignes pourprées & exanthémateuses sont répandues en dif-

férentes parties du corps ; au lieu que celles qui se montrent dans le cours de la fièvre maligne , sont fort peu nombreuses , & paroissent presque toujours sur le cou , sur la poitrine , & quelquefois aux reins.

Les fièvres pourprées & pétéchiales sont communément épidémiques , & paroissent dans différens temps en certains pays ; mais elles sont endémiques pour d'autres , où elles paroissent fixées par une cause commune qui s'y renouvelle toutes les années : elles sont , soit les épidémiques , soit les endémiques , contagieuses ; & la plupart des habitans de ces contrées , cherchent leur salut dans la fuite , du moins pour un temps.

3°. La fièvre maligne pestilentielle , la plus vive de toutes les fièvres , la plus rapide dans ses progrès , & en même temps la plus contagieuse , est endémique dans l'Ethiopie , la Byssinie , l'Egypte , & se propage par la communication des habitans , & celle du commerce dans les Villes & les

Provinces limitrophes, depuis long-temps familiarisées avec les ravages plus ou moins violens de cette cruelle fièvre, & qui ne prennent, ou ne pourroient même prendre de justes mesures pour s'en garantir. C'est de-là qu'elle est apportée en Europe, où elle est véritablement étrangere, & où elle ne répand ses ravages que par la voie des marchandises infectées de ce redoutable levain.

*Signes & présages des Fievres malignes.*

La fièvre maligne, difficile à connoître dans les premiers momens de son invasion, la devient encore plus lorsqu'elle s'enveloppe du simple caractère de quelque maladie légère, ou qu'elle se présente sous les dehors d'une fièvre intermittente, ou qu'elle conserve enfin pendant trois ou quatre jours, les apparences de calme & de tranquillité, qui en imposent quelquefois aux Praticiens les plus éclairés. J'en rapporterai deux exemples frappans sur un

nombre de plusieurs autres que je pourrois citer : ce sont principalement les fievres malignes épidémiques qui affectent ces dehors trompeurs, & sont par-là plus effrayantes & plus meurtrieres, sur-tout pour ceux qui en sont les premiers attaqués ; car la surprise cesse bientôt, lorsque l'épidémie est déclarée.

On effuya à Montpellier, dans le mois de Juillet de l'année 1730, une fievre maligne épidémique, masquée sous les apparences d'une fievre intermittente tierce, d'autant plus fâcheuse, qu'on succomboit à la fin du troisieme, ou au plus du quatrieme accès de cette terrible fievre.

Le printemps de cette année avoit été fort humide & très-chaud ; le vent du sud avoit presque toujours régné, & n'avoit tourné que par des intervalles très-courts, au nord-ouest pendant toute cette saison. Toutes les productions de la terre furent dès-lors très-avancées, & les fruits en si grande abondance, qu'on donnoit pour un

fol une douzaine de figues de la plus grosse espece, noires en dehors & rouges dans l'intérieur, très-délicieuses au goût, appelées en langue vulgaire, des *gourraux*.

On transporta à l'Hôtel-Dieu, le 14 Juillet, vers les cinq heures du soir, sur la fin de ma visite, un pauvre homme âgé de quarante-six ans, qui me dit d'abord n'avoir eu que deux accès de fièvre tierce; mais qu'il se sentoît si abattu & si languissant, qu'il se croyoit aux derniers momens de sa vie; son pouls étoit à la vérité très-foible & petit, mais sans intermittence, son visage effacé, la langue brune & très-seche; il se plaignoit d'une pesanteur avec douleur dans l'estomac, considérablement augmentée depuis son second accès. Je me contentai d'ordonner l'usage des cordiaux ordinaires pendant la nuit, & renvoyai au lendemain les secours que je pouvois juger les plus convenables.

Je crus d'abord que le travail forcé de cet homme pendant les grandes chaleurs

des moissons, & la mauvaise nourriture, avoient épuisé ses forces, & rendu sa fièvre intermittente plus fâcheuse. Je ne me défiai en aucune maniere de la nature de son mal, & j'y fus totalement trompé : comme il m'avoit prévenu que son accès ne devoit revenir le lendemain qu'à six heures du soir, j'espérois pouvoir lui donner un léger vomitif dans la matinée. Mais tout étoit bien changé lors de ma visite du matin : il ressentoit, depuis plus d'une heure, un refroidissement intérieur qui ne paroissoit pas considérable au dehors, mais qui étoit accompagné d'un tremblement convulsif des levres, avec la langue noircie & comme grillée, dans le seul intervalle de la nuit, sans cependant aucune soif; son visage étoit méconnoissable, le bas-ventre météorisé, & l'hypocondre droit fort tendu; il n'avoit déjà qu'un filet de pouls. Je lui fis recevoir sur-le-champ les sacremens, & deux heures après le hoquet étant survenu, il tomba dans l'affoupissement & une agonie qui ne

dura que jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Je fis ouvrir le lendemain le cadavre de cet homme, où je trouvai l'estomac, mais plus encore les intestins, comme piqués en différens endroits, d'un sang foncé & livide, la vésicule du fiel fort distendue, remplie d'une bile verte & poracée, toute la masse du foie fort mollasse; le sang dissous dans les gros vaisseaux, mais en petite quantité, ressembloit à de la lavure de chair fort rembrunie : on ne remarqua aucune trace d'inflammation ni d'épanchement de sang dans le cerveau, mais seulement une petite quantité d'une sérosité claire entre les membranes de ce viscere; le poumon étoit un peu desséché, & surtout le lobe gauche, mais sans aucune altération sensible.

Dans ce même temps je visitai, à la Charité, deux malades, un homme & une femme, attaqués de la même fièvre : la femme périt vers la fin du troisieme accès,

L'homme résista jusqu'au quatrieme; pour-lors je ne doutai plus du caractere de la maladie, & je reconnus évidemment qu'il étoit question d'une fièvre maligne très-violente, enveloppée des apparences trompeuses de la fièvre intermittente.

Les différens Médecins de la Ville furent bientôt appellés pour visiter, non-seulement quelques artisans surpris de cette maladie, mais encore des personnes très-aisées & commodes, qui ne furent pas plus épargnées que les autres; ce qui détermina une assemblée de Médecins chez M. Verny, Doyen, & généralement reconnu pour le plus éclairé & le plus consommé des Praticiens. Après avoir exposé les accidens que j'avois observés dans cette fièvre, le fond de malignité qui se développoit au second ou troisieme accès, & ce que je pensois sur sa nature, je proposai le plan du traitement suivant, avec d'autant plus de confiance, qu'ayant déjà donné à un cinquieme malade, un vomitif après le second

accès , & du quinquina immédiatement après l'effet du remede , ses accès avoient été prolongés & en même temps fort diminués , de maniere qu'il étoit déjà au cinquieme , & autant que je pouvois le présumer , en voie de guérison : ainsi j'avois lieu d'espérer que le vomitif placé après la rémission du premier accès ( lorsqu'on seroit appelé dans ce temps ), & soutenu ensuite de l'usage non interrompu du quinquina , rendroit la fièvre plus traitable , & donneroit le temps d'employer les remedes les plus efficaces pour la combattre.

Le projet de cette méthode fut unanimement approuvé ; on jugea seulement devoir ajouter un gros de thériaque à la dernière prise de quinquina que le malade prendroit avant les approches du troisieme ou quatrieme accès si funeste.

Le nombre des malades augmentant tous les jours , on fut à même d'en faire promptement l'épreuve , sur-tout à l'Hôtel-Dieu & à la Charité. Le vomitif réussit à tous ; &

loin que cette évacuation affoiblît les malades, elle paroissoit fenfiblement leur donner des forces & diminuer leur abattement : mais il arriva que de trois malades à qui je fis prendre immédiatement après son effet, le quinquina, à un gros & demi pour chaque dose, aucun ne put jamais soutenir la seconde ou la troisieme prise, par les anxiétés & la douleur dont ils se plaignoient dans l'estomac, si vives & si accablantes, qu'ils préféroient, disoient-ils, la mort à la continuation de ce remede. Cette circonstance si fâcheuse par rapport à la rapidité de la maladie & à la nécessité urgente de l'usage de ce fébrifuge antiputride, me détermina à substituer à sa propre substance sa teinture, où je faisois ajouter quatre cuillerées de bon vin pour chaque prise, qu'on donnoit aux malades de quatre en quatre heures dans l'intervalle des bouillons; elle ne fatigua en aucune maniere l'estomac, & fut toujours assez efficace pour diminuer considérablement le second accès, & pré-

venir très-souvent le troisieme, ou du moins lui enlever la plus grande partie des accidens qui le rendoient si redoutable.

Le fond de la fièvre maligne n'étoit point sans doute radicalement détruit, & on n'avoit réussi qu'à suspendre & arrêter le torrent & la violence de son cours; mais les purgatifs associés au quinquina, qu'on eut attention de placer dans les temps favorables, épuiserent peu à peu le fond de corruption, & sauverent presque tous les malades, dont la convalescence fut pourtant si longue & si difficile, que la plus grande partie ne put se rétablir qu'à la fin du mois de Septembre, par l'usage des raifins pour lesquels ils se sentoient naturellement entraînés, & qui leur procura une douce diarrhée plus favorable que tous les remèdes qu'on employoit pour avancer ou assurer leur parfait rétablissement.

Le second exemple des fièvres malignes épidémiques sous des apparences trompeuses, regarde celle qui se déclara à Mâcon,

Ville fort peuplée & agréablement située sur les bords de la Saône, dans le mois d'Avril de l'année 1762 : elle y faisoit bien du ravage, enlevant tous les jours quinze à dix-huit personnes, tant à l'Hôpital que dans la Ville, lorsque j'y fus envoyé par ordre du Roi, le 2 Mai. Je visitai le même jour, quoique la nuit fût fort avancée, plusieurs malades, où malgré la variété des symptômes dont ils étoient surpris, car on pouvoit les diviser en trois classes différentes, on reconnoissoit toujours le caractère essentiel d'une fièvre maligne très-violente.

Dans la première classe, le frisson plus ou moins fort & plus ou moins long, étoit suivi d'une douleur de tête gravative, d'un pouls vif, animé, d'une chaleur brûlante, auxquels succédoient le délire. Chez quelques-uns, les anxiétés, les envies de vomir, & le vomissement se déclaroient : on observoit chez les autres, ou un cours de ventre séreux & fétide, ou bien un météoro-

risme & une tension dans cette cavité sans aucune déjection. Quelques-uns rendirent des vers par le bas ; mais cette évacuation ne leur donnoit aucun soulagement.

La seconde classe des malades présenteoit des symptomes tout opposés, ou pour mieux dire, ne présenteoit que les apparences d'un calme & d'une tranquillité parfaite. Les malades ne se plaignoient ni de mal à la tête, ni dans aucune partie du corps ; le visage paroissoit dans un état naturel ; le pouls étoit fort & plein, on sentoit seulement, par la pression un peu forte de l'artere, une résistance dans les membranes artérielles, & dans l'écoulement des colonnes du sang ; les malades répondoient parfaitement bien à toutes les questions qu'on leur faisoit, & on n'appercevoit aucun nuage, aucun trouble dans la tête ; les urines couloient comme à l'ordinaire ; & toutes les fonctions étoient en apparence si peu dérangées, que cet état de tranquillité en imposa à quelques personnes de

de l'art, qui ne faififfant pas également tous les fympctomes de la maladie, & s'imaginant d'ailleurs que la crainte & la confternation avoient l'unique part à leur fituation aétuelle, propoferent de faire lever & promener les malades, & de les diffiper par les amufemens les plus agréables; mais ils ne faifoient pas attention à l'abattement inexprimable des forces, qui approchoit d'une immobilité générale du corps, accident inféparable des fievres malignes de toute efpece, au regard fixe de ces malades, qui annonçoit la tenfion des meninges & des fibres du cerveau; comme auffi à la rigidité & à la réfiftance qu'on fentoit dans les membranes artérielles, qui indiquoit la difficulté du paffage du fang dans les vaiffeaux fanguins, & les embarras de la circulation. Ces différens accidens mûrement confidérés, fuppofoient évidemment, malgré le calme trompeur dont ils étoient enveloppés, une caufe interne & fupérieure qui agiffoit foudement fur le

principe vital & sur le cerveau, d'autant plus à craindre, que ses effets se manifesteroient tout-à-coup dans leur plus terrible violence ; aussi tous les malades de cette classe furent-ils frappés, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, du délire, du hoquet, des mouvemens convulsifs, & d'une tension générale du bas-ventre qui les faisoit périr du cinq au six, ou au plus tard du six au septieme jour, dans quelques heures. Enfin, on trouvoit dans les malades de la troisieme classe, plusieurs symptomes de la premiere, & quelques autres qui tenoient de la nature de ceux qu'on observe dans la fièvre maligne proprement dite, mais qui étant moins pressans, prolongeoit aussi la maladie jusqu'au treizieme & quatorzieme jour.

D'après ce court exposé des symptomes observés dans ces différentes classes, il n'étoit pas possible de méconnoître la nature & le caractère de la fièvre épidémique qui régnoit à Mâcon. Dès les premiers

momens de mon arrivée, je concertai avec M. Barberet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, pour-lors établi à Bourg en Bresse, actuellement premier Médecin de la Marine au Département de Toulon, qui s'étoit engagé avec la Ville pour le service des malades, & y donna des preuves de son zele & de son expérience, le plan général du traitement qui pouvoit convenir à cette maladie, & qui fut réduit aux tisanes rafraîchissantes & antiseptiques, au vomitif donné en lavage dès l'entrée du mal, soutenu ensuite par des apozemes purgatifs, par la teinture de quinquina avec le suc de citron, lorsqu'on soupçonnoit un fond de vermine, ou qu'on appercevoit des redoublemens, avec l'application des vésicatoires après le vomitif, ou du moins au plus léger signe des idées disparates, d'affoupissement, ou de menace d'embarras dans le cerveau.

Ces secours administrés à temps, suivis avec toute l'attention possible, & variés

felon les circonftances, fauverent prefque tous les malades; tandis qu'ils périffoient tous auparavant, & qu'aucun de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de faigner, foit dans le commencement de la maladie, foit pendant fon cours, pour diminuer, difoit-on, la violence de la fièvre ou du délire phrénétique, n'avoit échappé à fa trifte deftinée. En quittant la Ville où j'avois la fatisfaction de voir renaître le calme & la confiance, on me demanda avec instance, un précis fur la nature de la maladie, & la méthode qui avoit été fi heureufement employée pour pouvoir le répandre dans les Villages voifins, où la maladie s'étoit déjà communiquée, & où elle fut également falutaire.

Malgré tous les nuages & l'obfcurité dont les fièvres malignes de toute efpece peuvent être couvertes, il y a toujours des fignes qui les précédent, des préfages qui les annoncent, & qui n'échappent point aux yeux attentifs & exercés, fur-tout dans

la fièvre maligne proprement dite; comme aussi plusieurs autres qui la font reconnoître même avec certitude, dans son commencement : car la fièvre maligne n'est pas, comme on le croit, une maladie de surprise, ou qui se déclare tout-à-coup; elle se prépare au contraire pendant quelques jours, & peut-être plus long-temps qu'on ne pense. Je rapporterai ces signes & ces accidens, tels que l'expérience me les a montrés, en prévenant d'avance que la plupart sont sans difficulté, très-fautifs & fort équivoques lorsqu'ils sont séparés & isolés; mais que leur différente combinaison forme des présomptions assurées sur la véritable nature de cette fièvre.

1°. Les antécédens de la fièvre maligne se manifestent presque toujours par des lassitudes spontanées, des foiblesses ou des langueurs passageres, des pesanteurs ou des douleurs de tête qui se dissipent promptement & reviennent de même, des surcharges d'estomac sans cause évidente, & un

dégoût marqué pour les substances animales.

2°. Un sentiment de pesanteur & une douleur gravative dans la région lombaire, qui se déclarent dans bien d'autres maladies, est un symptôme que j'ai le plus constamment observé, au rapport des malades, vers les approches de la fièvre maligne. Presque tous m'ont assuré qu'ils sentoient cette douleur plusieurs jours avant d'en être surpris. On peut regarder encore les peines, les violens chagrins, les fortes contentions d'esprit qu'on a éprouvées, comme des antécédens qui nous mettent sur la voie des véritables signes dans le premier temps de l'invasion, & qui se réduisent aux suivans.

3°. Le changement du visage, celui des yeux, l'altération du regard, ses variations ou son immobilité; en un mot, de l'ensemble de la physionomie, sont des indices d'autant plus certains, que les révolutions promptes ou les dérangemens subits qui af-

fectent les organes des sens pendant tout le cours de notre vie, reconnoissent essentiellement le trouble & le désordre dans le mouvement du sang ou dans celui des nerfs; mais le premier n'étant point manifeste, paroissant même dans son état naturel, selon l'aveu de tous les Praticiens, on ne peut se refuser au présage évident d'une irritation dans le principe des nerfs, qui se communique aux sens extérieurs.

4°. On observe toujours d'une manière plus ou moins marquée, dans le premier temps de la fièvre maligne, quelque embarras dans la tête, soit pesanteur ou douleur, souvent des instans partagés entre des idées saines & disparates, ou des momens passagers de délire obscur ou d'assoupissement; en un mot, la tête menacée ou un peu embarrassée, qui indiquent l'irrégularité des vibrations, des fibres médullaires, & manifestent le nerveux.

5°. L'abattement & la prostration des forces est toujours un signe certain & un

symptome essentiel, inséparable de la fièvre maligne : cet abattement y est même porté à un plus haut degré que dans toute autre maladie.

6°. Le pouls naturel ou presque naturel que tous les Auteurs & Praticiens veulent reconnoître dans la fièvre maligne, ne l'est certainement pas ; & un examen attentif y développe toujours les changemens suivans.

1°. On trouve une tension dans les membranes artérielles, qui paroît gêner & brider la dilatation de l'artere ; & on sent en même temps, par la pression graduelle des doigts sur l'artere, une résistance de la part de la colonne du sang qui passe dans le canal. 2°. On observe dans quelques fièvres malignes, plus rarement à la vérité, non pas ce prétendu pouls presque naturel, mais au contraire le pouls mol, déprimé ; & au lieu de la tension ou du spasme des membranes artérielles & de la résistance du fluide qui passe dans le canal, on remarque plutôt un écoulement flasque & vuide de

fang, dont les cylindres & les colonnes paroissent se partager. 3°. Dans la supposition que je me fois trompé pendant si longtemps, & que je me trompe encore (ce qui m'est plus ordinaire qu'à tout autre) sur les différentes nuances de la tension des membranes artérielles, & de la difficulté du passage du fang dans le canal artériel, & dans celle où le pouls feroit, selon le témoignage des Auteurs & des Praticiens, presque naturel; je soutiens, & il me paroît évident, que cet état du pouls annonce sensiblement un éréthisme nerveux qui attaque le principe vital & le système vasculaire; car l'accroissement des forces vitales, toujours relatif au décroissement des forces musculaires, si abattues dans la fièvre maligne, détermineroit un pouls bien plus vif & plus animé, avec une agitation plus violente dans nos humeurs, sans un spasme général & une altération considérable des parties intégrantes de notre fang, qui s'opposent au mécanisme de la fièvre, gênent

le mouvement du cœur & de tous les vaisseaux, & rendent par conséquent la circulation plus difficile. Ainsi le pouls, de quelque manière qu'on veuille l'établir, & sous quelque rapport qu'on l'observe dans la première invasion de la fièvre maligne, devient un indice certain du désordre qui se prépare dans l'intérieur, parce que la hauteur ou la fréquence du pouls n'augmentant pas, les forces musculaires sont cependant plus abattues qu'en santé.

7°. Les différentes altérations de la langue, qui nous indiquent si parfaitement les dérangemens internes, & nous donnent bien des lumières sur la situation des malades (puisque c'est le seul viscère extérieur qui nous représente l'état des autres), ne paroissent pas toujours dans les premiers momens de la fièvre maligne; elle est cependant pour l'ordinaire empâtée, brune, sèche ou blanchâtre : mais les différens changemens d'aridité, de teintes bilieuses, de noirceur, de fétidité qu'elle éprouve à

mefure que la maladie avance, ne se montrent pas toujours dans fon début, & ne se manifestent quelquefois que par le développement de la fièvre. Ainsi l'état de la langue observé dans la premiere invasion, n'est point un indice certain du véritable caractère de la fièvre maligne. Il en est de même du gonflement du visage & de la furdité, qui se déclarent assez souvent dans le commencement de cette fièvre, & qu'on doit regarder pour-lors comme des symptomes très-fâcheux, tandis qu'ils font d'un présage favorable pendant le cours ou aux approches du déclin de la maladie.

8°. La cavité du bas-ventre est toujours affectée dans la fièvre maligne, & on peut s'en appercevoir lors même qu'il paroît déprimé : on y sent une tension, une résistance interne plus marquée qu'au dehors, & qui augmente ou diminue en différens temps de la journée; car indépendamment de la mutuelle correspondance & de l'intime rapport qu'on remarque entre les

affections de l'estomac & du bas-ventre, avec celles du principe des nerfs & de la tête, le foyer de la fièvre maligne est toujours concentré & préparé dans les entrailles, d'où il se répand ensuite dans la masse des humeurs.

Enfin, les urines qu'on observe dans un état naturel ou presque naturel comme le pouls; & qui ne paroissent devoir présenter aucune défiance ou quelque soupçon de trouble & d'embarras dans cette sécrétion, sont pourtant d'un mauvais présage; car l'expérience m'a appris que les belles apparences de cette excrétion, concourant avec quelques-uns des signes ci-dessus marqués, & sur-tout avec le grand abattement des forces, leur donnoient toujours un nouveau degré de certitude avant le développement des autres symptômes, & déceloient constamment un éréthisme général des vaisseaux.

On n'a pas cet avantage; & ces premières lumières des signes avant-coureurs qui font suspecter & reconnoître la

fièvre maligne proprement dite, pour les fièvres malignes épidémiques, comme elles reconnoissent toujours une cause commune dépendante des différens changemens de l'air, des exhalaisons putrides ou étrangères mêlées avec ce fluide, ou enfin des alimens d'une mauvaise nature, elles attaquent brusquement ceux qui sont exposés, soit à l'action de la cause commune, ou aux émanations qui s'échappent des corps malades, sans les indices généraux des désordres qui les accompagnent; mais aussi le doute & l'incertitude sur le caractère de la maladie, sont bientôt dissipés par le nombre des malades qui en sont promptement surpris, & par la nature des accidens qui se déclarent.

Toutes les fièvres malignes épidémiques sont toutes plus ou moins contagieuses & plus ou moins meurtrières; de manière que ceux qui les servent par état & par devoir comme les Médecins, par les sentimens de tendresse ou de liaison comme les parens &

les amis, ou par besoin comme les Gardes & les Infirmiers des Hôpitaux, doivent se condamner pendant tout le ravage de l'épidémie, à un régime très-sévère, & à manger beaucoup moins que dans aucun temps de leur vie, avec la précaution, s'il est possible, de visiter le plus grand nombre des malades avant le repas, & prendre le grand air dans la journée, sur-tout après leur service (1).

---

(1) C'est à ces deux ressources que nous fûmes principalement redevables de notre santé & de notre salut pendant tout le temps de la peste de Marseille. Je n'oublierai jamais la prompte & malheureuse destinée de quelques Chirugiens-Majors & d'un très-grand nombre de Garçons Chirugiens qui, dans le préjugé populaire & par les fausses idées qu'ils avoient prises sur la nature de la peste & les effets de la contagion, se flattoient (disoient-ils) de prémunir le cœur & fortifier tous les organes contre les atteintes de la fièvre pestilentielle, en remplissant leur estomac avant d'aller visiter les pestiférés; mais ils furent tous, quelques jours après, les tristes victimes de leur aveugle confiance & de la plus fausse & imprudente prévention. Quoique les émanations, de quelque nature qu'elles soient, puissent pénétrer &

*Causes de la Fievre maligne proprement dite.*

On conçoit aisément que toutes les causes capables de produire les fievres continues & putrides , sont aussi à même de déterminer la fievre maligne proprement dite , puisque ces premières dégènerent souvent en malignes par les circonstances déjà rapportées ; mais il faut toujours que ces différentes causes soient portées à un

pénètrent réellement par la voie de la respiration & par les pores de la peau , il n'est pas moins certain qu'elles passent aussi par la voie de l'estomac & des autres organes de la digestion , & se mêlangent encore plus aisément avec le chyle : ainsi c'est courir le double danger de ces funestes émanations , versées & transmises avec cette humeur dans la masse du sang.

Je ne puis m'empêcher , à cette occasion , de parler ici d'un autre préjugé généralement répandu , souvent autorisé , ou du moins permis par les personnes même de l'art , sur la nourriture des vieillards , qui décide si essentiellement de leur conservation & de leur vie : on s' imagine fausement , & contre toutes les apparences de raisonnement , qu'il faut leur donner une nourriture plus abondante & plus souvent renouvelée pour soutenir

plus haut degré d'activité, ou que plusieurs se réunissent & concourent ensemble pour occasionner la fièvre maligne : car quoiqu'il y ait dans toutes ces fièvres & dans celles

---

(dit-on) ce fragile reste d'une vie chancelante, & réparer leurs forces par du vin, qu'on appelle pour cette raison le lait des vieillards, & qui mérite bien mieux celui d'une boisson destructive : mais on se trompe de la manière la plus sensible & la plus conforme à l'expérience, & les preuves qu'on croit en apporter pour étayer cette fausse prévention, la condamnent & la détruisent ; car il est évident que notre machine étant déjà usée par les différens mouvemens de la vie, plus vous surchargez des organes affoiblis, & moins vous les rendez capables de continuer les fonctions auxquelles ils sont destinés, & conséquemment la quantité des alimens, même les plus convenables, met l'estomac hors d'état de les bien travailler ; tandis que d'une autre part, en fournissant aux humeurs, par une boisson échauffante, des parties volatiles & spiritueuses, vous augmentez l'épaississement du sang, & hâtez la sécheresse & le racornissement de nos vaisseaux, qui sont les seules causes de notre destruction. Ainsi pour soutenir le principe vital & ces forces prêtes à s'éteindre, les vieillards ou les personnes avancées en âge, doivent prendre une plus légère portion d'alimens, & une boisson plus douce & plus aqueuse que dans aucun temps de leur vie.

qui

qui en approchent , un fond considérable d'éréthisme dans le systême nerveux & vasculaire , une altération sensible dans nos humeurs , & un dérangement dans les principales secrétions , ce n'est pas cependant ce spasme généralement répandu dans les nerfs , & particulièrement fixé dans leur origine ; ce resserrement convulsif des vaisseaux sanguins , qui gêne si fort la circulation ; ni cette désunion des principes de notre sang , ou cette tendance à la putréfaction de nos humeurs , qui en suspend l'écoulement dans nos viscères , & les menace du déchirement de leur propre tissu. Ainsi les causes ordinaires des fièvres continues & putrides dont je vais présenter le détail , prennent constamment une nouvelle force & un caractère plus marqué de violence pour la fièvre maligne.

1°. Les exercices violens , les chaleurs excessives auxquelles on peut être exposé , & qu'on supporte pendant long-temps , l'usage immodéré des boissons ardentes ,

contribuent souvent au développement des fièvres continues, ardentes & putrides; parce que la masse du sang se trouvant, dans toutes ces circonstances, très-agitée, & le mouvement de nos humeurs fort augmenté, les parties volatiles & spiritueuses se dissipent avec le fluide séreux qui les conservoit dans leur fluidité, d'où il résulte un épaisissement général du sang qui le dispose à couler lentement dans les vaisseaux, & à s'arrêter dans les viscères & les organes sécrétoires; tandis que dans le même temps, par un effet inséparable de cette première cause, les vaisseaux sanguins se dessèchent, les membranes se froncent, l'éréthisme s'empare du genre nerveux, & les vaisseaux comme les fibres médullaires, éprouvent une tension suivie des mouvemens irréguliers qui préparent la fièvre maligne. On voit aussi assez souvent, qu'un enchaînement de malheurs & des tristes réflexions qui y sont attachées, des travaux assidus, des fortes contentions d'esprit,

occasionnent la fièvre maligne : car le chagrin & la tristesse affectant vivement tous les nerfs, sur-tout dans le cerveau, troublent encore sans cesse nos digestions, & changent notre nourriture en mauvais fucs qui corrompent insensiblement nos humeurs. On voit encore que les pauvres gens qui travaillent si fort, sans pouvoir soulager leur misère, étant d'ailleurs mal nourris, sont très-exposés à la fièvre maligne proprement dite.

2°. La suppression de l'insensible transpiration ou de la sueur, celle des autres excréations naturelles, les vives douleurs continuées pendant quelque temps, les suppurations internes ou les externes, dont les issues ont été fermées, le refoulement d'une humeur dartreuse, deviennent la source des fièvres de toute espèce, continues, putrides, intermittentes, lentes : mais si l'intensité de ces différentes causes augmente, si leur action se répand sur les nerfs, attaque le principe vital, & décompose

notre sang, la fièvre se change bientôt en maligne par le développement de ces molécules étrangères, & par cet accroissement d'irritation, qui occasionne le resserrement de tous les vaisseaux, & porte le désordre dans toutes les fonctions.

3°. Les mauvais levains accumulés dans les premières voies, sont regardés, avec raison, par tous les Médecins, comme les causes antécédentes des fièvres continues, putrides & vermineuses : car cet amas de fucs indigestes, ce foyer de matières déjà altérées, se dilatant tout-à-coup, & passant brusquement dans la masse du sang, allument bientôt ce feu qui se répand dans nos fluides & nos solides, ou y causent un épaisfissement qui concentre & arrête le mouvement des uns & des autres. Lorsque cette matière contracte un nouveau degré de putridité & d'acrimonie, il est évident qu'elle doit produire des effets plus considérables, & que les molécules dont elle est composée, plus développées & plus actives,

entraîneront le système nerveux & vasculaire dans une irrégularité plus marquée & plus continue de leurs oscillations, & rendront par-là le passage de nos humeurs beaucoup plus difficile dans tous nos organes.

4°. Enfin, le dérangement des faisons, les différens changemens qui surviennent dans l'athmosphère de l'air, des exhalaisons de toute espee qui se mêlent avec ce fluide, peuvent bien concourir & occasionner la fièvre maligne proprement dite; mais plus communément & presque toujours les fièvres malignes épidémiques, comme on le verra dans l'article des causes de ces fièvres.

*Symptomes de la Fièvre maligne proprement dite.*

Il ne faut pas croire que les symptomes de la fièvre maligne soient toujours les mêmes, ou également multipliés dans tous les sujets qui en sont attaqués; ils doivent

au contraire varier , selon l'intensité des causes , & leur concours plus ou moins réuni , suivant la disposition particulière de notre sang & de nos vaisseaux , sur-tout des nerfs , comme aussi selon les différens temps de la maladie : c'est ici où la maxime vraie , *non omnia in omnibus* , trouve sa juste application. On observe ces mêmes accidens , ou du moins une grande partie , à quelques variations & différences près , dans les fièvres malignes épidémiques : ainsi la théorie des accidens de la maligne proprement dite , conduira aisément à celle des épidémiques , en y exposant les différences particulières dont ces dernières sont accompagnées.

1<sup>o</sup>. La fièvre maligne proprement dite n'est pas une maladie de surprise , comme je l'ai déjà dit : elle se prépare de plus loin qu'on ne pense ; les causes mêmes les plus ordinaires qui l'annoncent ou qui la déterminent , telles que des chagrins redoublés , les tristes réflexions continuées pendant

long-temps sur nos malheurs, les fortes contentions d'esprit & les sollicitudes qui s'y joignent, ne produisent jamais promptement leur effet : on peut affurer au contraire, que cet éréthisme général, qu'on doit regarder comme la première source de tous les accidens, a eu des gradations qui, ayant pris successivement de nouvelles forces, a enfin entraîné tout le système nerveux & vasculaire, dans un trouble & un désordre général de tous leurs mouvemens.

2°. On éprouve, quelques jours avant l'invasion de la fièvre maligne, une répugnance très-marquée pour toutes les substances animales; parce que la salive, le suc gastrique, chargés des parties des mauvais levains déjà ramassés dans les voies alimentaires, rendent les nerfs de la langue & de l'estomac, insensibles à l'action des alimens ordinaires, & qu'ils ne peuvent être agréablement secoués que par l'impression des acides, des fruits ou des alimens irritans.

3°. La douleur gravative dans la région lombaire, un des signes avant-coureurs de la fièvre maligne, & qui se soutient pendant son cours, dépend du spasme nerveux déjà répandu dans la distribution des nerfs de la moëlle épinière, dans les sacrés, les lombaires, qui gêne, par ce froncement, la circulation dans les vaisseaux sanguins, & retarde le passage du sang dans toute cette région.

4°. Le grand abattement, inséparable de la fièvre maligne, & qui la désigne particulièrement, reconnoît différentes causes qui concourent & se réunissent pour déterminer cette langueur générale dans l'action musculaire : car les nerfs se trouvant déjà dans un état de spasme, fournissent une moindre quantité de fluide nerveux aux fibres motrices ; ce qui influe essentiellement sur la diminution de leurs efforts & de leur action. Cette même cause, c'est-à-dire l'éréthisme des filets nerveux qui s'oppose au libre écoulement des esprits dans le tissu des fibres musculaires, communique le

même état de spasme aux vaisseaux sanguins , bride par ce resserrement les battemens artériels , & retarde de plus en plus le passage du sang , si nécessaire pour l'action musculaire. Or, les fibres motrices , gênées par le froncement des tuyaux nerveux , privées d'une partie des esprits , & accablées par la masse du sang arrêté dans les vaisseaux sanguins , sont bientôt incapables de pouvoir exercer leur action , & réduites à un engourdissement , une inertie qui produisent cette prostration générale des forces.

5°. Les nausées , le vomissement ou les cours-de-ventre de différente nature , les pesanteurs ou douleurs d'estomac dont les malades sont attaqués dans le prélude de la fièvre maligne ou dans sa continuation , dépendent des mauvais levains & des matières âcres ramassés dans l'estomac & le canal intestinal , qui irritant sans cesse les nerfs gastriques ou mérentériques , occasionnent les douleurs , le spasme , les foi-

bleffes & la réjection des matieres contenues dans les organes de la digestion, fans qu'on éprouve cependant aucune diminution des accidens de la fièvre ; parce que ces évacuations ne font que des expreffions forcées de ces matieres putrides, dont les plus fluides font feulement entraînés ; que le fond en fubfifte toujours, fe développe de plus en plus, & renouvelle par conféquent les mêmes impreffions & les mêmes effets.

6°. La langue eft pour l'ordinaire blanchâtre, empâtée dans le commencement de la fièvre ; mais l'aridité, la féchereffe s'emparent bientôt de ce vifcere extérieur ; elle prend des nuances brunes, bilieufes, noirâtres, & fouvent elle eft enduite & tapiffée d'une efpece de croûte foncée ou noire, qui s'oppose à la liberté de fes mouvemens, & à toute impreffion des liquides & des boiffons qu'on donne aux malades. Ces différentes & fucceffives altérations dépendent de l'éréthifme des papilles ner-

veuses qui froncent & dessechent son tissu, du défaut de la salive déjà vitiée, qui ne se séparant qu'en petite quantité dans les glandes, ne peut par conséquent laver & humecter l'intérieur de la bouche; enfin, des exhalaisons du levain putride, qui s'élevant sans cesse de l'estomac, s'arrêtent sur la langue, & y déposent des parties âcres & corrompues qui la dessechent de plus en plus : il arrive même souvent, que non-seulement la langue, mais encore toutes les parties voisines, l'arrière-bouche & les gencives, sont couvertes des molécules de ces exhalaisons qui répandent cette mauvaise odeur de la bouche des personnes attequées de la fièvre maligne, & affectent si vivement les membranes & les vaisseaux de l'intérieur de la bouche, que la gangrene s'y déclare, & y fait de funestes progrès. J'ai vu quelquefois le détachement des membranes de l'intérieur de la bouche & d'une partie du canal alimentaire.

7°. Les urines sont très-souvent claires,

ambrées, & ne présentent aucun trouble dans cet organe sécrétoire, du moins pendant les premiers jours de cette fièvre, parce que l'éréthisme général des vaisseaux retenant dans le sang la plus grande partie des principes huileux, salins & terrestres, ne laisse passer par les voies urinaires que les parties les plus légères & les moins bourbeuses, qui n'apportent aucun changement bien sensible sur la nature, le fond & la couleur de cette humeur excrémenticielle; mais bientôt après, le désordre général de tous les organes sécrétoires se communique à celui-ci; & le sang tombant déjà dans la dissolution putride, verse par les artères émulgentes, dans la substance des reins, tous les principes de l'urine entièrement confondus, & quelquefois des globules rouges qui rendent d'abord les urines bourbeuses, briquetées & sanguinolentes ou noires. Cette dernière combinaison des parties de l'urine annonçant une décomposition plus considérable de toutes

nos humeurs, est aussi toujours d'un présage funeste.

8°. L'égalité dans la fréquence & la force des battemens artériels qu'on veut établir naturelle ou presque naturelle, ne l'est jamais. Cette prétendue approximation de l'état naturel, doit être attribuée, 1°. à l'éréthisme nerveux qui étend son action sur tout le système vasculaire, & retarde considérablement la circulation; 2°. à la nature & au caractère de la matière morbifique, qui condensant & rapprochant toutes les parties du sang, forme de nouveaux obstacles à son passage dans les vaisseaux sanguins, & retient le mouvement du cœur & des artères : il est quelquefois mol, déprimé; ce qui dépend de la dissolution putride qui gagne la masse des humeurs, incapables par-là de soutenir leur mouvement intestin, & leur imprimer une certaine force ou une suffisante vélocité pour distendre les vaisseaux sanguins : mais il est d'une conséquence infinie, d'examiner

dans ces circonstances , avec la plus grande attention , le pouls & les symptomes qui accompagnent cet état d'abattement des forces vitales ; car quoiqu'il soit débile , il est presque toujours dur , ou concentré , ou irrégulier ; & souvent tous ces signes de spasme général s'y trouvent réunis , & laissent peu d'espérance pour la vie des malades.

9°. Dans ces différentes alternatives de l'état du pouls dans les fièvres malignes , on observe souvent des redoublemens plus ou moins violens & plus ou moins forts , qui se manifestent pour l'ordinaire vers les quatre ou six heures du soir : on ne s'apperçoit qu'avec peine de leur commencement ; le malade ne se plaint d'aucun froid ni intérieur ni externe , & il n'y a qu'un refroidissement des pieds & des extrémités supérieures auquel le malade ne pense pas. Ce frisson n'avance que lentement à une chaleur plus ou moins sensible , mais se soutient pendant long-temps. C'est dans ces redou-

blemens que le malade est beaucoup plus accablé , la tête plus affectée , & que les embarras se forment dans les différens visceres. Quelquefois ces redoublemens sont plus violens , & annoncés par un froid convulsif de la mâchoire & de la langue , des foibleffes , des cordialgies : ce froid synoptique est toujours suivi d'une chaleur très-âcre , des agitations continuelles , des mouvemens convulsifs , & de tous les signes d'une mort prochaine. Cette nature différente de redoublemens ou exacerbations de la fièvre , & la variété de leur violence , doivent être attribués à la quantité plus ou moins considérable du levain putride qui passe des premières voies dans le sang , à des molécules plus massives dont il est chargé , & à l'impression plus forte qu'il produit dans le principe des nerfs ; car indépendamment de l'éréthisme des fibres médullaires du cerveau , & de l'embarras général de la circulation , il faut de toute nécessité que les rameaux des nerfs maxil-

lares inférieurs, ou de la troisième branche de la cinquième paire des nerfs de la moëlle allongée, & ceux de la neuvième paire, soient plus vivement affectés, & la circulation beaucoup plus difficile dans tous les vaisseaux.

10°. Les idées disparates ou le délire obscur observés dans le commencement de la fièvre maligne ( quoiqu'ils ne se soutiennent point ), annoncent toujours une cause interne qui travaille sourdement sur le principe des nerfs & sur les meninges. Cette même cause, qui ne peut tomber que sur une matière étrangère, de quelque source qu'elle vienne & de quelque nature qu'on veuille la supposer, se développant de plus en plus, & agissant toujours sur les fibres, augmente aussi l'éréthisme nerveux, & produit un effet plus marqué : ainsi le délire doit être plus continu, plus violent, & sera accompagné tantôt des mouvemens convulsifs, tantôt des convulsions, selon que les nerfs affectés dans leur origine, forceront

forceront d'une maniere plus constante ou plus irréguliere , le fluide nerveux dans ceux qui partent du cerveau ou de la moëlle épiniere , pour se distribuer dans les différentes parties.

.11°. A ce délire se trouve souvent joint un état intermédiaire , c'est-à-dire , des intervalles de délire & d'affoupissement qui forment le *comavigil* , où les malades , les yeux fermés , paroissent dormir , quoiqu'ils soient éveillés & dans le délire ; de maniere que si on les touche ou qu'on leur parle , ils ouvrent les yeux , regardent de travers , répondent quelquefois , mais retombent promptement dans leur sommeil. Cet état mixte de délire , de sommeil & de veille passagere , qui est pourtant un vrai délire , doit être attribué à l'inégalité du spasme , des fibres médullaires , & de la pression des vaisseaux sanguins , qui détermine des vibrations plus fortes dans les unes que dans d'autres , & un passage plus ou moins difficile du sang dans quelques

vaisseaux ou sinus du cerveau.

12°. Lorsque les fibres médullaires tombent dans le relâchement par l'action continuée de la cause étrangere sur l'origine des nerfs, & par une pression plus générale des vaisseaux sanguins, ou que cette matiere étrangere se jette brusquement sur les nerfs & les vaisseaux du cerveau, la suspension des fonctions animales ou la léthargie succedent à cet état incertain de délire & de sommeil, ou bien se déclarent, dans le moment de l'invasion de la fièvre maligne, sous l'apparence d'un accident apoplectique, accompagné d'hémiplégie ou de paralysie particuliere, comme on le verra dans l'observation rapportée plus bas, & comme on l'observe assez souvent; parce que les nerfs sont tout-à-coup enveloppés de la matiere morbifique, & que la circulation du sang est considérablement ralentie & embarrassée dans les ramifications artérielles & dans les sinus du cerveau.

13°. Le sommeil comateux ou léthar-

gique dépend du froncement convulsif des membranes du cerveau, qui gêne immédiatement cet organe, & occasionne une pression & des engorgemens dans les vaisseaux. Quoique l'affoupissement ou le délire puissent être déterminés par des inflammations & des abcès, l'un & l'autre ne surviennent que lorsque la maladie est avancée, & souvent ils sont précédés d'une douleur de tête qui a commencé avec la maladie; de maniere qu'on peut distinguer les affections de la tête causées par des lésions spasmodiques, d'avec celles qui sont produites par des inflammations du cerveau. Le spasme, que la matiere étrangere ou putride cause par son acrimonie & l'irritation des tuyaux nerveux, est le véritable principe des affections cérébrales observées dans la fièvre maligne; telles sont le délire, l'affoupissement, le tintement, le bruissement des oreilles, la surdité, l'obscureissement de la vue; parce que les lésions spasmodiques du cerveau & le fron-

cement convulsif de ses membranes, interceptent la circulation dans les sinus, & dérangent ou suspendent les fonctions animales.

14°. La continuation du délire souvent accompagné de mouvemens convulsifs, auxquels se joignent dans le cours du mal, le soubresaut des tendons, le hoquet, & un changement très-sensible dans le pouls, supposent non-seulement l'action continuée des molécules du levain putride sur les fibres médullaires & les membranes du cerveau; mais encore de nouveaux spasmes suscités en différens visceres, comme l'estomac, les entrailles, soit par une portion du levain déposée sur les nerfs gastriques, mésentériques & phréniques; soit encore par la sympathie & la communication des nerfs premièrement affectés, ce qui doit nécessairement augmenter le désordre général du système nerveux, & l'irrégularité du mouvement des esprits. Le hoquet, qu'on voit quelquefois calmé par quelques

cuillerées de boisson ou de tisane, mais qui se renouvelle bientôt après, n'en est pas moins redoutable & d'un présage funeste, parce que le fluide qu'on avale, change bien, pour quelques instans, cette direction du mouvement spasmodique, & modifie l'irritation des nerfs de l'estomac; mais ne sauroit prévaloir contre la cause toujours agissante sur leur tissu, & les oscillations tumultueuses déjà imprimées aux nerfs de ces parties.

15°. La nature, toute accablée qu'elle est, faisant tous les efforts dont elle est encore capable, & soutenue d'ailleurs par les ressources de l'art, tente quelque évacuation qui puisse la soulager; mais il ne lui est pas possible d'agir sur toute la masse de la matiere morbifique, ou d'en épuiser le fonds, ou de changer cette qualité délétère, déjà communiquée à nos humeurs; ainsi elle tâche de la prendre en détail, & redouble ses forces pour en détourner une partie au dehors, ce qui favorise &

détermine ces dépôts en différentes parties internes ou externes, comme les parotides, les bubons, les charbons, les diarrhées, les flux d'urine, les hémorrhagies, qui paroissent dans le cours de la fièvre maligne, lorsque cette tendance & réunion d'efforts dépose au dehors, ou fait passer par les couloirs des organes internes, une partie des impuretés du sang, & que cette évacuation fournit à un suffisant écoulement du levain éthérogène, la nature se trouvant plus à l'aise & moins gênée, travaille ensuite, avec plus de succès, à atténuer, fondre & détruire le restant de la masse étrangère, & opere ces crises salutaires, ces heureux dépôts, qui calment les accidens du mal, & rétablissent peu à peu l'ordre dans toutes les sécrétions. Que si au contraire l'action des vaisseaux se trouve insuffisante, & que les forces vitales ne puissent dompter l'âcre dominant dans nos humeurs, la nature donne dans les éruptions même, ou les évacuations qu'elle a

déjà préparées, des marques de sa foiblesse & de son impuissance, qui déterminent ces crises infidelles, ces parotides, ces bubons durcis bientôt après leur sortie, des éruptions avortées presque dans leur apparition & subitement rentrées, ou bien des évacuations forcées & continues, des hémorragies excessives, des diarrhées colliquatives, qui avancent encore l'épuisement général, & précipitent la destruction de notre machine.

16°. Enfin, le changement des différentes parties du visage, l'affaïssement & le relâchement des chairs, la couleur plombée de la peau, la rétraction ou le resserrement des chairs, la contraction ou la distorsion des parties, l'irrégularité du mouvement des organes de la face, & tous les autres symptômes spasmodiques ou convulsifs, annoncent presque toujours une mort prochaine.



*Causes des Fievres malignes, épidémiques, pourprées, exanthémateuses & pétéchiales.*

Les maladies ou fievres épidémiques malignes, ne font pas d'un seul & même genre; elles different au contraire selon la variété des saisons qui ont précédé & qui se soutiennent, selon l'exposition & l'emplacement des habitations, selon la différente nature des émanations dont l'air est chargé, & suivant celle des alimens dont on se nourrit.

Il est certain que toutes les maladies épidémiques qui regnent en certains temps & en différens pays, & conséquemment les fievres malignes pourprées & autres, doivent être rapportées à trois causes générales, capables d'agir en même temps sur plusieurs sujets: 1°. aux différentes qualités & changemens de l'air; 2°. aux émanations particulières qui s'élevent de l'intérieur de la terre ou de sa surface, & se mêlent avec ce fluide; 3°. à la nature des alimens dont  
on

on se nourrit. Ces trois causes séparées ou combinées, sont les seules possibles dans notre globe, qui puissent affecter également, dans le même temps, différentes personnes, les naturels du pays & les étrangers, les riches comme les pauvres, les payfans & les soldats.

La première cause comprend l'inconstance des saisons, toutes les variations subites, & les changemens alternatifs dans la température de l'air. On a observé dans tous les temps & dans tous les pays, que les saisons pluvieuses, suivies de vives chaleurs, & soutenues d'un vent de midi, comme aussi un froid vif & piquant succédant à cette chaleur, ou tout autre changement subit dans l'atmosphère de l'air, occasionnoient presque toujours des fièvres épidémiques & souvent malignes, comme des rhumes violens & intraitables, des toux convulsives, de fausses pleurésies très-dangereuses, des péripneumonies funestes, des angines mortelles, des catarrhes suffoquans ;

parce que dans ces différentes variations subites, & les passages alternatifs du froid au chaud ou de la chaleur au froid, les pores de toute l'habitude du corps sont ouverts ou refferrés, nos humeurs raréfiées ou condensées, nos vaisseaux dilatés ou rétrecis, l'insensible transpiration supprimée ou forcée; ce qui doit nécessairement disposer la masse des humeurs à des stagnations, des engorgemens, des irritations dans nos visceres, tantôt les uns, tantôt les autres, selon qu'ils sont plus ou moins exposés aux premières impressions de l'air qui les frappe, ou plus & moins susceptibles des altérations que ce fluide peut leur communiquer.

La seconde cause s'étend à toutes les émanations qui s'élevent des entrailles de la terre, aux exhalaisons des eaux bourbeuses-croupissantes, au limon & à la mousse des étangs corrompus par l'ardeur du soleil, à la putréfaction des insectes, des poissons, & à une infinité de vers presque

invisibles, qui fourmillent & furnagent sur les eaux des marais.

Toutes les émanations putrides, ou d'une nature âcre & fétide, ces corpuscules exaltés & corrompus, pénétrant par différentes voies dans notre corps, altèrent de toute nécessité la masse de notre sang, la décomposent, irritent en même temps le système nerveux, portent le trouble dans les oscillations des fibres médullaires, qui entraîne bientôt le désordre dans la circulation, & attirent par-là des fièvres épidémiques de toute espèce; quelquefois elles affectent tout le corps, comme les fièvres pourprées, pétéchiiales, exanthémateuses; souvent elles se fixent sur certaines parties, comme la gorge, le poulmon, les entrailles, & tantôt elles paroissent se partager en deux endroits principaux, & attaquer en même temps la tête & la poitrine, ou différens organes sécrétoires.

C'est par les inondations de l'ancien bras du Rhin, que se déclarent, du côté de

Leyde (1), les différentes fièvres épidémiques & malignes. A Charlottenburg (2), & dans les différens autres lieux, par celles du Danube. A Rochefort (3), par quantité de marais d'une eau limonneuse & puante, que les hautes marées forment en se retirant, & qui répandent dans l'air une odeur fétide, & d'un mauvais caractère. En Languedoc (4), dans les différens Villages de la côte maritime, vers le sud-est, que la mer baignoit autrefois, & qui, par sa retraite & son éloignement, a laissé différens étangs où les eaux croupissent, & forment une vase & une mousse qui, se desséchant pendant les grandes chaleurs de

(1) Pechlin, Observat. 17.

(2) Colerus, in Tractat. de Morbis castrensis, decad. 3.

(3) Traité des Fièvres malignes & pestilentielles, tom. 1.

(4) Dissertation sur le charbon malin, pag. 19, imprimée à Dijon, 1769.

(5) Lancisi, de noxiis paludum effluviis.

l'été, répandent continuellement des exhalaisons putrides, d'une odeur très-forte : & si l'on vouloit passer dans des terres plus éloignées, telles que l'Égypte (1), où on observe des fièvres malignes, épidémiques & pestilentielle, qui s'y renouvellent toutes les années, par les inondations du Nil ; & en Perse, par les eaux qu'on détourne & qu'on retient dans les campagnes, pour procurer l'abondance, & avancer la maturité du riz ; ainsi il est incontestable, par toutes les observations faites dans tous les Pays & les différens continens, que les eaux stagnantes, la putréfaction des insectes, des poissons, les marais, & leur vase pourrie & corrompue, comme aussi les exhalaisons & émanations qui s'élevent des entrailles de la terre & des mines, occasionnent constamment des fièvres épidémiques de toute espece.

---

(1) Dappert, in Descriptione de Morbis Africæ, cap. 20.

(2) Montanus, de Morbis epidemicis.

On ne connoît certainement pas, & on ne connoitra jamais la nature de ces émanations; & leur maniere d'agir sur notre sang & sur nos vaisseaux, n'est pas moins impénétrable. La combinaison particuliere de leurs parties intégrantés, mêlées & confondues dans nos humeurs, forme peut-être par leur mélange un levain très-actif & meurtrier, tandis que ces mêmes substances, séparées & prises à part, ne produiroient aucun effet nuisible. Des poisons très-violens, lorsqu'ils pénètrent dans notre sang par les pores de la peau, & les vaisseaux cutanés, perdent ou paroissent perdre leur causticité & leur violence, lorsqu'ils sont pris intérieurement, & passent par les organes de la digestion. Les substances même mortelles pour les animaux, ne le sont pas pour les hommes. On ne peut observer que les effets qui résultent de l'impresion de ces différentes émanations, & ils sont toujours si variés & si compliqués, qu'il ne nous est pas permis de reconnoître

leur premier principe, ni la maniere dont ils ont été produits.

Tout conspire à ces prodigieux & inexplicables effets de l'action de ces parties. Le changement subit qu'elles produisent dans les fibres médullaires; les mouvemens irréguliers qu'elles excitent dans leurs oscillations; le principe vital qu'elles attaquent d'une maniere si prompte; le resserrement convulsif qu'elles occasionnent dans le systême vasculaire; enfin, la décomposition des principes de notre sang, augmentent si fort le désordre de la circulation, & bouleversent si intimément toute l'économie animale, qu'il n'est pas possible d'appercevoir la source, & de suivre l'enchaînement de cette foule & de cette variété surprenante d'accidens, & des symptomes qu'on observe dans ces fievres.

Ces effets nous annoncent bien que le trouble s'empare de la tête; que les vaisseaux du cerveau & ses membranes sont attaqués; que les obstacles à la circulation

se multiplient dans nos visceres ; & par une fuite nécessaire , que le sang s'arrêtant & coulant difficilement dans ses vaisseaux , ne peut arriver qu'avec peine dans les sources vitales , déjà surprises & affectées par le développement du funeste levain introduit & mêlé avec nos humeurs.

L'action apparente de ces causes , & leurs effets , quoique difficiles à saisir & à comprendre , sont bien en partie démontrés par l'ouverture des cadavres de ceux qui ont péri de ces fièvres , où l'on trouve des vaisseaux engorgés , frappés d'échimoses , de gangrene , de points livides , noirâtres , sphacelés dans l'estomac & dans l'étendue du canal intestinal ; comme aussi des fluides totalement dénaturés , sans consistance , d'une couleur brune foncée : mais on ne pourra jamais sonder la manière dont toutes ces révolutions ont été préparées & déterminées , & par conséquent approcher des ressources capables d'en combattre les causes , que par analogie toujours douteuse & infidelle,

infidelle , si des observations multipliées , des attentions réfléchies , & une longue expérience ne confirment les succès qu'on peut en attendre.

La troisieme & derniere cause reconnoît la mauvaise qualité des alimens , & sur-tout du pain chargé des substances étrangères , qui fournissant un chyle d'une nature délétère & caustique , loin de réparer le principe de notre vie , porte dans nos veines le germe destructeur qui le ruine & le détruit. C'est de ce levain caustique que dépendent ces vomissemens énormes que rien ne peut arrêter , ces cours de ventre poracées , & ces dysenteries affreuses , supérieurs à toutes les ressources humaines qui accompagnent ces fièvres épidémiques malignes si meurtrieres.

Heureusement cette cause n'est pas si fréquente que les deux premieres , & n'a lieu que dans ces malheureuses & cruelles années de stérilité & de famine , où le pauvre & l'indigent se nourrit de tout ce

qu'il trouve & peut avoir; & dans ces sieges obstinés & longs, où le mauvais pain encore manque aux troupes, & les force à faire usage des viandes étrangères à leur constitution, & qui les révoltent dans le temps même qu'elles calment leur faim, & les soutiennent.

*Symptomes des Fievres malignes, épidémiques, pourprées, exanthémateuses, &c.*

La plus grande partie des symptomes exposés dans la fièvre maligne proprement dite, est pareillement observée dans les épidémiques malignes; mais celles-ci en ont qui leur appartiennent en particulier.

1°. Les épidémiques malignes se déclarent brusquement, & attaquent dans le même temps plusieurs sujets, tandis que la fièvre maligne se prépare de loin, présente souvent des signes avant-coureurs de son invasion, & ne s'étend qu'à deux ou trois personnes, parce que les épidémiques dépendant d'une cause commune

qui agit sur tout le monde, en surprend plusieurs à la fois, & successivement.

2°. Les épidémiques malignes, & même toutes les fièvres épidémiques, de quelque espèce qu'elles soient, parcourent toujours leurs temps avec plus de rapidité, & les partagent souvent en des intervalles inégaux, & avec des révolutions que le fond & la nature du mal ne paroissent pas indiquer; de manière que les accidens les plus pressans nous annoncent tout-à-coup le dernier effort de nos organes, dans le temps même qu'on les croyoit encore capables de quelque heureuse ressource, & qu'on pensoit à les secourir; ce qu'on peut aisément déduire de l'action générale de la cause des épidémies, qui affectant plus ou moins essentiellement plusieurs viscères, y occasionne aussi des désordres plus ou moins considérables, & les engorge totalement lorsqu'on ne s'y attend pas.

3°. Les malignes épidémiques, pourprées, exanthémateuses, &c. tendent, par

leur caractère, à une éruption cutanée, quoique ces éruptions ne se manifestent pas dans tous les sujets qui en sont atteints : soit que la nature trop accablée ne puisse pousser au dehors une partie du levain dont elle est enveloppée ; soit qu'une prompte mort s'oppose à toute espèce de dépuration, il est toujours certain, par l'observation, que les malignes épidémiques, pourprées, tendent, par leur nature, à une éruption, comme la petite vérole, à celle des boutons sur l'habitude du corps : mais ces éruptions & ces taches de différente espèce, essentielles par leur nature aux malignes pourprées, ne le sont point du tout à la maligne proprement dite ; elles n'y paroissent que rarement pendant son cours, ne se manifestent que sur la fin ; & toujours funestes par leur apparition, sont encore fixées en très-petite quantité, dans deux ou trois endroits du corps ; tandis que dans les épidémiques, le pourpre ou les taches couvrent indifféremment la sur-

face du corps, & se déclarent du trois au quatre ou cinquieme jour de la maladie.

4°. Enfin, ces taches pourprées, toujours mortelles dans l'augment ou le cours de la fièvre maligne proprement dite, sont souvent très-favorables dans les épidémiques, lorsqu'elles paroissent avec quelque diminution des accidens, & qu'elles sont suivies, le 7, le 11 ou le 14, des sueurs, ou d'une salivation abondante, qui terminent la maladie plus heureusement que tout autre évacuation.



---

---

## CHAPITRE SECOND.

### *De la Curation & du Traitement des Fievres malignes.*

**I**L n'a pas été donné aux hommes de pouvoir changer l'essence des maladies, d'arrêter leur marche, suspendre leurs périodes, ou intervertir l'ordre des révolutions, & des temps qu'elles ont coutume de parcourir, relativement à leur différente espece & à leur caractère particulier. Nous ne sommes que les foibles instrumens des ressources que l'art prépare pour détruire le germe des maux auxquels nous sommes exposés : tous les secours humains qui paroissent annoncer souvent les succès les plus décisifs & les plus inespérés, ne sont que des forces auxiliaires, entièrement subordonnées à celles de la nature, inhérentes à la construction admirable de notre machine, qui ne manquent

jamais au besoin, & deviennent toujours victorieuses lorsqu'elles sont soutenues à propos, ou qu'elles ne sont pas croisées dans les mouvemens & les efforts qu'elle ne cesse de faire pour notre conservation: ainsi l'unique but, & toute la science du Praticien habile, consistent à bien juger la maladie dans son principe, à en saisir les causes, à reconnoître le tempérament du malade & sa maniere de vivre; à balancer le produit des forces qu'il est en état de fournir, & celui que le mal peut lui enlever; enfin, à étudier & profiter des momens favorables pour débarrasser la nature d'une partie des entraves que la maladie jette & répand dans les principaux organes.

L'heureuse terminaison de nos maladies fera toujours l'ouvrage de la nature: celui du Médecin se réduit à la secourir sans violence, & à proportionner l'activité des moyens ou des remedes qu'il veut employer, au degré des obstacles dont elle est

accablée. Si on veut les emporter brusquement, & rompre tout-à-coup les chaînes qui paroissent lier & arrêter ses mouvemens, on porte encore plus le trouble & le désordre dans les ressorts qu'elle pouvoit se ménager; souvent elle est plus épuisée par les prétendus secours qu'on s'empresse de lui donner, que par la violence de la maladie. Nos organes ne fauroient être rapidement débarrassés des obstacles qui s'y sont formés; il faut, pour ainsi dire, les prendre en détail, secourir les plus menacés, les plus essentiels à la vie, & s'attacher sur-tout à déplacer des premières voies, la source des mauvais levains, qui fournit & charrie continuellement dans la masse de nos humeurs, ces parties étrangères & corrompues, qui attaquent si vivement le principe vital & le système nerveux.

On se prévient toujours, & on se décide pour les remèdes que le système qu'on a adopté, sur la nature & les causes de la maladie,

maladie,

maladie, nous présente comme les plus capables de les détruire. Les Médecins, qui ne voient dans les fièvres malignes que des menaces d'inflammation dans le cerveau & les autres visceres, mettent toute leur confiance dans la saignée, employée dès le commencement de la maladie, pour diminuer le volume du sang, prévenir les engorgemens intérieurs, & détourner principalement ceux du cerveau par la saignée du pied.

Les autres, uniquement occupés d'une coagulation générale des humeurs, & d'un venin qui les a déjà infectés, prennent une route toute opposée, & substituent à la saignée, les cordiaux, les alexipharmques, les associent aux anti-putrides, pour résister plus puissamment encore au fond de malignité qui leur paroît dominer, en quoi ils sont toujours soutenus par le préjugé général en faveur de ces remedes.

Plusieurs abandonnant le secours de la saignée & des cordiaux, comme opposés à

leurs principes , se déterminent pour les purgatifs , les émétiques , les vésicatoires ; tandis que quelques-uns , fondés sur la dégénérescence totale du sang & l'apparition des redoublemens qui se déclarent souvent dans les fièvres malignes , regardent le quinquina donné à forte dose , comme le remède le plus efficace & le plus convenable pour remplir toutes les vues curatives qu'on doit se proposer dans le traitement de cette fièvre.

Je ne suis ni ne veux défier aucune secte ; je n'adopte aucune opinion particulière sur la nature , les causes & leur manière d'agir dans les fièvres malignes ; sans aucune prédilection pour les remèdes favorisés par le préjugé , ou accrédités par la mode , je m'en rapporte uniquement à l'expérience & à l'observation. Pourroit-on ne pas se dépouiller de tout système , de toute prévention , & de tout autre motif , quel qu'il puisse être , lorsqu'il s'agit de la vie des hommes , & qu'on tient entre ses mains la

destinée de ceux qui se livrent & s'abandonnent avec confiance à nos soins & à notre prudence ?

C'est aussi avec l'unique secours de l'expérience, que je proposerai le traitement des fièvres malignes, ou, pour mieux dire, que je rendrai compte des remèdes qui m'ont le plus constamment réussi, & en même temps du danger inséparable de ceux qu'on emploie souvent dans cette occasion, ou du retardement qu'on apporte dans l'administration de ceux qui seroient plus décisifs.

S'il y a bien des maladies qui n'exigent pas, de la part du Médecin, une grande assiduité, comme les chroniques dont le caractère est marqué, & qui ont pour l'ordinaire une marche fixe & certaine, il n'en est pas de même des fièvres malignes, qui réclament au contraire le service le plus empessé & l'attention la plus redoublée. L'assiduité d'un Médecin procure toujours aux malades l'avantage inestimable d'être

secourus avec précision, & dans les momens favorables indiqués par la nature : ces momens sont si précieux, que des changemens impossibles à prévoir, peuvent rendre nuisibles, dans un intervalle assez court, les remedes les plus simples.

Dans tous les cas des fievres malignes, les visites des Médecins doivent être plus longues & plus fréquentes, non-seulement pour reconnoître les différentes variations du pouls, mais encore pour les comparer, parce qu'elles fournissent souvent des indications qui n'avoient point été encore faites. J'en citerai, en deux mots, un exemple sur une infinité d'autres, qui ne s'est jamais effacé de mon souvenir.

Je fus appelé, vers la fin du mois de Juin, à dix heures du soir, pour visiter la femme de chambre de Madame Gagnerot, logée à la place de la Charbonnerie, attaquée d'une fievre maligne depuis onze jours, & qui étoit à toute extrémité depuis le midi, sans connoissance, avec un pouls

presque infensible & intermittent, les extrémités froides, la face cadavéreuse, & une odeur fétide & insupportable qui s'exhaloit de sa bouche: je me contentai, en annonçant qu'elle étoit perdue sans ressource, & ne passeroit pas la nuit ou quelques heures, de lui ordonner des cordiaux. Comme j'étois prêt à sortir, quelques Dames avec la Maîtresse du logis, me prièrent de vouloir bien attendre qu'on lui eût donné, en ma présence, quelques cuillerées de la potion que je venois de prescrire. J'insistai sur l'inutilité de mon secours, & ne me rendis qu'à des nouvelles & les plus pressantes sollicitations de leur part. En attendant le domestique qui étoit allé chercher le remede, j'examinaï avec encore plus d'attention, le pouls de la moribonde (car je la croyois dans cet état), & je m'apperçus qu'à la huitieme ou dixieme pulsation, le pouls manquoit totalement, & que la malade pouffoit dans cet instant, avec peine, un profond soupir,

comme si elle avoit une vive douleur dans quelque partie ; pour-lors l'intermittence disparoissoit, & le pouls revenoit dans le premier état de foiblesse, mais sans intermittence. Je redoublai mon attention sur cette alternative d'interruption dans le pouls & du soupir, que je trouvai la même pendant plus d'un demi-quart d'heure ; ce qui me fit juger qu'il y avoit quelque irritation considérable & momentanée dans l'estomac, & un fond de vermine dans ce viscere. J'envoyai de nouveaux domestiques pour avoir de l'émétique : je lui en donnai un grain & demi dans une cuillerée de la potion cordiale, qui, sans produire aucun effet, tracasserent beaucoup la malade, & lui donnerent quelques soulevemens infructueux. Je renouvelai, quelque temps après, la même dose, qui lui fit rendre trois ou quatre vers en vie, & une grande quantité de matiere glaireuse & putride. Quoique dans une foiblesse extrême, elle étoit beaucoup mieux à tous

égards : la connoissance lui étoit un peu revenue, & l'intermittence du pouls avoit disparu. Je passai quatre heures auprès d'elle, en la soutenant de temps à autre avec les cordiaux ; & je recommandai, en la quittant, de la maniere la plus forte, qu'au plus léger changement de son état, on vînt m'appeller à quelque heure que ce fût.

Je ne continue pas le détail de cette observation, accompagnée des circonstances les plus fâcheuses & des accidens les plus singuliers, avant de parvenir à la guérison de cette fièvre, parce qu'elle est insérée dans le second tome des Mémoires de l'Académie de Dijon ; il suffit qu'elle démontre évidemment la nécessité indispensable des fréquentes visites d'un Médecin dans le traitement de la fièvre maligne, & la persévérance de son service, de maniere à ne jamais abandonner le malade : car il m'est souvent arrivé dans cette cruelle maladie, que plusieurs malades à toute extrê-

mité & fans aucune espérance, avoient été pourtant ramenés à la vie par la continuation des remedes; tandis que d'autres, que je croyois échappés au grand danger, y avoient succombé.

*Observations sur la saignée du bras & du pied dans les fievres malignes.*

On voit tous les jours que plusieurs célèbres Praticiens, occupés de la disposition inflammatoire du sang dans les fievres malignes, se déterminent pour la saignée, dans l'intention de prévenir les irruptions des fluides dans les visceres, & détourner les dépôts intérieurs: ils croient même devoir insister sur cette ressource, & principalement sur la saignée du pied, lorsque les menaces deviennent plus pressantes du côté du cerveau, ou qu'il est déjà affecté; mais l'expérience, à qui tout doit être soumis, & le raisonnement qui lui donne une nouvelle force, se réunissent ici pour condamner ce secours, ou ne l'employer qu'une

qu'une seule fois dans le commencement de la maladie, en supposant encore que les indications les plus pressantes paroissent l'exiger.

1°. J'ai toujours éprouvé, & on éprouvera de même dans tous les temps & dans tous les Pays, que le pouls change bientôt après la saignée, dans quelque temps de la fièvre maligne qu'on la pratique; qu'il devient plus petit, plus foible; qu'il s'affaïsse, se déprime; & que cette évacuation, loin d'affoiblir ou diminuer ces prétendues & si redoutables menaces d'inflammation ou de dépôt dans les viscères, augmente ou avance souvent ce qu'on veut éloigner. J'ai vu plusieurs malades attaqués d'un délire très-léger & momentané, tomber, une heure après la saignée, dans un délire très-violent & continu, ou dans un profond assoupissement.

2°. La saignée du bras, qui produit quelquefois cet effet, n'est pas, à beaucoup près, aussi dangereuse & aussi funeste

que celle du pied , qu'on a coutume de mettre en usage , lorsque la tête est prise , & que l'inflammation paroît se déclarer dans le cerveau ; mais l'expérience prouve malheureusement tous les jours que cette saignée révulsive , toute favorable qu'on la présume , met le comble à tous les accidens de la fièvre maligne : en voulant détourner le sang vers les parties inférieures , & diminuer la compression du cerveau (à quoi on ne réuffit jamais par ce moyen) , vous l'attirez infailliblement dans les visceres du bas-ventre ; vous surchargez d'un nouveau poids les vaisseaux gastriques , mésentériques , hépatiques , & tous les réservoirs de cette cavité ; vous détruisez tout-à-coup les espérances que vous pouviez avoir encore , en fermant , par cette imprudente manœuvre , la seule issue que la nature tenoit libre pour se dégager peut-être d'elle-même , ou que vous deviez du moins prendre pour la secourir ; car les vaisseaux mésentériques étant trop distendus ,

le ventre gonflé, les sécrétions suspendues ou arrêtées, les émétiques, les purgatifs qu'on veut ensuite employer, ne réussissent jamais, & ne peuvent même réussir dans cet état de gêne, de distension & d'étranglement des vaisseaux & des glandes intestinales.

3°. Les embarras de la circulation, les résistances à l'écoulement des fluides, & tous les présages d'inflammation qu'on observe dans la fièvre maligne, auxquels on se flatte de s'opposer par le secours de la saignée, font moins l'effet de la raréfaction, ou de l'épaississement des liqueurs, que celui de la décomposition du sang, & d'un éréthisme général qui bride le mouvement & les oscillations des vaisseaux, comme tous les symptômes de cette fièvre le démontrent. Or, la saignée ne peut jamais, & en aucune manière, changer ou corriger cette altération des principes du sang, ni diminuer cette irritation & cette tension nerveuse qui cause tout le désordre; donc

la saignée est presque toujours contraire, & ne peut être, dans sa plus sage application, que foiblement préparatoire au succès des autres remèdes qu'il faut employer.

Cette règle, dictée & prouvée par l'expérience, doit être encore plus rigoureusement observée dans les fièvres malignes épidémiques pourprées, exanthémateuses, qui paroissent même tourner, plus brusquement que les autres, vers l'inflammation des parties internes, & qui présentent en apparence la nécessité la plus pressante de cette évacuation; car je puis & je dois assurer que dans toutes ces espèces de fièvre, la saignée est toujours mortelle, qu'elle est constamment suivie d'une dépression subite du pouls, d'un abattement de forces plus considérable, & qui augmente d'un moment à l'autre. On voudra peut-être opposer certains cas où le sang paroît dans une agitation & une effervescence extraordinaire, où la chaleur sèche du corps, le délire, les mouvemens

convulsifs, réclament évidemment la saignée, & en indiquent l'absolue nécessité; mais les plus spécieux raisonnemens ne peuvent détruire les faits, & toute pratique, qui n'est ni autorisée ni confirmée par l'expérience, ne sauroit jamais mériter une légitime confiance, & être suivie d'un heureux succès. A-t-on jamais observé que la saignée du bras ou du pied ait calmé les cruels accidens de ces fièvres, dégagé la tête, ou dissipé ces agitations convulsives? Et ne voit-on pas au contraire tous les jours, que la treve momentanée, supposé qu'elle paroisse par ce dangereux secours, conduit plus promptement les malades à une léthargie funeste, & à un affaïssement mortel? Ainsi la saignée ne doit jamais être employée dans une fièvre maligne avancée, dans aucun temps des fièvres malignes pourprées, exanthémateuses, & bien rarement dans le commencement des fièvres malignes proprement dites. Je dois même ajouter encore,

& je le fais avec la même certitude, & une pareille confiance, que dans toutes les maladies épidémiques les plus inflammatoires en apparence, telles que les maux de gorge, les pleurésies, les péripneumonies, le secours de la saignée est presque toujours infidèle; que son indication, sa nécessité & ses avantages, sont l'ouvrage des Praticiens les plus consommés, & que son application demande des précautions & des ménagemens infinis, parce qu'il ne faut jamais perdre de vue la cause qui occasionne l'engorgement des vaisseaux sanguins, lors même que son danger paroît le plus pressant & le plus redoutable, par quelle prévention, si opposée à l'évidence des symptômes, & sur-tout de l'éréthisme dominant dans les fièvres malignes, ne veut-on pas substituer, dans ces agitations extraordinaires du sang, dans cette continuité de délire & des mouvemens convulsifs, au secours infidèle & toujours dangereux de la saignée, celui du bain tempéré,

incapable de faire aucun mal, qui calme promptement ces terribles accidens, & qui dispose d'une maniere décisive, au succès des vomitifs, des purgatifs, & même des vésicatoires, si intéressans dans le traitement de cette fièvre ?

4°. Enfin, à tous ces motifs évidens de proscription ou d'une grande réserve que l'expérience dépose contre la saignée dans les fièvres malignes, les deux suivans ne peuvent que former une accumulation de preuves contre elle. Tout le monde fait, & il est certain que la saignée diminue les forces, par l'évacuation d'une certaine quantité de sang & des esprits. Or, elles ne sont que trop abattues dans la fièvre maligne; leur abattement même & leur prostration sont un des signes les plus essentiels qui la caractérise: elle favorise d'ailleurs, dans tous les temps, le passage des mauvais levains & de la pourriture, des premières voies dans la masse des humeurs, qui n'en est déjà que trop infectée. Donc, la saignée

ne peut être que défavorable dans la fièvre maligne, toujours dangereuse, & très-souvent funeste.

*Observations sur la boisson dans les Fievres malignes.*

L'usage de la boisson, simple ou composée, est une des premières ressources qu'on doit employer dans le traitement des fièvres putrides & malignes; elle est même d'une plus grande conséquence qu'on ne pense, & influe toujours essentiellement sur le succès des remèdes qu'on prépare pour les combattre. Si notre sang a besoin, dans tous les temps, d'une sérosité qui conserve sa fluidité, relâche les vaisseaux & donne une souplesse convenable à toutes les fibres, c'est, sans contredit, dans les fièvres putrides, ardentes & malignes, où ce secours est le plus nécessaire & le plus pressant. Nos humeurs sont toujours dans ce temps agitées & échauffées par une plus vive chaleur, une raréfaction plus considérable,

considérable, & par conséquent dépouillées d'une partie de leur fluide aqueux, que la fièvre consume sans cesse; la force & la rapidité du mouvement de nos vaisseaux dessèchent de plus en plus les membranes & les fibres dont ils sont composés; enfin, tous nos organes sécrétoires & excrétoires manquent de cette rosée aqueuse & lymphatique, si favorable au passage des fluides qui doivent y aborder, & à la liberté des sécrétions que le mécanisme de l'organe & la disposition des différens couloirs peuvent y préparer.

Ces différens accidens, inséparables de l'état fébrile, & qu'on ne sauroit révoquer en doute, réclament essentiellement une nouvelle quantité de fluide aqueux, capable de réparer celle qui est continuellement enlevée à notre sang. La nature, si attentive à nos besoins & à notre conservation, a mis sous nos mains ce fluide homogène qu'elle ramasse dans des réservoirs immenses, & distribue par-tout, pour cal-

mer notre soif, & répandre dans nos humeurs cette détrempe douce & si nécessaire dans tous les temps, mais principalement dans les mouvemens tumultueux que les maladies excitent dans notre corps, & dans cette ardeur brûlante qu'elles occasionnent dans nos visceres.

Le succès de la boisson aqueuse doit être soutenu dans bien des circonstances, par l'action des suc de différentes plantes ou de différens fruits, qui pénétrant plus intimement le tissu de nos humeurs, les détrempent aussi plus efficacement, & remédient plus promptement aux excès de chaleur, de fonte & d'acrimonie; on prépare encore ces différentes tisanes, mises tous les jours en usage, avec les divers végétaux, en infusion ou décoction, mais c'est toujours le véhicule aqueux qui les porte & les conduit dans toutes les voies de la circulation, & les rend par-là si salutaires.

On doit donc regarder la boisson dans tous les états inflammatoires, dans toutes

les fièvres, de quelque espece qu'elles soient, & sur-tout dans les fièvres malignes, comme un secours indispensable qui peut suppléer bien d'autres remedes, & sans lequel ceux-ci ne fauroient avoir un succès favorable, puisque la masse du sang doit être préalablement détremée, le systême nerveux & vasculaire détendu, pour que la matiere morbifique puisse être entraînée par leur action, ou changée par les efforts de la nature : aussi réduis-je les malades à l'eau simple pendant les premieres vingt-quatre heures, sans bouillon ou toute autre nourriture.

La nécessité absolue de la boisson aqueuse ou de toute autre, est encore évidemment prouvée par l'expérience de tous les jours, qui nous apprend que les remedes les mieux indiqués, & placés dans les temps les plus convenables, ne réussissent jamais, si nos humeurs n'ont été déjà préparées par la boisson ; & qu'on a souvent observé des fièvres continues ou putrides, dégénérer

en malignes, par l'obstination des malades à refuser toute boisson, ou par défaut d'attention de ceux qui les servent, à ne pas leur en présenter, & les laisser manquer de tout fluide.

Cette même expérience apprend encore qu'une boisson abondante & relative à l'état des malades, est constamment la ressource la plus naturelle, & peut-être la plus assurée pour favoriser l'éruption de la petite vérole. J'ai vu & observé pendant la peste de Marseille, un grand nombre de malades qui avoient échappé au danger de cette cruelle maladie, par une boisson abondante d'une simple tisane de scorfonere ou de chiendent, avec quelques feuilles de bourrache, dans les premiers momens où ils avoient été surpris & frappés du mal; tandis que la saignée, les vomitifs, les purgatifs & les sudorifiques qu'on avoit voulu employer, avoient été toujours funestes. Comment pourroit-on se refuser à l'évidence & à la nécessité d'un secours qui

fournit un véhicule à la matiere fébrile, de quelque nature qu'elle soit, & la dispose à passer plus aisément par les urines, par le canal intestinal, ou à se déposer dans les corps glanduleux ou dans les vaisseaux cutanés ?

Il arrive presque toujours dans les fievres malignes, que la langue étant couverte d'un enduit bilieux & noirâtre, aussi-bien que l'intérieur de la bouche & l'œsophage, toutes les différentes especes de tisanes acides, nitreuses, émulsionnées & autres, ne peuvent pénétrer le tissu de ces parties desséchées & racornies, & par conséquent les humecter, les rafraîchir, & les ramener dans leurs oscillations ordinaires : dans ces circonstances, je me suis toujours servi avec beaucoup de succès, en Languedoc & en Bourgogne, de l'huile d'amandes douces ou de l'huile d'olives, auxquelles je fais ajouter quelques gouttes de citron, pour que les particules de l'huile qui s'attachent aux fibres, les pénètrent & s'y enfoncent

plus aisément : avec ce secours , les organes se dégagent , les secrétions & les excrétiens s'y renouvellent ; pour-lors la boisson aqueuse ou les tisanes ne glissent plus sur la surface des vaisseaux , relâchent leur tissu , & rétablissent la circulation , que la sécheresse & le froncement y rendoient si difficile & si embarrassée.

L'efficacité & le succès de l'huile ne sont point bornés à ces avantages dans les fièvres putrides & malignes. Comme il y a très-souvent dans ces maladies un fond de vermine , quelquefois des amas de vers dans l'estomac ou le canal intestinal , l'huile les détruit promptement , & débarrasse de plus en plus les premières voies , des matières putrides qui y étoient accumulées par la liberté du ventre qu'elle donne , & qui est toujours si favorable dans cette maladie.

*Observations sur les Vomitifs.*

L'effet des vomitifs est plus étendu & plus considérable qu'il ne paroît d'abord ,

leur action ébranle toute la machine, & porte bientôt une secouffe générale qui se répand sur tous les nerfs, sur le systême vasculaire & glanduleux, & se communique en même temps à tous les visceres renfermés dans les trois cavités, à la poitrine, à la tête & au bas-ventre; la simple énumération de ses effets démontrera évidemment les avantages qu'on doit en attendre, dans le traitement des fievres malignes.

1°. Ils déploient leur premiere activité sur les nerfs de l'estomac, qui, par cette irritation, entraînent les fibres musculaires de ce viscere dans une contraction violente, & déterminent l'inverse de son mouvement de pression, & par conséquent le reflux des matieres & des mauvais fucs qui y sont contenus par l'œsophage, sans passer dans les secondes voies, & dans aucune route de la circulation: cet avantage, le plus considérable & le plus décisif qu'on puisse espérer, appartient en propre

& uniquement aux vomitifs ; nul autre remede ne peut les suppléer, comme il sera prouvé à l'article des purgatifs ; ainsi il faut leur donner nécessairement & absolument la préférence dans toutes les especes de fièvre maligne.

2°. Le vomissement, ou la réjection des matieres & des mauvais levains de l'estomac, ne peut se faire, sans que le diaphragme & les muscles du bas-ventre se mettent en contraction, & que le foie soit pressé de toute part, tant par le diaphragme qui le pousse en bas, que par les muscles du bas-ventre, qui, comprimant & soulevant les intestins, le poussent en haut ; d'où il suit évidemment que le sang, la bile, la lymphe, arrêtés dans tous les réservoirs hépatiques, coulent & se séparent plus aisément dans leurs vaisseaux sécrétoires & excrétoires, & par conséquent que toute la masse du foie se dégage & se débarrasse de la surcharge des liquides qui y croupissoient, & le disposoient à  
quelque

quelqu'engorgement ou dépôt inévitable, tant par leur stagnation que par le mauvais caractère qu'ils y contractent fort rapidement.

3°. La pression & le balottement que le volume des intestins éprouve dans le temps du vomissement, par la contraction des muscles du bas-ventre, accélèrent la circulation du sang dans tous les vaisseaux mésentériques, font dégorger toutes les glandes du canal intestinal : ainsi les fluides y circulent avec plus d'aifance, & tous les couloirs si multipliés de cette cavité, expriment fortement les différentes humeurs qui s'y filtrent ; d'où il arrive presque toujours, ou du moins très-souvent, que pendant l'effet du vomitif, ou quelque temps après son action, le ventre s'ouvre, & fournit des évacuations qu'on ne peut attribuer qu'à la liberté des couloirs, & à l'irritation de quelques molécules du vomitif, détachées des premières voies, qui excitent le jeu, la pression des glandes in-

testinales, & augmentent par-là l'écoulement des différens fucs séparés dans tout le trajet intestinal, & confondus avec les matieres qui y étoient ramassées.

4°. La poitrine se ressent des secouffes du vomitif, & la circulation pulmonaire participe aux avantages de son action; car le vomissement ne pouvant s'exécuter sans que l'air répandu dans toute l'étendue des vésicules, arrêté par le resserrement des muscles de la glotte, n'exerce une pression considérable sur tout l'assemblage du tissu vésiculaire, étant d'ailleurs comprimé par la contraction des muscles intercostaux, par l'élévation du diaphragme, & par l'action des muscles du bas-ventre. Il faut nécessairement que tous les vaisseaux pulmonaires, sanguins & lymphatiques, les conduits & les cellules aériennes, soient exposés à une compression générale qui accélere le mouvement du sang, & l'entraîne plus rapidement dans les troncs des veines pulmonaires.

5°. On a vu dans l'exposition des signes distinctifs de la fièvre maligne, que le principe des nerfs étoit toujours & essentiellement affecté dans cette maladie, & que cet état du système nerveux mettoit la tête & le cerveau dans un danger imminent de dépôt, d'engorgement, en gênant les oscillations des vaisseaux sanguins de ce viscere, & s'opposant au libre écoulement des fluides. Personne ne doute de la communication particuliere & de la sympathie naturelle de la tête avec l'estomac, puisque les affections de l'un ou de l'autre de ce viscere, y passent réciproquement. Or, dans l'action des vomitifs, les nerfs de l'estomac sont vivement ébranlés & secoués; ce n'est même que par cette irritation que le vomissement peut être déterminé: donc cet ébranlement se communiquera rapidement au principe des nerfs, changera la direction de leur mouvement, leur ton spasmodique, & les conduira du moins à des vibrations différentes; peut-être même

est-cé à cette révolution nerveuse, qui nous est entièrement inconnue, qu'on est en partie redevable des heureux succès des vomitifs dans les fièvres malignes, & qu'indépendamment de l'évacuation des mauvais levains, l'ébranlement général qu'ils donnent à toute la machine, le flux & reflux de nos humeurs, qu'ils excitent avec tant de rapidité & dans des directions contraires, amènent ces changemens favorables qu'on observe si fréquemment après leur effet.

6°. L'administration de l'émétique, qui ne souffre aucun retardement dans les fièvres malignes ordinaires, exige encore une plus grande célérité dans les malignes épidémiques, pourprées ou non pourprées, accompagnées de charbons, ou autres tumeurs externes, parce que ces fièvres parcourent toujours leurs périodes avec plus de rapidité, les franchissent même très-souvent, & enlèvent quelquefois les malades, lorsqu'on prépare des ressources pour

les fecourir; ainsi on ne peut assez se hâter d'employer les vomitifs convenables aux différens symptomes qui se déclarent dans cette espece de fièvre maligne : malheur à ceux pour qui ce secours sera quelquefois différé seulement de quelques heures, ou auquel on aura imprudemment substitué un purgatif, quelque évacuation qu'il puisse procurer, fût-elle en apparence deux & trois fois plus considérable & abondante, que celle qu'on espéroit d'un vomitif. Les tristes événemens que j'ai constamment observés par cette lenteur, ou par ce déplacement de ressource, m'ont entièrement convaincu, & convaincront de même tout Praticien attentif & observateur, qu'on ne peut & qu'on ne doit, sans être frappé d'aveuglement, mettre sa confiance que dans les vomitifs, au commencement & à la première invasion des fièvres malignes, à moins que des accidens graves, tels que des foibleffes, des cardialgies, un frisson général, ou un redoublement violent, ne

déterminent préalablement des remèdes convenables à cet état passager, & ne suspendent pour quelques heures l'efficacité de cette ressource.

Il ne faut pas cependant croire, ni même espérer que le vomitif de quelque évacuation ou succès marqué qu'il ait été suivi, change beaucoup la face de la maladie, & prévienne les accidens effrayans des fièvres malignes. J'ai déjà dit, & c'est l'expérience de tous les temps, que les maladies aiguës ne se terminoient que par la révolution critique, qui exige plus ou moins de temps, selon leur nature, leur caractère, & le traitement qu'on met en usage, qui ne doit tendre qu'à favoriser & accélérer cette heureuse dépuration de nos humeurs. Or, les vomitifs donnés dans les premiers momens de l'invasion de la fièvre maligne, remplissent cet important objet, & assurent, en quelque manière, la marche de la maladie, comme il est prouvé par les effets qu'ils produisent, & plus en-

core par une observation constante, qui en démontre plus décisivement les avantages, que tous les raisonnemens qu'on pourroit apporter; donc les vomitifs doivent être toujours employés dans le premier temps; & souvent la nécessité de revenir à la charge, deux ou trois fois, est-elle évidemment indiquée par le fond de putridité qu'on remarque, par les accidens menaçans, qui, augmentant de plus en plus, ou se soutenant avec la même violence, présentent sensiblement cet embarras général des viscères, cette gêne constante dans la circulation, & cet accablement de la nature, qui réclame les secours les plus pressans.

*Observations sur les Purgatifs.*

Si le traitement des fièvres malignes doit toujours être commencé par les vomitifs, sans qu'on puisse leur substituer les purgatifs (à moins des cas extrêmement rares dans la pratique), ceux-ci doivent

nécessairement & promptement succéder aux premiers. C'est ici l'opposition formelle de l'ancienne médecine à la nouvelle, ou, pour mieux dire, à celle qui est la plus assurée : elle exige aussi des éclaircissements & des réflexions d'autant plus importantes, qu'elles influent essentiellement sur la curation de cette espèce de fièvre, comme de bien d'autres.

Les anciens Médecins ne vouloient & n'osoient tenter les purgatifs, moins encore les émétiques, qu'ils ne connoissoient point, dans le premier temps des maladies aiguës & des fièvres malignes, ou dans leur augment, parce qu'ils avoient observé que la masse du sang ne se dépuroit du levain fébril qu'après un certain temps, & qu'il falloit la révolution de sept, de quatorze, de vingt-un jours, souvent de neuf, de onze, treize & dix-huit jours, pour opérer & établir cette coction si favorable & si nécessaire. Cette observation les avoit conduits à celle de n'appercevoir aucun  
 changement

changement apparent dans les premiers temps des maladies, par l'action des purgatifs, qui n'évacuoient, ajoutoient-ils, que les matieres crues & les plus légeres, contenues dans le canal intestinal, sans prendre sur le foyer, & le véritable fonds de la pourriture.

Ces différens objets ne pouvoient qu'augmenter leur crainte & leur défiance sur l'usage des évacuans, dans le commencement des maladies, & les retenir jusqu'au moment de leur rémission; mais, en convenant de la certitude d'une partie de leurs observations, il ne s'enfuit pas que les purgatifs soient défavorables dans ces circonstances; leurs maximes au contraire, & l'aphorisme d'Hypocrate, *concocta medicari oportet non cruda*, bien entendus & sagement combinés, montrent l'indispensable nécessité de les employer dans le commencement des fievres malignes, comme l'expérience & le raisonnement doivent nous en convaincre.

La premiere nous apprend tous les jours que les malades attaqués de cette fièvre, pour qui on a négligé les vomitifs & les purgatifs dans les premiers temps, y succombent fort promptement, ou du moins qu'elle est considérablement prolongée, & qu'ils sont pendant plusieurs jours entre la vie & la mort; tandis que ceux qui ont été secourus à temps par les ressources des évacuans, en sont plus promptement & plus sûrement délivrés. La même expérience nous fait voir encore très-souvent, que dans le temps que tout paroît désespéré dans la fièvre maligne, une légère évacuation, procurée par quelques verres de tisane laxative, ou de l'eau simple émétique, ou bien par le seul effort de la nature, a tout-à-coup changé la triste destinée des malades, & les a ramenés dans la route inespérée d'une prochaine convalescence.

Or, si les purgatifs, placés dans ces momens où toute espérance étoit perdue, produisent des révolutions si favorables, des

effets si marqués, & une diminution si sensible de la maladie; que ne doit-on pas en attendre, lorsqu'ils sont employés dans le commencement, que les forces ne sont point encore épuisées, & que la nature ne demande qu'à être foulagée par les évacuans, pour se débarrasser du fardeau qui l'accable?

C'est en vain qu'on opposera à la certitude de ces faits, qui se renouvellent tous les jours, l'ancienne prévention des Médecins, & le peu d'effet que les purgatifs operent en apparence dans les premiers temps de la maladie; car il est évident que, placés après les vomitifs, ils débarrassent de plus en plus les premières voies, d'une partie de ces humeurs, quelle qu'elle soit, & dispose celle qui reste, à devenir plus coulante & plus propre à l'action des remèdes ou aux efforts de la nature. Ainsi cette raison, que les partisans de l'ancienne médecine étalent avec tant de confiance, soutenue même de l'aphorisme d'Hypocrate,

déjà rapporté, n'a qu'un fondement spécieux, une fausse lueur de vérité, & sera toujours démentie par l'expérience, d'autant plus que les observations & les aphorismes d'Hypocrate, judicieusement appliqués à la différence des cas, au caractère de la maladie, & à la violence des symptômes, réclament expressément l'usage des évacuans : *In principiis morborum si quid videatur movendum, move.* C'est une règle certaine, invariable, qu'on ne pourra jamais enfreindre impunément dans le traitement des fièvres malignes, & dont les malades feront toujours les malheureuses victimes, si la force de l'ancien préjugé, & la considération des humeurs crues, arrêtent ces mains secourables qui ne doivent suivre que l'expérience. Or, il est hors de doute qu'il n'y ait dans le commencement de toutes les fièvres malignes, des signes certains, des indications pressantes & absolues pour emporter les mauvais levains des premières voies, tels que les nausées,

la pesanteur d'estomac, le vomissement, les tensions du ventre, l'abattement subit des forces, l'aversion pour les substances animales, l'amertume, la sécheresse, & les différens états de la langue qui nous indiquent si parfaitement ceux des visceres intérieurs. Donc il est toujours dangereux & très-souvent funeste, de ne pas purger les malades, le second, le troisieme, le quatrieme jour, sans attendre servilement le septieme, le quatorzieme, où la nature abandonnée à elle-même, n'ayant pas été secourue à temps par les évacuans, succombe à l'activité de la matiere morbifique qui l'a déjà surprise de toutes parts.

2°. La crainte de troubler le travail de la nature, de le suspendre par l'action des purgatifs, & d'éloigner ou supprimer totalement par leur effet, ces crises favorables, & cette coction salutaire qui termine si heureusement la maladie, est d'autant plus mal fondée (pour ne pas dire quelque chose de plus), que j'ai constamment observé

que les purgatifs & les laxatifs, loin d'interrompre l'ouvrage de la dépuracion, l'avancoient au contraire, la foutenoient, & la rendoient plus complete & plus décisive : car si on est scrupuleusement attentif à tout ce qui se passe dans tout le cours des fievres malignes, on remarquera toujours que la plupart & presque toutes les crises qui se manifestent dans les premiers temps, sont infidelles, imparfaites, & d'un funeste présage; tandis que le calme assuré ne paroît que lors de l'évacuation de cette matiere épaisse & safranée, ou de cette humeur bilieuse qui annonce la liberté de la circulation dans les visceres du bas-ventre, le dégorgement des couloirs du foie, de tous les réservoirs des glandes intestinales & des vaisseaux mésentériques, & prouve infailliblement la dépuracion de la masse du sang. La voie du canal intestinal est l'issue la plus aisée & la plus favorable; c'est la route de prédilection que la nature prend pour entraîner au dehors la plus

grande partie de la surcharge qui met le trouble dans toutes les fonctions : s'il étoit même possible que l'expérience ne démontrât pas aussi évidemment le succès des purgatifs dans tous les temps de la fièvre maligne, on reconnoîtroit toujours qu'il est dans l'ordre de la nature, que les organes qui travaillent à la première réparation de nos forces, & les fournissent au principe de notre vie, soient aussi les premiers attaqués dans presque toutes les maladies, & par conséquent que l'estomac & tout le canal alimentaire éprouvent les premières impressions du levain morbifique qui s'y prépare, s'y renouvelle journellement, & doit nécessairement en être évacué, pour prévenir ou diminuer les ravages qu'il a déjà portés dans la masse des humeurs.

3°. Le raisonnement le plus convainquant confirme ce que l'expérience nous démontre sur le succès & la nécessité des purgatifs dans tous les temps des fièvres malignes, & les effets inséparables de leur

action , prouvent évidemment tous les avantages qu'on doit en attendre. Personne ne contestera fans doute qu'ils évacuent les matieres contenues dans le canal intestinal, & que l'irritation des fibres qui augmente le mouvement & la pression dans toute son étendue, ne fasse exprimer, de toutes les glandes qui y sont si prodigieusement multipliées, les fucs qu'elles contenoient : or, par cet effet, vous enlevez à tous les vaisseaux une grande partie de la cause ramassée dans les entrailles.

Cette irritation redoublée, & communiquée de proche en proche à tous les canaux des réservoirs qui aboutissent dans le canal, augmente en même temps le dégorgement des vaisseaux biliferes & pancréatiques, & procure une évacuation de ces différentes humeurs; ainsi ce ne sont pas seulement les matieres contenues dans les intestins, qui sont enlevées par les purgatifs, mais encore celles de tous les réservoirs du bas-ventre.

Ces

Ces avantages si décisifs dans la fièvre maligne, sont encore nécessairement liés à plusieurs autres qui ne sont pas d'une moindre conséquence; l'expression des glandes intestinales & des autres couloirs diminuant les résistances, & accélérant le mouvement des vaisseaux, y attire pendant l'action du remède une sécrétion plus abondante des différens fucs qui s'y filtrent naturellement, & des autres recrémens confondus dans la masse du sang; de manière que les parties bilieuses & étrangères retenues, qui entretenoient ou exaltoient la masse de la matière morbifique, s'échappent par cette dérivation forcée dans tous les canaux du bas-ventre, & en diminuent d'autant le volume.

On voit par-là que l'évacuation déterminée par les purgatifs, devient presque générale, & de plus en plus indispensable pendant tout le cours de la fièvre maligne; qu'on doit les employer indistinctement dans tous les temps, sans être retenu par

les jours critiques, ou par le préjugé de l'ancienne Médecine, observant cependant toujours les mouvemens de la nature, & profitant des calmes & des momens favorables, pour les placer avec plus d'avantage & de succès.

Je ne parle point ici des purgatifs qui méritent la préférence dans la fièvre maligne; c'est l'état du malade, la violence des accidens, la crainte de ceux qu'on peut prévoir, & les différens temps de la maladie, qui doivent fixer leur nature & leur degré d'activité. Je me contente d'assurer, par une expérience constante, que ces remedes donnés en lavage & à plusieurs doses, sont toujours plus efficaces, épuisent moins les forces, & qu'il faut leur associer le quinquina, comme il sera prouvé dans les articles suivans.

*Observations sur les Vésicatoires.*

Les mouches cantharides, qui font toute la vertu des vésicatoires, ont été connues

dans l'antiquité la plus reculée. Les anciens Médecins les employoient intérieurement contre la morsure des animaux enragés, dans l'hydropisie, dans les dartres invétérées, & dans tous les cas où il étoit question d'ouvrir les pores de la peau, & y détruire l'épaiffissement de l'humeur des glandes & des vaisseaux cutanés. On se sert encore, dit-on, intérieurement en Hongrie, de la poudre des cantharides pour différentes maladies, sans que les habitans de cette contrée en soient affectés, comme ceux des terres méridionales, d'ardeur d'urine, de pissément de sang, ou de quelque autre fâcheuse impression à la vessie. Mais l'application externe des cantharides étoit anciennement ignorée; & ce n'est que dans Aretée qu'on trouve les premières traces de leur usage extérieur. Ainsi nous avons l'avantage certain sur nos anciens, d'avoir proscrit intérieurement un remède toujours dangereux, & de l'avoir borné à son application externe, qui nous ménage dans

une infinité de maladies aiguës & chroniques, des reffources très-efficaces, & qui paroiffent souvent tenir du prodige. Je fais bien que quelques Auteurs modernes recommandent, dans quelques occasions, la poudre des cantharides, mitigée & adoucie par des diffolutions particulieres; mais une expérience constante sur fes mauvais effets, de quelque maniere qu'on la donne intérieurement, m'a confirmé de plus en plus sur son danger, & augmenté la juſte défiance qu'on doit avoir de ce remede. J'ai traité, à Montpellier, un des plus favans hommes de ce ſiecle, qui ayant pris, par un confeil imprudent, pour une très-légere incommodité qui en méritoit à peine le nom, pendant deux matins, deux grains chaque fois de poudre de cantharides, dans un peu de conſerve de roſes, fut ſurpris, vers la fin de la ſeconde journée, d'une fièvre très-violente, avec des douleurs inexprimables dans toutes les voies urinaires, accompagnées d'un piſſement de

sang. Je fus obligé de le faire saigner trois fois dans l'espace de douze heures, & l'inonder d'une eau de poulet émulsionnée, à laquelle on ajoutoit le sirop de diacode; encore ne fut-ce que vers le troisieme jour que tous ces fâcheux accidens tomberent, & que les impressions de ce remede, intraitable dans certains tempéramens, furent calmées.

Le seul cas où je crois que la poudre des cantharides, prise intérieurement, puisse être favorable, ou, pour mieux dire, l'unique observation que j'aie de son heureux effet, est celle d'un riche Négociant, âgé de cinquante-six ans, chargé de beaucoup d'embonpoint, & d'un tempérament un peu phlegmatique, qui fut attaqué, sans aucune cause antécédente & sans aucun sentiment de douleur ou quelque accident sensible, d'une suppression totale d'urine : il n'y fit point attention dans les premieres heures; mais se sentant de plus en plus appesanti, sans aucune envie

ou besoin d'uriner, ayant même tenté inutilement de le faire, il appella plusieurs Médecins & Chirurgiens qui, ne trouvant aucun gonflement ou apparence de distension dans la région de la vessie, jugerent, avec fondement, que l'urine ne se séparoit pas dans les tuyaux des reins, & ordonnerent en conséquence des diurétiques très-actifs, mais sans aucun succès. Le mal & le danger devenant plus pressans de moment à autre, & le malade étant déjà fort affoupi avec le commencement d'un vomissement urineux, on lui donna d'abord deux cuillerées d'une liqueur préparée, avec un scrupule de poudre de cantharides, & cinq onces d'esprit de vin mis en digestion au bain-marie pendant vingt-quatre heures. Cette première dose ne produisit aucun effet; & on désespéroit absolument du malade, lorsqu'une seconde un peu augmentée, opéra, deux heures après, un écoulement prodigieux d'urine, qui sauva promptement, & comme par miracle, le malade.

Il ne rendit ni calcul, ni gravier, ni glaires considérables, & n'eut jamais aucun sentiment de douleur. Je présumai dans ce temps, & je le présume encore de même, qu'il y avoit, selon toute apparence, quelque atonie ou relâchement général dans les vaisseaux sécrétoires des reins, qui s'opposoient au passage, à la filtration de cette humeur excrémentielle, & que les cantharides ranimerent le mouvement, l'oscillation & la chaleur dans ces canaux. Mais les causes internes des maladies sont si souvent enveloppées, & la véritable manière d'agir des remèdes qui les détruisent, si peu connue, qu'on ne peut présenter que comme des conjectures fort incertaines, les idées qu'on se forme sur la réalité de l'un & de l'autre, & qu'il faut uniquement s'en tenir à l'expérience, qui prouve si évidemment le danger & les fâcheux accidens de l'usage intérieur des cantharides.

Les vésicatoires, ou les mouches cantharides de ce topique, doivent être né-

ceffairement chargées de molécules âcres, volatiles & pénétrantes; leur nature est évidemment démontrée par l'irration, l'inflammation, le déchirement des vaisseaux lymphatiques, par les vessies qu'elles élevent sur la peau, l'augmentation de la force & de la vivacité du pouls, & celle de la chaleur du corps; car leur application, dans tous les cas où le pouls est foible, languissant, ranime bientôt après les pulsations artérielles, & porte souvent une chaleur plus marquée, une irritation plus forte & douloureuse dans les voies urinaires & dans la vessie: mais, indépendamment de tous ces effets qui se présentent à nos sens de la part des vésicatoires, & de la révulsion & dérivation de l'humeur lymphatique dans les vaisseaux exposés à leur première action, l'expérience nous apprend qu'ils produisent encore des changemens favorables dans les maladies aiguës, & sur-tout dans les fièvres malignes, dans les menaces de délire, d'affou-

d'affoupiffement, & dans tous les engorgemens du cerveau, dépendans d'une cause interne, qu'ils détournent heureusement la matiere morbifique des vaisseaux fupérieurs, qu'ils l'alterent & la décompofent d'une maniere entièrement inconnue; elle nous apprend encore qu'ils excitent en même temps dans le fyftême nerveux des irritations, des ébranlemens & des fecouffes qui changent peut-être les vibrations des nerfs, & leur en communiquent de nouvelles, qui rétabliffent l'ordre de la circulation par une vertu plus obscure encore pour nous; car l'eau bouillante, les charbons ardens, déterminent fur la peau qui en eft frappée, une douleur vive, des vefies, l'inflammation, fans produire pourtant ces changemens favorables fur le mouvement des nerfs, & fur la nature de nos fluides; mais il fuffit d'être affuré, par l'observation & l'expérience, de l'effet & du fuccès des véficatoires, pour les employer dans les maladies qui réclament ce fecours.

On n'en faisoit usage , dans le dernier siecle , qu'à la fin des maladies entièrement désempérées , dans les assoupissemens léthargiques : présentement il n'est presque point de maladie aiguë & chronique , sur-tout dans les Hôpitaux d'armée ; point de douleur passagere au côté , de simple catharre ou douleur rhumatifante , en quelque partie que ce soit , où on ne place d'emblée les vésicatoires. Le mérite de ce remede , & la mode qui lui a donné un nouveau prix , l'ont élevé à un point qu'on ne connoît plus de mesure & de ménagement pour son application : ce qu'il y a d'étrange , c'est qu'en inculquant le retardement & la lenteur de l'ancienne Médecine , sur-tout dans les fievres malignes , la nouvelle ne se hâte pas davantage , & attend souvent que la violence des accidens , la force , pour ainsi dire , à employer ce secours dans le commencement des fievres malignes , où il est toujours aussi nécessaire que favorable.

Je suivois moi-même cette méthode sans aucune défiance pour la célérité que pouvoit exiger l'application des vésicatoires dans les premiers jours de la fièvre maligne, lorsque l'observation suivante me fit voir sensiblement mon erreur.

La Sœur Anne, Supérieure de la Maison de la Charité de Montpellier, âgée de cinquante-trois ans, fort replete, & d'un tempérament pituiteux, fut attaquée le onzième Mars de l'année 1729, à dix heures du matin, d'un accident apoplectique, ou qui en avoit du moins toutes les apparences; car la malade étoit sans connoissance, sans mouvement, avec une hémiplégie du côté gauche. Je fus appelé sur le champ; & après avoir employé les vomitifs & autres remèdes qu'on a coutume de mettre en usage dans cette occasion, ils parurent réussir, au point que le lendemain, à six heures du soir, tous les accidens étoient entièrement dissipés, la malade jouissoit de toute la liberté de sa

tête & de la parole, la respiration étoit aîfée, le pouls bon; elle ne reffentoit qu'un léger engourdiffement dans le côté paralyfé, qui ne lui ôtoit ni le fentiment ni le mouvement de ces parties.

Je me félicitois déjà d'avoir furmonté fi promptement une maladie auffi grave, & je ne me défiois en aucune maniere du retour des mêmes accidens dont elle fut furprife le 13 à fept heures du foir, & pour lefquels j'employai les mêmes remedes qui avoient été fuivis d'un effet fi marqué; mais je lui fis appliquer en même temps les véficatoires, dans la feule vue de divifer fon fang & la lympe, dégager les vaiffeaux du cerveau, & prévenir les mêmes accidens: l'effet des véficatoires fut très-confidérable, & tout difparut, comme auparavant, avec les apparences de la même tranquillité, ce qui me fit juger la maladie entièrement décidée; mais le 15 au foir, l'affoupiffement, l'embaras de la tête & la paralyfie, fe déclarerent encore,

quoique dans un degré bien différent : comme la langue commençoit à noircir , & que l'effet des vésicatoires étoit fort ralenti , avec le pouls un peu déprimé , je les fis renouveler avec beaucoup de succès ; depuis ce moment les redoublemens se montrèrent sensiblement en tierce , & toujours avec plus ou moins d'embarras dans la tête & dans les parties paralysées , mais ils furent bientôt emportés avec le fond de la fièvre maligne , par la continuation des purgatifs associés au quinquina , & par l'usage de ce fébrifuge employé tout seul dans l'intervalle des purgatifs.

Je n'avois point reconnu la fièvre maligne dans ces premiers accidens apoplectiques , & je pensois qu'il étoit question d'une attaque d'apoplexie ; mais depuis ce temps j'en ai observé bien d'autres qui préludoient de même , & je n'y ai point été pour l'ordinaire trompé. Je n'avois pas non plus senti l'importance & l'efficacité des vésicatoires dans le commencement

des fièvres malignes ; mais depuis cette observation , je les ai toujours mis en usage le second ou le troisieme jour , sans attendre la plus légère menace du côté du cerveau , ou de l'ébranlement du système nerveux. Le moindre retardement est d'une plus grande conséquence qu'on ne sauroit croire ; car cette ressource , si décisive dans le temps favorable , devient souvent infructueuse & inutile , lorsque le désordre est général , & que le mal s'est totalement emparé des visceres essentiels à la vie.

Je fais bien que quelques Médecins , recommandables par leurs lumieres & leur prudence , craignent & balancent à employer les vésicatoires , dans des tempéramens délicats qui ont la fibre sensible , & dans les cas où l'abondance de la bile , la chaleur & l'altération du sang présentent des doutes & des incertitudes sur leur application ; mais leurs craintes , quoique démenties par l'expérience , fussent-elles bien assurées , ne doivent jamais arrêter

ou suspendre l'usage des vésicatoires, par la seule raison évidente qu'il vaut encore mieux que le malade supporte les légères irritations des vésicatoires, ou les impressions qu'ils peuvent porter dans les voies urinaires & la vessie, auxquelles on remédie très-aisément, que de mettre sa vie en danger.

L'expérience journaliere ne prouve-t-elle pas les bons effets des vésicatoires dans la petite vérole, les fièvres érépélateuses, où le sang est toujours enflammé, & son mouvement trop rapide. Pourquoi donc différer leur application dans le commencement des fièvres malignes, de quelque espece qu'elles soient, & de quelque tempérament que puisse être le malade? Ce remede a d'ailleurs cet avantage sur tous les autres, qu'on peut l'employer en tout temps sans rien craindre, tandis que l'effet des autres évacuations est fort incertain dans les maladies violentes, & qu'il est dangereux d'y revenir, comme on ne

l'éprouve que trop souvent dans la saignée; ainsi je puis dire hardiment, qu'après les vomitifs, les vésicatoires ont guéri un plus grand nombre de personnes attaquées de fièvres putrides, malignes, pourprées & épidémiques, que toutes les méthodes curatives qu'on a pu employer jusqu'ici.

*Observations sur l'usage du Quinquina dans les Fièvres malignes.*

On ne connoîtra jamais que bien imparfaitement la maniere d'agir des médicamens, même les plus simples; le tissu, la cohésion, la gravité, la figure des molécules intégrantes qui les composent & les unifient, & plus encore la mobilité des parties élémentaires, & la nature de celles qui prédominent dans le mixte, échapperont toujours à toutes les recherches humaines. Nous ne pouvons que conjecturer leur action par les effets qu'ils produisent dans notre corps; & ces effets sont si compliqués, que

que nos conjectures font presque toujours en défaut, & souvent très-hazardées, sur ce qui nous paroît le plus sensible & le plus manifeste : la seule expérience & la continuation des mêmes succès, peuvent uniquement décider nos incertitudes, & nous rapprocher du point de la vérité que nous cherchons dans l'action des médicamens que nous devons employer pour combattre le fond des maladies auxquelles nous sommes si fréquemment exposés.

On est encore partagé sur la véritable maniere d'agir du quinquina, écorce si essentielle & si nécessaire à l'humanité. Les uns déduisent son action d'un principe acide uni à des parties aromatiques : les autres attribuent sa vertu à des molécules absorbantes, combinées avec un principe astringent & stiptique.

Les différentes préparations tentées sur cette écorce, annoncent sensiblement des parties terreuses, résineuses, gommeuses. Ces deux dernières parties sont entièrement

unies ensemble, ainfi que dans la plupart des fubftances végétales. Pour féparer ces parties, on emploie, d'une part, l'efprit-de-vin; & de l'autre, l'eau. Ce premier menftrua diffout la partie réfineufe, & le fecond l'extractive ou la gommeufe; mais il faut d'abord employer l'efprit-de-vin, & enfuite l'eau, fans quoi on ne parviendroit pas à obtenir ces principes: car fi on employoit d'abord l'eau, la partie réfineufe feroit emportée par la partie gommeufe, qui a la propriété de diffoudre les parties réfineufes; c'eft ce qui eft commun à tous les extraits des végétaux. Mais pour pouvoir diffoudre complètement les réfines gommeufes, il faut employer à la fois le menftrua aqueux & le fpiritueux. Ces expériences font connues de tout le monde; mais on ne favoit point que l'efprit-de-vin entraîne avec la partie réfineufe, une portion de la partie gommeufe.

C'eft dans la partie gommeufe du quinquina que réfide fon amertume, quoique

cela paroisse opposé aux connoissances que nous avons à cet égard , qui nous montrent que les parties résineuses , ainsi que les parties huileuses , sont le principe du goût & de l'odorat ; tandis que les parties gommeuses sont insipides au goût , & qu'elles n'affectent pas absolument l'odorat.

L'extrait de quinquina obtenu par de fortes ébullitions , est beaucoup plus chargé de parties extractives , que celui qui n'a été fait qu'à la faveur de l'infusion. Cette observation est d'autant plus de conséquence , qu'on fait prendre indistinctement aux malades des infusions & des décoctions de cette précieuse écorce.

On convient généralement de son efficacité dans les fievres intermittentes de toute espece , dans les rémittentes foporeuses , cardialgiques , dans toutes les maladies périodiques , dans la menace de gangrene , & la gangrene actuelle , quoique son succès soit moins sensible & moins assuré dans l'espece de gangrene sèche

scorbutique, que dans celle qui est accompagnée des accès de fièvre ou des redoublemens; enfin, dans les derniers temps des fièvres malignes de longue durée. Mais depuis l'époque de celle qui régna à Montpellier en 1728, où je reconnus, d'une manière si manifeste, le puissant effet du quinquina, pour suspendre la violence & arrêter la rapidité de cette fièvre, & pendant laquelle j'observai en même temps, que dans la convalescence très-longue & très-difficile de tous les malades qui avoient échappé au premier danger, tous ceux pour qui j'employai le quinquina, avec les purgatifs ordinaires, avoient été plus promptement & plus radicalement guéris (car il y en eut un grand nombre qui éprouva de fâcheuses révolutions, avant de parvenir au parfait rétablissement). Je n'ai cessé, depuis ce temps, d'en faire usage dans toutes les potions purgatives, & j'ai constamment observé qu'il résistoit non-seulement à la pourriture, diminueoit

& affoibliffoit les redoublemens affez fréquens dans cette maladie, mais donnoit encore une nouvelle activité aux purgatifs, & rendoit l'évacuation plus décisive & plus favorable.

On peut dire, avec le fondement le plus fenfible, que l'action du quinquina imite celle de la nature, dans les efforts qu'elle fait pour combattre & détruire nos maladies, & que fes effets font parfaitement analogues à fon travail : en fuivant de bien près les phénomènes que cette écorce, foit en fubftance, foit en décoction, opere dans notre corps, on s'apperçoit fenfiblement qu'elle fait contracter plus puiffamment nos vaiffeaux, accélere le mouvement du fang, augmente la chaleur dans toutes les parties, change la matiere morbifique, & l'évacue ordinairement par les urines, quelquefois par les felles; c'est ainfi que la nature prépare & annonce, par une agitation plus violente dans nos humeurs, & par un mouvement

redoublé dans nos vaisseaux, ces crises salutaires, cette heureuse coction du levain étranger, qu'elle entraîne pendant le cours des fièvres malignes, quelquefois par les urines, mais plus souvent par le canal intestinal, qui est sa route de prédilection, lorsqu'elle est pleinement victorieuse, & qu'elle se délivre totalement, ou en grande partie, de ce qui l'accabloit.

*Observations sur les Alexipharmques, les Cordiaux & les Antitodés, si fort recommandés dans les Fièvres malignes.*

Le préjugé en faveur des alexipharmques & des cordiaux, dans le traitement de la fièvre maligne, comme dans celui de la petite vérole, est depuis si longtemps accrédité & si généralement adopté de tout le monde, qu'on s'efforceroit inutilement de vouloir l'affoiblir ou le détruire. Le public est toujours intimément persuadé de l'existence & de la réalité d'un venin particulier dans la fièvre maligne, qui

porte d'abord la corruption dans nos humeurs, s'y développe de plus en plus, & qu'on ne doit espérer de pouvoir vaincre que par l'usage de ces remèdes, comme les seuls capables d'arrêter le progrès de la malignité, & de la chasser au dehors.

Sur ce faux principe & cette prévention obstinée, il voudroit qu'on abandonnât tous les autres secours, & réclame sans cesse dans la fièvre maligne, les cordiaux & les alexipharmiques les plus vantés, tels que la thériaque, le mythridate, la confection d'alkermes, la poudre de vipère, les différentes espèces de bézoards, & toutes les préparations qui tendent à purifier la masse du sang, & y détruire le venin intérieur qu'on y suppose : il ne borne pas même sa confiance à l'usage interne de ces prétendus spécifiques ; & dans le dessein d'attirer au dehors une bonne partie des humeurs corrompues, il a recours à l'application extérieure de divers animaux en vie, sur différentes parties, pour attirer,

dit-on , au dehors les parties malignes qui auroient pu échapper à l'action des cordiaux.

Il est bien certain , par l'expérience journaliere , que l'usage des cordiaux est souvent nécessaire , & même indispensable dans certains temps de la fièvre maligne , comme dans ceux des foibleſſes , des cardialgies , d'un froid confidérable à l'entrée des redoublemens , d'un abattement extraordinaire des forces , ou d'un épaiffiſſement plus marqué dans nos humeurs ; tout autre remede que les cordiaux feroit même déplacé dans ces fâcheuſes circonſtances , parce qu'il s'agit eſſentiellement de foutenir dans ces momens , le principe de vie qui paroît s'éteindre , de relever le pouls , & ranimer la circulation tardive , & de plus en plus embarraffée dans tous les vaiſſeaux , avant d'attaquer & combattre le véritable principe de la maladie : mais quoique les alexipharmques & les cordiaux doivent être employés dans le cas des accidens

ci-deffus expofés , il ne s'enfuit pas qu'ils aient la vertu de changer & pouffer au dehors le prétendu venin de la fièvre maligne , & mériter par-là une préférence décidée.

L'action des cordiaux eft momentanée , & ne s'étend pas à la destruction du venin particulier qu'on veut fuppofer dans cette fièvre. En communiquant des parties volatiles & fpiritueufes à notre fang, ils excitent le mouvement inteflin de nos humeurs, & les ofcillations de tout le fyftême vafculaire : c'eft uniquement par cet effet qu'ils conviennent , & font même indifpenfables , dans les défaillances , les foibleffes , comme auffi dans le déclin de la fièvre maligne , où la nature épuifée par les évacuations & la continuation de la maladie , exige effentiellement le fecours des analeptiques & des fortifiants.

Il arrive encore quelquefois que les cordiaux employés dans le déclin de la fièvre maligne pour foutenir les forces, s'accor-

dant avec les efforts de la nature, & prenant la place des fudorifiques, terminent heureusement la fièvre par les sueurs; mais cette crise favorable est plus ordinaire dans les fièvres continues, putrides, & les épidémiques malignes : les sueurs même sont constamment d'un sinistre présage dans le commencement ou l'augment de la fièvre maligne proprement dite; & c'est presque toujours par la voie du canal intestinal ou des urines, ou des dépôts particuliers dans les corps glanduleux, & dans quelque partie externe, que la nature se délivre du levain étranger. On verra cependant par les deux observations suivantes, qu'elle se ménage des issues vraiment critiques, non-seulement par les sécrétaires de la peau, mais encore par les vaisseaux pulmonaires & tracheaux.

*P R E M I E R E O B S E R V A T I O N .*

Un Magistrat, aussi recommandable par ses lumières que par son intégrité, âgé de

cinquante-deux ans , d'un tempérament bilieux , travaillant beaucoup dans le cabinet , après avoir effuyé pendant quelque temps un violent chagrin , fut attaqué vers la fin du mois de Septembre , d'une fièvre maligne très-grave , dans les premiers momens de son invasion.

Comme je lui étois fort attaché , & qu'il m'avoit confié la plus grande partie de ses peines , je lui avois conseillé , quelques jours auparavant , sur ce qu'il m'avoit dit d'une douleur gravative qu'il sentoit dans la région lombaire , d'un dégoût absolu pour toutes les substances animales , d'une pesanteur considérable dans l'estomac , & d'une insomnie presque continuelle , de faire quelques remedes ; je lui avois même proposé de prendre un léger vomitif , & de se mettre à l'usage des eaux de Vals ; mais il étoit trop occupé de son chagrin , & prévoyoit si peu le danger dont il étoit menacé , qu'il résista à mes sollicitations , malgré toute la confiance qu'il avoit en

moi; & à celles de son épouse, malgré toute sa tendresse pour elle.

Le 21 Septembre il éprouva, le matin, une pesanteur plus marquée dans l'estomac, & comme une espece de colique qui lui donna quelques nausées, & lui fit rendre quelques glaires : il demanda du thé, qui renouvela quelques soulèvemens de l'estomac, mais inutiles; il voulut se lever, mais il ne put jamais se soutenir, & sentit dans ce moment un abattement extraordinaire de forces. On m'envoya chercher : je lui trouvai d'abord le visage changé, le pouls un peu tendu, mais très-petit; son regard étoit fixe, ne se plaignant que d'une langueur extrême, dont il n'avoit reconnu ni les approches ni le faïffement.

Je voulus lui faire prendre sur le champ l'émétique en lavage, qui ne le fatigueroit pas beaucoup, & débarrasseroit son estomac : il n'y eut pas moyen de le vaincre; je me contentai de lui faire prendre quelques verres d'eau tiede, & un lavement

purgatif, qui procura une évacuation assez considérable des matieres defféchées, noires & fort fétides. Un autre lavement donné à quelque distance, eut le même succès; il reposa même environ deux heures, mais son sommeil fut agité, & coupé, de temps à autre, par des intervalles de délire. Lorsque je le visitai l'après midi, le pouls étoit à peu près le même, mais les idées disparates se succédoient plus rapidement, & avec plus de vivacité.

Les antécédens de la maladie, avec les accidens qui se déclaroient si brusquement, ne me laisserent aucun doute sur le véritable caractère de cette fièvre, & je fis appeller, pour les huit heures du soir, les deux plus éclairés Praticiens de la Ville, qui reconnurent le fond redoutable de la maladie, & se déterminèrent à l'émétique pour le lendemain matin. Comme je ne voyois aucune apparence de redoublement, j'avois insisté sur la nécessité de le lui donner tout de suite, comme je l'avois pro-

posé le matin; mais leur avis prévalut, & devoit prévaloir à tous égards, par la supériorité de leurs lumieres & de leur expérience.

L'émétique produisit une grande évacuation par le haut, & le malade parut foulagé pour quelques heures; mais la nuit fut très-fâcheuse, quoiqu'il ne parût aucun changement dans le pouls; le délire redoubloit de moment à autre, sans être pourtant continu.

On regarda le lendemain comme une journée d'observation, & on se contenta de deux lavemens purgatifs, qui produisirent quelque'effet. Il fut purgé le quatrieme jour en deux apozemes; le purgatif eut un succès assez marqué du côté de l'évacuation, mais le malade n'en fut pas mieux: on le renouvela le fixieme jour; & il parut, l'après-midi, que la tête étoit plus dégagée, & le délire fort diminué; ce qui fit concevoir les plus grandes espérances sur son état, & suspendre en même temps,

pendant deux jours, toutes les évacuations, se contentant de quelques lavemens qui entraînoient toujours quelques matieres.

Le neuvieme jour de la maladie, la dépression & la petitesse du pouls nous déterminerent à la prompte application des vésicatoires aux deux jambes, qui produisirent quelque effet sur la fin de la journée; le pouls se releva un peu, & on jugea à propos de renvoyer au lendemain le purgatif qu'on devoit lui prescrire relativement à son état.

L'action des vésicatoires sur le système vasculaire, n'avoit pas été de durée, & le pouls avoit baissé le lendemain matin, comme avant leur application. Je proposai encore l'émétique noyé dans deux apozemes qu'on vouloit lui donner; mais ces Messieurs m'opposèrent la petitesse & la langueur du pouls, qui étoient précisément pour moi une indication pressante pour le lui faire prendre encore, & renouveler en même temps les vésicatoires. Le purgatif

pareil à ceux que le malade avoit déjà pris avec assez de succès, n'opéra que foiblement; & le délire, qui se foutenoit par intervalles, parut tourner, vers le soir, du côté de l'affoupissement.

Il fut encore plus marqué pendant la nuit, & continuoit encore le lendemain matin. On ordonna de nouveaux véficatoires, mais qui ne changerent pas l'état du malade : la respiration devint de plus en plus embarrassée le soir, & le pouls plus foible encore qu'il n'avoit été, avec les extrêmités froides, & un grand changement dans le visage. On le crut perdu sans ressource, & si près de sa fin, qu'on ne présuinoit pas qu'il passât la nuit : on se contenta de lui ordonner vingt-cinq gouttes de liliun de paracelse, qu'il devoit prendre de deux en deux heures, dans une cuillerée de potion cordiale.

La premiere prise fut donnée à huit heures du soir, en notre présence, & on recommanda expressément d'ajouter toujours  
les

les vingt-cinq gouttes du liliūm qui étoit dans une petite bouteille séparée.

La Garde ne manqua pas d'exécuter ce qu'on lui avoit prescrit, abandonnant ensuite, avec les autres domestiques qui étoient dans la chambre, le malade, comme un homme qui alloit périr d'un moment à l'autre.

Vers le minuit & demi, & environ trois heures après avoir pris ce dernier cordial, le moribond s'écrie à haute voix, qu'on me donne du bouillon & du linge. Tous furent saisis d'épouvante, & son Valet de chambre fut le seul qui courut à lui; il le trouva trempé dans une sueur qui avoit percé les draps & les matelas: on lui donna sur-le-champ un bouillon; on m'envoya chercher en toute diligence, & dans cet intervalle, on le changea de linge & de lit. Je le trouvai dans un état fort tranquille, le visage étoit un peu allumé, les yeux vifs, le pouls bon, sans être trop élevé, la tête totalement dégagée, la cha-

leur du corps étoit , à la vérité , un peu forte , mais fans aucune altération , & sa langue , qui avoit été noirâtre & fort seche pendant le cours de la maladie , l'étoit beaucoup moins.

Je ne pouvois revenir de ma surprise , sur un événement aussi rapide & une crise aussi victorieuse , que je ne comprenois pas même à quoi pouvoir l'attribuer. J'envoyai prier les deux Médecins de se rendre sans retardement auprès du malade , qui furent dans le même étonnement que moi , en le voyant dans une situation aussi favorable , & si opposée à celle où il étoit lorsque nous l'avions quitté à huit heures.

On ne put apprendre des gens de la chambre , aucune circonstance ou le plus léger éclaircissement sur ce qui avoit précédé ou accompagné un changement si prompt & si inespéré , lorsque je m'aperçus par hasard que la petite bouteille du liliun , qu'on avoit mise dans un gobelet pour la retenir , étoit réduite à moins de la

moitié. La Garde soutint opiniâtement qu'elle n'avoit donné tout au plus que soixante ou soixante-dix gouttes, la liqueur s'étant un peu échappée dans le temps qu'elle vouloit la verser avec la précision qui lui avoit été recommandée, tandis que les autres domestiques assurerent que la cuiller étoit extrêmement pleine.

Nous jugeâmes, avec fondement, que la dose extraordinaire de ce puissant cordial avoit ranimé subitement les forces presque éteintes, fait triompher la nature des obstacles à la circulation, & que c'étoit à cette fortunée méprise que le malade devoit uniquement son salut.

### *SECONDE OBSERVATION.*

Un jeune homme du Nivernois, âgé d'environ quatorze ans, d'un tempérament assez délicat, Pensionnaire chez M. l'Abbé Liébault, logé au fauxbourg St. Nicolas, & chargé de l'éducation d'une nombreuse jeunesse, fut attaqué, vers la fin du mois

de Juillet, d'une fièvre continue très-vive, avec un mal de tête insupportable. On me prévint, à ma première visite, que cet enfant s'étoit fort échauffé en folâtrant & courant avec ses camarades; on m'ajouta même qu'on le croyoit frappé d'un coup de soleil.

Comme la fièvre étoit vive, accompagnée d'une grande chaleur, je le fis saigner au bras, & ordonnai une tisane rafraîchissante, recommandant de ne lui donner qu'un bouillon très-léger pendant toute la nuit, & de lui mettre ses pieds dans l'eau.

La saignée, la boisson & le pédiluve ne diminuèrent en aucune manière l'effervescence du sang & la douleur de tête. J'étois tout déterminé à la saignée du pied, que je changeai en celle du bras, par la tension que je remarquai dans le bas-ventre, & par des douleurs qu'il y sentoit de temps à autre.

Après une boisson abondante, & plusieurs lavemens qui le détendirent un peu,

je lui donnai, le cinquieme jour, un émétique en lavage qui produisit beaucoup d'effet, sans que cette évacuation eût dégagé la tête, ou affoibli le délire ou l'assoupissement qu'il éprouvoit dans différens temps de la journée & de la nuit. Il fut purgé plusieurs fois, & toujours en deux doses, avec beaucoup de succès, prenant tous les soirs un julep rafraîchissant, sans appercevoir aucun changement bien sensible dans la violence de la maladie, & dans les accidens qui la suivoient.

L'état d'une fièvre aussi obstinée, & sa résistance à tous les remèdes que j'avois pu mettre en usage, & qui avoient bien réussi, me donnoient d'autant plus d'inquiétude sur son événement, que je ne prévoyois pas dans ce moment aucune issue favorable pour sa terminaison, & que j'avois déjà épuisé les ressources qui m'avoient paru les plus convenables, sans aucune apparence de succès. Je m'étois attaché d'une manière singulière au jeune orphelin, indépendam-

ment de mon devoir , par la nature de sa maladie , son caractère de douceur qui lui faisoit prendre tous les remèdes & les différentes boissons , même dans son délire , en lui disant que je les avois ordonnés , & qu'il me demandoit constamment à toutes mes visites , si je n'espérois pas de le guérir. Je lui prodiguai aussi toutes mes attentions , & je ne manquai jamais à le visiter trois fois par jour ; à midi , dans la plus forte chaleur de l'été , quoiqu'à une distance assez considérable de la ville.

La nuit du 18 au 19 de sa maladie , avoit été plus agitée que toutes les précédentes , & son délire plus continu & plus violent : lors de ma visite du matin , son visage étoit fort animé , les yeux plus vifs qu'à l'ordinaire , mais un peu larmoyans ; le pouls plus fort , rebondissant , & vraiment capital , avec une chaleur plus considérable dans tout le corps. Je vis sensiblement tout l'appareil d'une crise prochaine & favorable ; je présentai même qu'elle

tourneroit du côté d'une hémorragie par le nez, ou par quelque abcès qui se feroit jour par cette voie ou par celle des oreilles; car la fièvre ayant constamment porté à la tête, & les embarras de ce viscere s'étant toujours soutenus pendant son cours, avec des redoublemens, sans pourtant des frissons marqués ou irréguliers, je craignois qu'il n'y eût quelque épanchement : je me contentai, dans ce moment, d'ordonner une ample boisson, & presque point de bouillon.

A l'heure de midi, le malade étoit dans la même situation ; mais je trouvai les choses bien changées à huit heures du soir ; il avoit rendu sept à huit gouttes de sang par le nez. Vers les deux heures de l'après-midi, le pouls n'étoit pas, à beaucoup près, aussi bon, le visage commençoit à être décoloré & un peu bouffi, l'assoupissement avoit succédé au délire, & la respiration étoit un peu gênée. Je voulois lui faire appliquer les vésicatoires, malgré la soif ardente dont

il se plaignoit de temps en temps ; mais je suspendis tout jusqu'au lendemain matin, toujours dans l'espérance de voir paroître quelque évacuation.

Je fus occupé toute la nuit du terrible état de cet enfant, & je devançai ma visite du matin, de plus de deux heures. Il étoit sur la fin de son redoublement, son pouls plus petit & plus foible, la poitrine plus embarrassée, & la tête également prise : je le jugeai perdu sans ressource, & n'ayant tout au plus qu'une journée à vivre. Accablé de ces tristes réflexions, j'examinai attentivement son pouls, & la nouvelle gêne de sa poitrine, où je crus reconnoître une espece de sifflement semblable à celui d'un bruit & d'un amas de matière dans la poitrine, qui s'opposoit à l'expansion des vésicules du poumon, & au passage de l'air par les conduits tracheaux. Cet examen, que je continuai près d'un quart d'heure avec la plus grande attention, me déterminâ d'abord à lui donner un grain & demi de

de kermès minéral dans une cuillerée de bouillon, comme le seul remede qu'il fût possible de tenter pour son salut : mais la petiteffe du pouls m'arrêta ; & je substituai au kermès, deux cuillerées de suc de bourrache, où je fis dissoudre un gros de confection d'hyacinthe.

Deux heures, ou environ, après ce remede, l'enfant eut une toux violente, & un sentiment de suffocation très-pressant, qui lui firent rendre deux ou trois crachats fort épais & globuleux, & quelques momens après, plusieurs autres du même caractère, que je ne pus parfaitement reconnoître à ma seconde visite du matin, quoique je l'eus devancée, ayant été mêlés & confondus dans les linges : mais ayant craché plusieurs fois en ma présence, je vis sensiblement qu'ils étoient d'un jaune très-foncé, avec quelques stries ou liquamens blanchâtres.

La poitrine avoit gagné, par cette expectoration, une liberté surprenante : la

respiration étoit légèrement embarrassée, la tête beaucoup plus libre, & le pouls meilleur à tous égards. En suspendant toute espece de remede, je fis seulement ajouter un peu de bourrache à sa tisane ordinaire, où on mettoit, de temps en temps, un peu de sirop de guimauve, pour adoucir la petite toux qu'il avoit, & faciliter la sortie des crachats.

L'expectoration se soutint plus ou moins abondamment pendant deux jours; mais elle fut totalement supprimée le grand matin du troisieme, & le bas-ventre se tendit. Je fus d'abord alarmé de ces deux nouveaux accidens; mais je pensai qu'il y avoit quelques matieres du premier fond de la maladie, qui bouillonnoient dans les entrailles, & occasionnoient cette tension. On lui donna un lavement qui lui fit rendre des matieres safranées & blanchâtres, qu'on eut l'imprudence de verser avant que je les eusse examinées: mais le ventre étant toujours météorisé, un second lavement pro-

cura une pareille évacuation , qui me présenta des matieres de la même nature que celles des crachats , avec cette seule différence , que la couleur étoit beaucoup plus safranée , & les stries blanchâtres en plus grande abondance.

Lorsque le bas-ventre fut un peu dégagé , l'expectoration recommença comme auparavant. Tous les accidens étoient diminués ; mais la fièvre , quoique moins forte , & les redoublemens plus légers & moins longs , se soutenoient toujours. Les crachats furent encore supprimés au troisieme jour , & la tension du bas-ventre reparut comme ci-devant. Je n'employai que les lavemens , qui eurent le même succès , en procurant une évacuation des mêmes matieres ci-dessus observées ; ce qui me fit juger que la nature accablée dans son travail de la dépuration , n'ayant pu se délivrer par une seule voie , avoit divisé ses forces & partagé ses efforts dans deux différens départemens , à la poitrine & au bas-ventre ,

pour emporter, d'une maniere plus douce & moins fatigante, par cette alternative excretion, le levain de la fièvre maligne dont elle étoit surchargée depuis trente-sept jours.

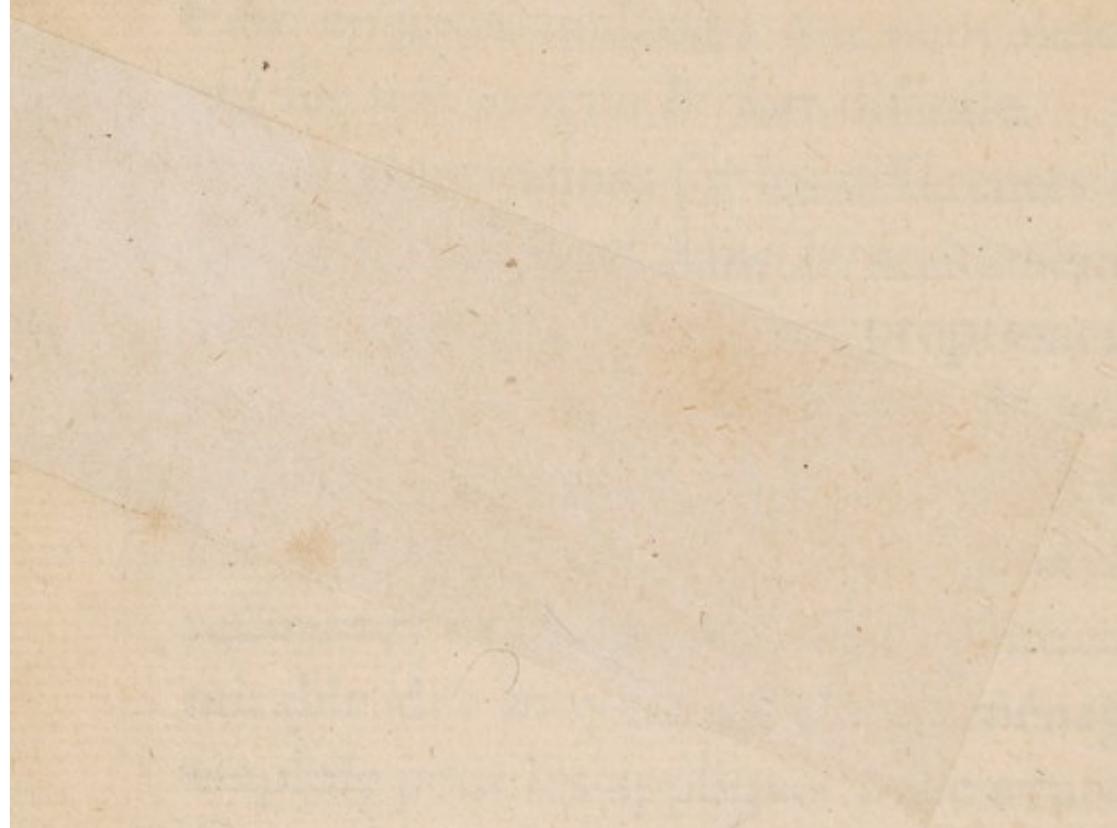
Les minoratifs placés de temps à autres, & les bouillons déterfifs & balsamiques, avec un régime convenable, conduisirent enfin ce jeune malade à une convalescence qui fut très-longue & fort difficile.

Ces observations sur les différentes crises qui se manifestent dans le traitement des fièvres putrides, malignes proprement dites, ou malignes épidémiques, & presque de toutes les maladies, démontrent d'une maniere évidente, la variété infinie des ressources de la nature, la disposition admirable des moyens qu'elle se ménage & emploie pour les appliquer avec avantage, & les succès qu'on doit en espérer, lorsqu'elle est secourue dans les momens favorables; souvent même sans notre secours & dans le plus fort du bouleversement gé-

néral de nos organes, & des funestes présages que nous croyons voir de son entière défaite, elle paroît tout-à-coup victorieuse avec les dépouilles de son ennemi, & ramene dans son triomphe le gage assuré du calme & du rétablissement de nos fonctions.

FIN.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



Faint, illegible text visible below the translucent area, likely bleed-through from the reverse side.



